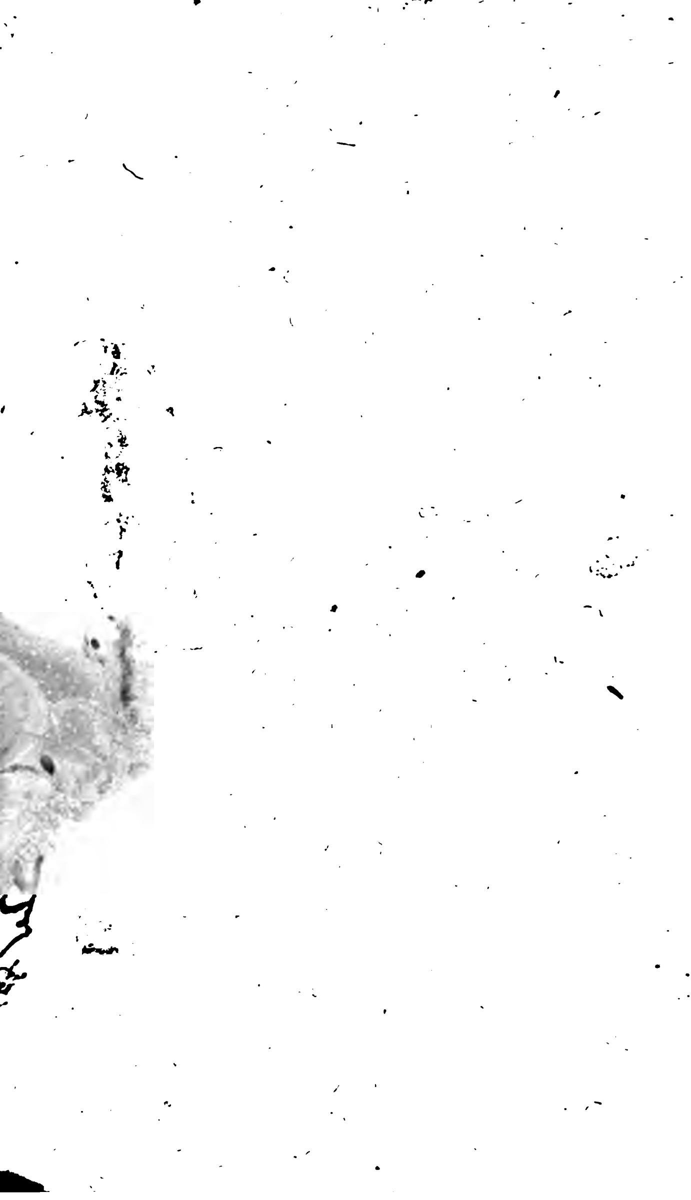
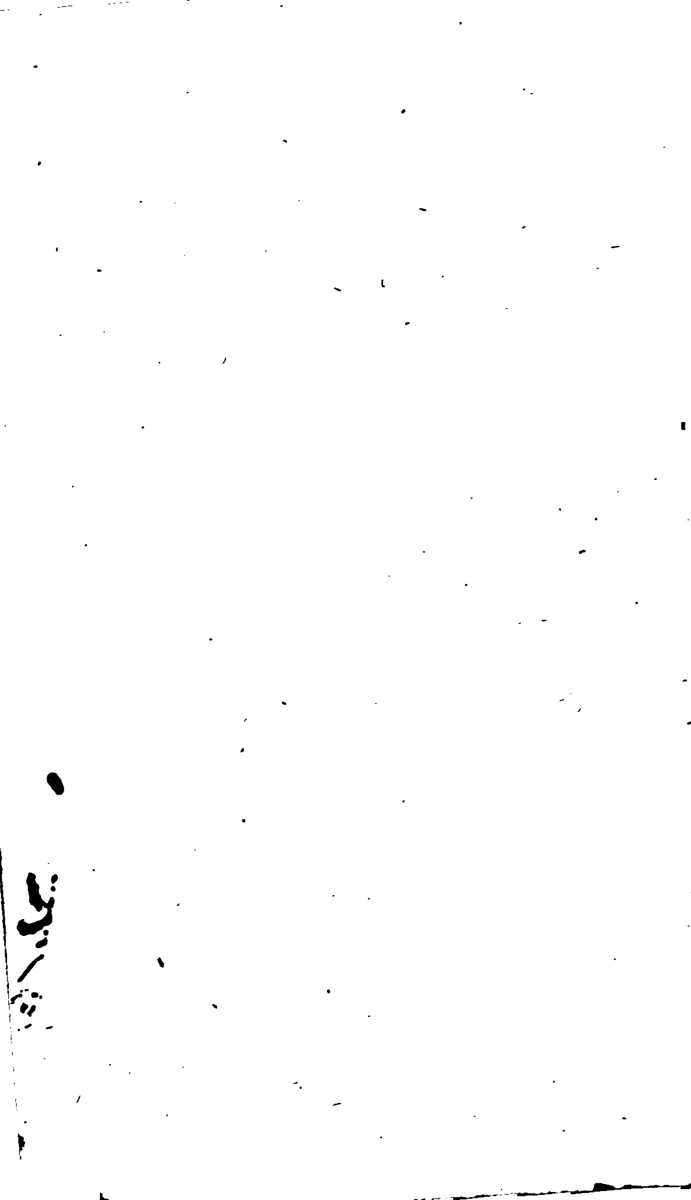



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA









IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,
TOME SEPTIEME.

IDÉE DE LA POËSIE ANGLOISE,

OU

TRADUCTION DES MEILLEURS Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes, & un grand nombre d'Anecdotes & de Notes Critiques,

Par M. l'Abbé YART, *de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Rouen.*

TOME SEPTIEME,

Contenant plusieurs Contes & quelques morceaux sur la Poësie lyrique des Anglois.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LVI.

TABLE
DES TITRES
DU SEPTIEME VOLUME.

Fin de la Table.





DISCOURS
SUR
LES CONTES.

MON dessein étant de contribuer de plus en plus à étendre les bornes de notre génie, de notre Poësie & de notre Langue, en les exerçant sur les productions de nos voisins, je vais donner des Contes Anglois de toute espece, retracer en peu de mots l'origine de ce Poëme, fixer sa nature, & rappeller les regles les plus essentielles à sa perfection.

On ne sera pas surpris que j'ose écrire sur les Contes, puisque le grave & Savant M. Huet n'a pas dédaigné de traiter de l'origine des Romans, quelque frivole que

IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,
TOME SEPTIEME.

étoient eux-mêmes imitateurs : mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que Chaucer, le pere de la Langue & de la Poësie Angloise, a fait l'un & l'autre si nous en croyons Dryden ; il a imité à la fois les originaux & les premieres copies. Il a enrichi sa Langue, qui étoit très-informe, des graces naïves de la Poësie Provençale, & en même tems il a pris pour modeles les Poëtes Italiens dans la maniere dont ils ont copié les Poëtes Provençaux, & selon Dryden, il a surpassé les originaux & les imitateurs ; il a effacé Ovide même, & il ne le cede pas à Homere ni à Virgile ; nous verrons ce qu'il faut penser de ce préjugé national.

Ainsi ne cherchez pas plus d'invention dans les Poëmes de Chaucer que dans ceux de la Fontaine : mais si l'invention du fond leur manque, elle est suppléée dans l'un

& dans l'autre par le génie des détails : mérite plus admirable peut-être que celui de l'invention.

Après avoir tracé en peu de mots l'origine du Poëme dont nous parlons, nous allons nous arrêter quelque-tems à en considérer la nature.

Toute la Poësie se réduit à trois parties : dans la premiere le Poëte ne parle ni n'agit, il introduit des personnages qui parlent & qui agissent en leur propre nom, comme s'ils existoient réellement & indépendamment de lui ; tels sont les Poëmes dramatiques, les Dialogues, quelques Eglogues : dans la seconde le Poëte parle & agit d'un bout à l'autre, ce sont les Epîtres, quelques Satires, quelques Odes : dans la troisieme le Poëte parle quelquefois ; mais le plus souvent il fait parler ses Acteurs, il se cache sous leurs noms, il se transforme dans

divers caracteres, comme ont fait Homere & Virgile, tels sont les Poëmes Epiques.

Les Contes sont aussi des Poëmes Epiques, mais d'un ordre inférieur, ce sont des narrations & des Histoires feintes; mais dont l'action est moins grande & moins importante que celles qui appartiennent à l'Epopée. Jamais un Conte ne s'élevera à la description sublime de la perte du Paradis, de la ruine de Troie, de la fondation de Rome, de la Jérusalem délivrée, de la conquête de la France. Nous en allons voir cependant un, qui est extrèmement noble; & que Dryden a imité de Chaucer: c'est l'Histoire de deux jeunes Héros, qui, ayant vu une Princesse aimable, s'en disputent la possession par des combats, dans lesquels l'un triomphe de l'autre; mais la conquête d'une jeune beauté est moins grande &

moins héroïque sans doute que celle d'un Empire.

Il y a encore une autre différence : les sujets des Poëmes Epiques sont vrais, malgré le merveilleux dont ils sont embellis : mais l'action d'un Conte ne doit point être vraie, ou du moins elle ne doit point être connuë pour telle, ce ne pourroit être tout au plus, qu'une anecdote secrete, qui ne seroit fondée sur aucune preuve, & qui n'auroit pour elle que la possibilité ou la vraissemblance : si cette anecdote étoit évidemment vraie, ce ne seroit plus un Conte ; si elle étoit évidemment fausse, ce seroit un mensonge ou une absurdité. C'est au Poëte à faire souhaiter au Lecteur que cette fiction soit vraie, ou à lui faire oublier qu'elle est fausse, pour qu'il puisse se livrer entierement au plaisir, ou à l'instruction qu'il en pourroit tirer.

Il ne faut pas confondre ce genre avec les Allégories, les Odes Anacréontiques, & les fictions purement mythologiques, où *tout* se fait par le ministere des Dieux: il ne faut laisser entrer dans les Contes que des évenemens, auxquels les hommes ont le plus de part; ce sont des actions qui sont faites uniquement pour eux & par eux: voilà pourquoi j'ai renvoyé aux Odes Anacréontiques les fictions où les Dieux de la Fable sont seuls Acteurs.

Les animaux ne doivent paroître que dans l'apologue: le Conte de Dryden, d'après Chaucer, d'un Renard trompé par un Coq, Fable traitée dans la Fontaine, avec plus de naturel que dans Dryden, ne devoit appartenir qu'aux Fables.

On ne doit pas donner une Epigramme pour une Histoire feinte. Une Epigramme n'est qu'un bon

mot : un Conte roule nécessairement sur un fait.

Quelques sujets que traitent ces Poëmes ils doivent se borner au récit d'une action, dont les circonstances forment un tout parfait ; on ne peut leur prescrire une étendue fixe & déterminée : elle dépend uniquement de la richesse du fonds, & de la sage fécondité de l'Auteur. Il n'en est pas de ces récits fabuleux comme d'un Poëme didactique, dont les préceptes abstraits & arides doivent être sans cesse embellis par des ornemens épisodiques & des digressions brillantes. Un Conte n'est jamais si parfait que quand il se renferme dans son propre fonds; si le fait est important il veut être développé dans toutes ses circonstances : s'il l'est peu, il demande peu d'étendue : l'un & l'autre doivent être écrits avec des graces, des tours, des ornemens,

mais toujours de la même nature que le ſujet.

On a avancé que des Contes comiques doivent être courts, parceque, a-t-on dit, une plaiſanterie ne peut durer long-temps : comme ſi une aventure comique ne pouvoit pas être conſidérée ſous un auſſi grand nombre de côtés qu'une aventure grave: comme ſi nous n'avions pas de fictions de toute eſpece, longues & agréables. Les Ouvrages remplis d'une bonne plaiſanterie, égayés d'idées ſingulieres & amuſantes ne ſont que trop rares & trop courts.

Un autre Auteur a donné des exemples de trois différentes narrations : la plus courte eſt toujours la plus mauvaiſe; celle qui l'eſt moins meilleure; mais la plus longue eſt toujours excellente. Cet Auteur meſure la beauté de ſes narrations par la quantité des lignes, dont elles ſont compoſées;

cependant la longueur & la briéveté n'y font rien. La seule précision est nécessaire, c'est cette précision que Quintilien, le modéle des Critiques, explique admirablement.

» Nous ne faisons pas, dit-il, » consister cette briéveté à dire » moins qu'il ne faut, mais à ne » pas dire plus qu'il ne faut: il » vaudroit mieux qu'il y eût quel- » que quelque chose de trop que » quelque chose de trop peu: on » ennuie par des détails superflus; » mais on court risque de n'être » pas entendu; quand on en re- » tranche d'essentiels: il faut s'é- » tendre, autant qu'il est nécessai- » re, & autant qu'il suffit; si cette » briéveté étoit sans ornemens, elle » seroit peu ingénieuse. Le plaisir » fait illusion, ce qui plaît ne paroît » point long, comme un chemin » doux & agréable fatigue moins, » quoiqu'il fasse un long circuit,

» qu'un chemin rude & escarpé ; » mais plus court. *

Plus ces préceptes sont essentiels, plus il semble que les Anglois ont affecté de les transgresser : est-ce esprit de contradiction est-ce fécondité mal entendue ?

Ils auroient dû prendre pour exemples les Histoires fabuleuses & héroïques qu'Homere ou Onomacrite, ou quelqu'autre, a mise en hymnes sur Apollon, Venus, Mercure, & de plus courtes sur d'autres Dieux. Bion & Moschus sont encore des modeles inimitables : les bornes qui me sont prescrites, mempêchent de les citer. Leurs fictions sont écrites avec toutes les graces de la Poësie Greque, sans qu'aucune de ces graces soit étrangere ou superflue : les apostrophes suivent les descriptions, les sentimens tiennent aux discours, les faits sont racontés rapidement ; une

* *Lib. IV. de narratione.*

foule d'images qui s'embelliſſent mutuellement, au lieu de diſtraire du ſujet, ne font que le rendre plus ſenſible : ce ſont des glaces qui en ſe renvoyant diverſement les rayons de lumiere qu'elles reçoivent, multiplient les perſonnes qu'elles repréſentent & les font voir par différens côtés, ſans que ces perſonnes ceſſent d'être les mêmes.

Tout le monde connoît les Métamorphoſes d'Ovide, parmi leſquelles on trouve des chefs-d'œuvres ; mais les penſées y ſont trop fréquentes, les images quelquefois trop détaillées. Si le Poëte y fait la deſcription d'une Fontaine, il entre dans une ridicule énumération de beaucoup d'arbres qui ne ſont point plantés ſur ſes bords : on ſait combien l'Hiſtoire de Narciſſe eſt ſurchargée d'antitheſes puériles, qui offrent preſque toujours les mêmes idées ſous des

tours différens : ces défauts n'empêchent pas que les Métamorphoses d'Ovide ne soient son meilleur Ouvrage ; le Savant Huet, tout Poëte Latin qu'il fut, ne l'estimoit point : mais, pour sa punition il eut le malheur d'admirer la Pucelle.

Il n'est point de Nation qui excelle plus dans les Contes que les François : leur esprit leger & rapide les emporte du commencement à la fin : ils ne vont chercher ni loin d'eux ni autour d'eux des images & des pensées : ils cueillent les fleurs qu'ils trouvent sur leur route, & ils n'en arrivent pas moins vîte à leur but. Voyez avec quelle légereté Marot raconte le larcin que lui a fait son valet, & la maniere dont on le conduit en prison. M. de la Monnoye a des Historiettes très-courtes & très-naïves : si le Pere du Cerceau eût imité cette heureuse briéveté, il au-



roit peut-être remporté le prix dans ce genre.

Le Conte est le récit d'un évenement qui doit être intéressant : qu'a-t-on besoin d'un long exorde de descriptions sans fin, d'éruditions fastueuses, de figures affectées ? Vous nous annoncez une action singuliere, faites-la nous promptement connoître, le reste nous est indifférent.

Les images dominent dans les Contes Grecs, les pensées dans les Latins, les réflexions dans les Anglois, & les faits dans les nôtres.

Les Poëtes prennent ordinairement l'esprit de leur Nation: notre plus grand plaisir dans la lecture consiste moins à nous occuper d'expressions sublimes, de figures hardies, de réflexions profondes, que de faits aisés à concevoir, agréables à lire, faciles à retenir. De-là viennent les prodigieux succès qu'ont

maintenant en France les petits Romans, les Anecdotes, les Historiettes : nous voulons être instruits à peu de frais, & nous aimons mieux être amusés qu'instruits : nous préférons un Ecrivain aimable à un Auteur profond, & ce que nous admirons le plus n'est pas ce que nous lisons davantage.

Ce n'est pas seulement dans les Grecs, dans les Romains, dans les Anglois que nous apprendrons à conter agréablement, c'est dans des sociétés choisies. Pour réussir dans les autres Poëmes, on doit lire les Poëtes & les Critiques ; mais pour les contes il suffiroit presque de vivre dans la bonne compagnie. Les François polis sont d'un caractere si doux & si liant, d'un esprit si leger & si enjoué, tant d'aménité regne dans leurs mœurs & leurs conversations, ils donnent aux actions les plus graves & aux matieres

tieres les plus ſeches, tant de graces & d'agrémens; les bagatelles, les riens leur fourniſſent tant de ſaillies naturelles, & de plaiſanteries délicates, que quand les autres Nations n'auroient point inventé ce genre, les François l'auroient imaginé & perfectionné. Leur vivacité s'impatiente aiſément: qu'un conteur ennuyeux oſe haſarder dans une aſſemblée ſes longues Hiſtoires, ſes préambules éternels, ſes détails inutiles, ſes réflexions hors de propos, qu'il paroiſſe vouloir plutôt briller que finir & s'occuper plus de lui que des choſes qu'il dit & des perſonnes à qui il parle, le faiſeur de monologues ſe trouvera bientôt dans la cruelle néceſſité de ſe taire, ou de laiſſer mourir la fin de ſon Hiſtoire dans l'oreille d'un infortuné complaiſant.

L'Art de conter agréablement n'eſt pas la ſeule leçon que le grand

monde enſeigne, il apprend encore à conter avec décence, à ménager la pudeur, à ne rien dire qui puiſſe porter l'inquiétude dans un cœur ſans expérience. Le cœur d'une jeune perſonne eſt une tendre fleur, dont il ne faut point altérer l'éclat naiſſant, c'eſt une onde pure, à travers laquelle on voit briller un ſable d'or : il ne faut point en ternir la pureté.

La Fontaine voyoit les meilleurs Ecrivains de ſon ſiecle, & il alloit quelquefois dans le grand monde : mais comme il n'aimoit pas à ſe contraindre, il ne vivoit & ne ſe plaiſoit réellement que dans les compagnies libres & licentieuſes : peu inſtruit des ſaines maximes de la Morale, trop occupé de ſon génie, trop diſtrait par ſes idées, trop ſuſceptible des impreſſions que le mauvais exemple faiſoit ſur lui, n'étant point aſſez attentif à la maniere dont on

conte dans la bonne compagnie, au choix délicat que l'on fait des *Historiettes du jour*, (*a*) aux égards que l'on a pour un sexe auquel on ne marque jamais mieux son estime que par son respect, aux désordres que peuvent causer dans la société une expression hardie, une image trop nue, une action obscene. Ayant eu le malheur de lire une foule d'Auteurs, qui ont écrit dans des siecles où le langage n'étoit pas plus reglé que les mœurs; il n'est pas surprenant qu'avec les rares talens qu'il avoit reçus de la nature, il ait écrit des Contes extrèmement dangereux : ils ont quelquefois la hardiesse des Poëmes les plus licentieux, & quelquefois la délicatesse des Romans

NOTES.

(*a*) Voilà pourquoi Marot souhaitoit que *Villon eût vécû en la Cour des Rois & des Princes, où les jugemens se ramendent & les langages se polissent* : mais Marot fut-il plus sage que Villon ?

les plus spirituels : ils vont tour à tour à l'esprit par les sens, & aux sens par l'esprit, ensorte qu'ils peuvent porter également le trouble dans l'ame des jeunes personnes, & de celles qui sont plus avancées en âge.

Quelque supériorité qu'ils ayent sur tous ceux qu'on a jamais faits, quelque nécessaire que fût la comparaison de ses Poëmes avec ceux des Auteurs Anglois qui les ont imités, ou qui ont comme lui imité les Auteurs originaux, je n'en citerai aucun Vers, je n'en indiquerai aucun titre : ce qu'on ne pourroit ni lire ni conter dans une assemblée ne doit point être écrit pour le Public.

La décence ne nuit point aux graces, un voile fin les pare & les embellit : des expressions grossieres marquent peu de génie dans un Ecrivain & de respect pour son Lecteur : des expressions ingé-

nieuſes ſont honneur à l'un & à l'autre.

Ce n'eſt pas cependant que je conſeille comme M. Huet » la » lecture de ces contes prétendus » honnêtes où l'amour eſt traité » d'une maniere ſi délicate & ſi in- » ſinuante que l'amorce de cette » paſſion entre aiſément dans de » jeunes cœurs. Je ne crois pas » comme lui que cette lecture ſoit » néceſſaire aux jeunes perſonnes » pour leur fermer l'oreille à la » paſſion criminelle, pour façon- » ner les jeunes Docteurs de l'U- » niverſité & les rendre propres au » monde, ſous prétexte que ces » Contes honnêtes n'ont d'effet » que ſur l'imagination & que ; » s'ils ébranlent quelque cœur » foible & mal défendu, s'ils le » forcent d'aimer ce n'eſt tout au » plus que de le faire aimer *à* » *vuide* ; « expreſſion burleſque & originale. Je ne ſuis pas plus de

ſon avis ſur ces maximes dangereuſes qu'il n'a pas déſavouées, que ſur les principes pyrrhoniens, qu'on lui attribue.

Cette maniere délicate & inſinuante de traiter l'amour au lieu de fermer l'oreille des jeunes perſonnes à la paſſion criminelle, ne ſert ſouvent qu'à les y conduire plus rapidement : il eſt bien difficile qu'un jeune cœur s'arrête préciſément au point où ce qui eſt innocent n'eſt pas éloigné de ce qui eſt criminel ; ce ſont ces cœurs mal défendus qu'il faut bien ſe garder d'attaquer de peur qu'ils ne ſe rendent trop tôt.

La Mythologie des Payens pouvoit rendre moins criminels des Poëmes laſcifs, ou trop tendres : mais ils ſont abſolument incompatibles avec la ſainteté de notre Religion & la décence de nos mœurs. Les Contes que j'annon-

ce, sont écrits sur des sujets qui n'alarmeront point la vertu, s'il s'en trouvoit de séduisans je ferai ensorte qu'on soit moins attentif aux sujets mêmes qu'à la maniere dont ils seront traités, mon but est d'intéresser plutôt le goût & l'esprit que le cœur & le sentiment.







ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE CHAUCER.



PRÈS avoir donné la vie de plusieurs grands Poëtes Anglois, je comptois écrire aussi celle de Geoffroi Chaucer, que l'Angleterre regarde comme le pere de la Langue & de la Poësie: mais ayant trouvé cette vie dans le nouveau Dictionnaire Historique & Critique que les Anglois ont fait à l'imitation de celui de Bayle, & qui est traduit en notre Langue, j'ai crû que si je donnois au Public ce qu'il possede déja je ferois comme quelques-uns de nos Auteurs, dont le génie se réduit à copier exactement ce qu'on a écrit avant eux, & à mettre en *in-douze* ce qui est en *in-folio*, ou si l'on veut en *in-folio* ce qui est en *in-douze*. Secret admirable de multiplier les

les Livres, sans augmenter les connoissances.

Je ne dirai de Chaucer que ce qui pourra répandre quelques lumieres sur ses Ouvrages. Il vécut à la fin du quatorzieme siécle, & au commencement du quinzieme sous les Regnes d'Edouard III. de Richard II. & de Henri IV, dont il fut le Poëte & l'ami, s'il est vrai que les Rois en puissent avoir.

Vers la fin du Regne d'Edouard III. Jean Wicleff prêcha & écrivit contre le Clergé, & ce qui en est une suite ordinaire, contre les dogmes & le ministere de la Religion. Il eut un grand nombre de Sectateurs: il fut protégé par Mylord Percy ou autrement Jean de Gand Duc de Lancastre & quatrieme fils d'Edouard III. Chaucer qui étoit beau-frere de Jean de Gand fut, comme lui, le partisan des nouvelles opinions; ou du moins ses satyres contre le Clergé l'en ont fait soupçonner.

Une hérésie est presque toujours accompagnée d'une révolution. Edouard, ayant perdu le fameux Prince de Galles, son fils aîné, il mou-

rut peu de temps après lui, & laissa le Throne à Richard II. fils du Prince de Galles, qui n'ayant ni la valeur ni la sagesse de son pere fut contraint d'abdiquer le Throne après vingt-deux ans de Regne; la Couronne passa sur la tête du fils de ce Jean de Gand dont nous venons de parler: il porta le nom de Henri IV; cette usurpation coûta depuis beaucoup de sang à l'Angleterre, & donna naissance aux deux factions de la Rose rouge & de la Rose blanche: ce nouveau Roi fut le Chef de la Rose rouge; Chaucer contribua beaucoup par ses intrigues & plus encore par les éloges qu'il fit de Henri IV. à le faire monter & à l'affermir sur le Throne. C'est dans ces tems critiques que les grands Poëtes sont extrèmement utiles aux Rois: de beaux Vers, faits à leur loüange, peuvent leur concilier l'estime des Peuples: voilà pourquoi Auguste s'attacha Horace & Virgile par les récompenses les plus honorables.

La principale occupation de Chaucer fut les Sciences & la Poësie: tandis qu'il mesuroit les Cieux, & qu'il faisoit un savant Traité sur l'Astrola-

be, il étudioit les Langues Provençale & Italienne, & il faisoit passer dans sa Langue, qui étoit encore informe, les expressions, les tours & l'harmonie de ces deux Langues.

Ce qu'il y a de plus original dans Chaucer ce sont les divers caracteres des acteurs de ses contes, intitulés *Contes de Cantorbery*. Tout le monde connoît la mort de Saint Thomas Archevêque de cette Ville. Il fut assassiné aux piés de l'Autel de sa Cathédrale pour avoir défendu les intérêts de son Eglise. Cette mort fit une impression si profonde sur les esprits qu'une foule de Rois, de Princes, de Peuples accoururent en pélerinage à son tombeau. Chaucer qui vivoit environ deux cents ans après le Saint Archevêque imagina l'Histoire d'une Société de pelerins, qui alloient à Cantorbery : il peignit d'après nature leurs caracteres, leurs habillemens, leurs vertus & leurs vices : mais ses portraits sont si bisarres & si étranges, ses personnages si désagréables, & si indécens, ses Satyres si cruelles & si impies que malgré l'art que j'ai tâché de mettre dans ma Traduction, je n'ai pû me flatter de les rendre sup-

portables. Ses autres contes ſont encore plus licencieux que ceux de nos Poëtes les plus obſcenes : je les laiſſerai par la même raiſon dans l'obſcurité de leur vieux langage.

Les Poëtes Provençaux que Chaucer a le plus imités étoient les Troubadours & les Conteurs que M. de Fontenelle, Meſſieurs de Sainte Palaye, de Foncemagne & beaucoup d'autres Savans de l'Académie des Belles-Lettres nous ont fait ſuffiſamment connoître. Ce fut ſur la Langue de ces Troubadours que la Langue Italienne commença à ſe former : Dante, qui vivoit à la fin du treizieme ſiecle, fit un voyage en Provence, & alla même à Paris : Pétrarque, qui vécut au quatorzieme ſiecle paſſa une grande partie de ſa vie à Vaucluſe dans la même Province auprès de la belle Laure, & on ne peut douter que Bocace ſon contemporain n'ait étudié les Poëtes Provençaux, puiſque ſes meilleurs contes ſont empruntés d'eux comme nous l'apprend M. de Fontenelle.

Chaucer s'attacha ſur-tout au *Decameron*, que Bocace publia alors : le Poëte Italien n'a cependant pas ſur

le Poëte Anglois l'avantage d'être inventeur : ils sont tous deux imitateurs : Bocace a écrit en Prose, Chaucer en Vers ; & sa Poësie est, dit-on, aussi facile & aussi naturelle que la Prose de Bocace.

Le seul conte que celui-ci ait mis en Vers, le seul du moins qui nous ait été transmis, est intitulé *la Theseide* ou *Arcite & Palemon*. Chaucer l'a imité en mille quatre cens : voici ce que Dryden nous en dit. » Ce Poëme est du genre » Epique ; il n'est peut-être pas beau- » coup inférieur à l'Iliade ou à l'Enei- » de : sa fable est plus agréable que » celle de ces deux Poëmes ; les mœurs » sont aussi parfaites, la diction aussi » poëtique, l'érudition aussi profonde » & aussi variée, la disposition des » parties aussi ingénieuse. Il est vrai » que la durée de l'action est plus lon- » gue : mais Aristote n'a point bor- » né le tems que doit durer cette ac- » tion dans un Poëme ; il étoit faci- » le de la réduire en une année par » un récit des évenemens, qui au- » roient précédé le retour de Pale- » mon à Athenes. J'avois cru, ajou- » te Dryden, que cette Histoire étoit

» de notre Poëte & de notre Pays ;
» mais j'ai été détrompé par Bocace :
» car jettant par hasard les yeux sur
» la septieme journée ; j'ai vû que
» Dioneo, sous lequel il se cache lui-
» même, & Fiamete qui représente sa
» maîtresse, la fille naturelle du Roi
» de Naples chanterent ensemble les
» aventures de Palemon & d'Arcite ;
» d'où il paroît que cette Histoire est
» plus ancienne que Bocace (*a*) ; mais

NOTES.

(*a*) Il paroît que Dryden n'a pas sû que Bocace avoit composé ou imité ce Poëme d'après quelques Poëtes plus anciens, & qu'il l'a divisé en douze livres, comme on peut le voir plus au long dans la savante Bibliotheque Françoise de M. *l'Abbé Goujet*, *Tome VII.* mais ce qu'on ne trouve point dans cette Bibliotheque, c'est que la célebre Demoiselle de Scudery a traduit en François selon Dryden les contes de Chaucer ; & comme il n'est pas vraissemblable qu'elle ait pû entendre le vieux langage de ce Poëte, Dryden conjecture que par une révolution singuliere les Contes de Chaucer ont été remis autrefois en Langue Provençale dans laquelle les Provençaux les avoient écrits d'abord, & que c'est cette Traduction que Mademoiselle de Scudery a mise en François . . . On trouve encore dans la même Bibliotheque que ce Conte intitulé *la Theseide* de Jean Bocace, contenant les belles & chastes

» le nom de l'Auteur étant ignoré
» Chaucer devient original, & je ne
» doute point que ce Poëme n'ait
» acquis de grandes beautés en paf-
» fant par de fi nobles mains. «

Dryden en le mettant en langage moderne, l'auroit encore embelli, s'il eût voulu l'embellir moins : ce ne font que Réflexions, Defcriptions, Dialogues, Monologues très-longs & très-fréquens : c'eft ainfi quelquefois que les femmes, qui entendent mal l'art de la toilette font infatiables d'ajuftement : elles étouffent leurs graces fous leurs parures, & au lieu de mettre leur beauté dans tout fon jour, elles ne font voir que leur vanité.

Ce ne peut être auffi que par vanité ou par envie de montrer fa fécondité que Dryden a pû étouffer fon goût & fon jugement fous des détails éternels. Ce Poëme paroît contenir un Volume : j'en donne feu-

NOTES.

amours de deux Chevaliers Thebains *Arcite & Palemon*, a été traduit de l'Italien par D. C. C. à Paris chez Abel Langelier 1597. en douze Tomes.

lement un court extrait, où l'on voit l'action & le merveilleux du Poëme : j'y ajoûte quelques morceaux singuliers en beautés & en défauts, afin qu'on soit en état d'en juger.





PALEMON
ET
ARCITE;
CONTE DE CHAUCER,

Mis en langage moderne par DRYDEN, *en trois Chants.*

CHANT PREMIER.



HÉSÉE, après avoir vaincu Hyppolite, Reine des Amazones, lui accorde la paix, l'épouſe & revient à Athènes avec elle : ils ſont accompagnés d'Emilie, jeune & belle Princeſſe ſœur d'Hyppolite : ils rencontrent ſur leur route pluſieurs Reines affligées qui demandent du ſecours au Roi des Athéniens contre Cléon Tyran de Thèbes, qui non content d'avoir vaincu, détrôné & mis à mort

leur époux, les prive de la sépulture. Théſée marche à Thèbes, taille en pieces les Troupes de Cléon & lui ôte la vie. On trouve parmi les morts & les mourans étendus ſur le champ de bataille deux jeunes Chevaliers inconnus & couverts de bleſſures; on les tranſporte à Athènes comme priſonniers de guerre, & on les renferme dans une Tour, dont ils ne doivent jamais ſortir. Cette Tour domine ſur le Palais de Théſée: les Chevaliers y paſſent quelques années, & un d'eux nommé Palemon ayant eu la permiſſion de monter au haut de la Tour apperçoit Emilie.

» La jeune Emilie plus belle qu'un
» beau lys, qui croît ſur un gaſon
» fleuri, plus fraîche que le mois de
» Mai, étoit elle-même une fleur naiſ-
» ſante: les vives couleurs de la roſe
» étoient répandues ſur ſon teint: elle
» s'étoit levé avant l'aurore, pour
» aller rendre au mois de Mai ſes pre-
» miers hommages; car le premier
» jour de ce mois ordonne à la jeu-
» neſſe de veiller la nuit qui le pré-
» cede, & de chaſſer le ſommeil pa-
» reſſeux .... Parée des plus riches
» habits, ſes longs cheveux tomboient

» ſur ſes épaules, un ruban attachoit
» ſes treſſes blondes, & leurs boucles
» flottoient dans les airs au gré des
» Zéphirs ; (a) l'aurore commençoit
» à chaſſer les ombres de la nuit, &
» à tracer dans les Cieux des rayons
» de pourpre, lorſque Emilie porta
» ſes pas dans les allées du Jardin :
» elle s'arrêtoit de temps en temps, &
» expoſoit aux épines ſes mains plus
» blanches que les lis pour y cueillir
» des roſes, dont elle agitoit la tige
» & ſécouoit la roſée ; & faiſant une
» guirlande de fleurs rouges & blan-
» ches, elle en paroit ſa tête : elle

NOTES.

(a) Ce portrait eſt aſſez dans le goût des Orientaux & des Grecs; M. de Fenelon peint à peu près de même Calypſo. » Télémaque ſui- » voit la Déeſſe environnée d'une foule de » jeunes Nymphes au-deſſus deſquelles elle » s'élevoit de toute la tête, comme un grand » chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſ- » ſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environ- » nent : il admiroit l'éclat de ſa beauté, la » riche pourpre de ſa robe longue & flottan- » te, ſes cheveux noués par derriere négli- » gemment, mais avec grace. » Cette comparaiſon de ce grand chêne & de ſes branches épaiſſes n'embellit point du tout Calypſo : elle auroit mieux convenu à Turnus, à Achille, à Théſée, à Hercule.

» chantoit ensuite des airs mélodieux,
» que les *Anges* & les mortels pre-
» noient plaisir à l'entendre, & que
» Philomele, oubliant de chanter,
« apprenoit d'elle à saluer le Prin-
» temps. » (a)

» A peine Palemon eut-il vû cette
» jeune beauté qu'il fut frappé d'un
» trait, qui le perça jusqu'au fond du
» cœur. Aveuglé par une vive lumie-
» re dont il ne pouvoit soutenir l'é-
» clat, il recula d'étonnement & jetta
» un grand cri: le jeune Arcite qui étoit
» l'autre Chevalier l'entendit, monta
» aussi-tôt pour secourir son ami, & le
» serrant dans ses bras, il lui demanda
» la cause de sa pâleur mortelle.

Mais parce qu'il est impossible qu'un héros de Dryden conserve plus d'un instant le sens commun, ce même Arcite étourdit son ami d'horoscopes, de destinées, d'influences des Astres, des aspects malins de Saturne, & de

NOTES.

(a) La jeunesse Angloise célebre avec une attention particuliere ce premier jour du mois de Mai: ces fêtes si vantées par les Poëtes Anglois, ressemblant assez aux *veillées* de la fête de Venus, si connues chez les Anciens.

quelques autres malheureuses planetes : il prenoit bien son temps.

» Je ne me plains point de toutes » ces choses lui répond Palemon avec » dépit, quand pressé d'une douleur » cruelle, j'ai jetté ce cri, je suis per- » cé par les *deux yeux* d'une fleche » échapée au hasard. Je m'affoiblis, » je péris insensiblement. Le coup » d'œil d'une nouvelle Déesse m'a » fait cette plaie : j'ai senti le trait » *comme Acteon*, avant de pouvoir » m'en défendre : voyez comme elle » se promene autour de ces berceaux : » Junon ne marche pas avec plus de » grace & de majesté : La Reine de » Cythere est toute entiere dans sa fi- » gure. Si vous êtes Vénus, (*a*) car » vos charmes ont été formés dans » le Ciel, vous n'êtes pas moins que » cette Déesse : vous n'avez pas ses » vêtemens, mais vous avez sa beau- » té : aidez-nous à rompre nos fers ; » ayez compassion de la Nation The-

NOTES.

(*a*) C'est ainsi qu'Enée parle à Vénus qu'il ne connoît point lorsqu'il est sur les terres de Carthage. 1. Liv. Eneide, & que Télémaque s'approche de Calypso, lorsqu'il descend dans son Isle.

» baine, opprimée par une puissance
» tyrannique.

» Tandis qu'il parloit ainsi Arcite
» fixoit ses regards sur Emilie : un dard
» funeste s'ouvrit un passage dans son
» cœur, & y fit une blessure aussi pro-
» fonde, & peut-être plus profonde
» encore que celle de Palemon : Ar-
» cite, pensa en rougir & il dit : la
» beauté que j'ai vue m'a blessé mor-
» tellement : elle frappe, sans le sa-
» voir : elle tue par hasard : le poison
» est dans ses yeux : la mort est dans
» tous ses regards : je veux la prier,
» non je veux l'exciter à la pitié, ou
» mourir d'amour. «

» Palemon le regardant d'un œil
» enflammé, & marquant la colere
» dans le ton de la voix, lui dit : Par-
» lez-vous sérieusement, ou ne fai-
» tes vous que plaisanter ? La plaisan-
» terie convient peu à la douleur,
» répond Arcite : il convient encore
» moins à des hommes qui ont de
» l'honneur reprend Palemon en fron-
» çant les sourcils, de manquer à la
» fidélité, de trahir l'amitié & beau-
» coup moins à vous qui êtes du Sang
» Royal, mon parent & mon compa-
» gnon d'armes. N'avons-nous pas

» juré avec ferment que l'un ne ref-» piferoit que pour le bien de l'au-» tre, qu'une même ame nous ani-» meroit tous deux, que nous ne nous » nuirions point réciproquement dans » la pourfuite de nos amours? Nous » nous fommes pris les mains devant » les Dieux : la mort feul devoit rom-» pre ces liens facrés : ils vous obli-» geoient à me fervir dans mes pro-» jets, comme ils m'obligeoient à » vous fervir dans les vôtres ..... Si » vous voulez brûler pour cette beau-» té, je mourrai plutôt que de vous » la céder: perfide tu ne réuffiras point » dans tes injuftes prétentions : je t'ai » appris le premier mon tourment : » mon amour eft né avant le tien : tu » es obligé, par les lois de la Chevale-» rie, de refpecter la primauté de mon » droit, ou tu dois être regardé com-» me un Chevalier parjure. «

» (a) Parjure toi-même, répond » Arcite, c'eft toi qui mérites cet » odieux nom : fi l'amour eft une paf-fion, fi elle eft animée des defirs les plus ardens, c'eft moi qui ai aimé

NOTES.

(a) Il femble que l'ame du fier Agamemnon & du fougueux Achille ait paffé dans Palemon,

» le premier. « Il entre ensuite dans une sublime dissertation sur la puissance de l'amour, & le Poëte ajoute *qu'ils se disputoient Emilie comme les chiens d'Esope se disputoient un os, qui n'étoit point en leur disposition.*

Pyrithoüs ami de Thesée obtient de lui la liberté d'Arcite, mais à condition que ce Chevalier quittera pour jamais les terres d'Athenes & retournera à Thebes, où il passe une an-

NOTES.

& Arcite : comme Agamennon enleve Briséis à Achille, Ariste veut ôter Emilie à Palemon : ce sont les mêmes injures éloquemment écrites dans le premier livre de l'Iliade & dans quelque scenes de l'Iphigénie *de Racine :*

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere,
D'Iphigénie encore je respecte le pere ;
Peut être sans ce nom le Chef de tant de Rois
M'auroit osé braver pour la derniere fois.

On s'intéresse plus pour Palemon que pour Arcite, parce que Palemon a vu & aimé le premier Emilie ; & on souhaite de voir la fin de cette querelle.

On ne sait pas trop pourquoi Thesée donne la liberté à l'un sans la donner à l'autre. On ne reconnoît pas l'ame de Thesée.

née

née ne pouvant vivre plus longtems séparée d'Emilie. L'amour & le chagrin ayant altéré ses traits, il revient à Athenes sans se faire connoître, & il entre chez cette Princesse pour être un des Officiers de sa maison.

Presque tout ce Chant se réduit en Monologues: Arcite fait de longues réflexions sur la Providence, & Palemon sur les miseres de la vie humaine.

CHANT SECOND.

PAlemon, après avoir passé six ans dans sa prison donne une liqueur assoupissante à son garde qui s'endort: Palemon profite du sommeil de ce garde pour s'évader; il part pendant la nuit & il s'enfonce dans une forêt, où il se cache le jour suivant. Partagé entre le projet d'entrer à Athenes quand la nuit sera venue, ou de retourner à Thebes pour faire prendre les armes à ses amis, venir combattre Thesée, perdre la vie ou faire la

conquête de la jeune Princesse. Le même jour Arcite étoit parti d'Athènes dès l'aurore, pour rendre hommage au Printemps dans la même forêt, respirer la douceur du mois de Mai, & s'entretenir seul de ses amours : il entre par hasard dans un endroit de la forêt qui étoit proche de celui où Palemon s'étoit retiré : mais ne pensant pas que *les champs sont pleins d'yeux & que les bois ont des oreilles*, l'imprudent Arcite se crut seul. Tantôt il chantoit de tendres chansons, & tantôt il tomboit dans de profondes rêveries ; » car souvent les amans chan- » gent de ton : ils sont hauts comme » le Ciel, ou bas comme l'enfer : tan- » tôt ils montent & tantôt ils descen- » dent comme les seaux d'un puits : » Vénus, comme le jour qui lui est » consacré n'est pas toujours le mê- » me, & rarement voit-on un Ven- » dredi serein. «

Lorsqu'il faisoit récit des malheurs de sa Nation, l'histoire de ses infortunes particulieres, de son déguisement, des peines que l'amour lui faisoit souffrir, & des rigueurs d'Emilie : Palemon qui l'entendoit, tombe tout à coup en défaillance, ses oreilles re-

tentissent d'un bruit étourdissant, son visage est couvert d'une pâleur mortelle, ses sens l'abandonnent; tous ses membres tremblent, il sent une douleur pareille à celle que lui auroit causé une épée *froide* qui se seroit glissée dans son coeur: il sort tout à coup de sa retraite & paroissant aux yeux d'Arcite: Perfide, dit-il, tu trahis ton sang, tu deviens parjure pour Emilie, tu trompes sous un nom emprunté & sous un vil déguisement, Thesée qui t'a rendu la liberté; mais tu mourras, ou tu renonceras à Emilie; & quoique je sois sans armes, & que je n'aye ni lance ni épée, n'espere pas que je te laisse partir, sans éprouver les coups de ma vengeance.

(a) Arcite, qui le reconnoît, tire aussitôt l'épée: par les Dieux, qui regnent dans le Ciel, dit-il, si tu n'étois épuisé de faim & insensé d'amour, tu m'aurois parlé pour la derniere fois, où cette main te force-

NOTES.

(a) Le sublime & ridicule Dryden est aussi inégal que les amans dont il parle.

roit dans ce bois même de renoncer à Emilie. Apprens que je la servirai malgré toi : mais, puiſque tu es Chevalier je te donne ma parole que demain, au même lieu où nous sommes, le Ciel défendra ma cauſe, je viendrai ſeul avec des armes pour toi » & pour moi : tu prendras les meilleures, afin que je te puiſſe vaincre » avec plus de gloire, & que tu *ſois* » plus digne de moi... Palemon accepte le défi & le prie d'être plus » fidele à ſa parole qu'il ne l'avoit été » juſqu'alors. «

Arcite part, retourne, apporte à ſon ennemi un lit & des vivres, & le lendemain, avant le jour, il revient avec deux armures complettes.

Après avoir marqué le temps & le lieu du combat, ils marchent l'un contre l'autre : d'auſſi loin qu'ils ſe voyent, la haine les fait changer de couleur : ainſi un Pâtre de la Thrace s'arrête à une breche, l'Epieu à la main, dans l'eſpérance de rencontrer l'Ours qu'il chaſſe : il l'entend de loin percer les brouſſailles & ployer les arbres : voici mon ennemi, dit-il, il faut qu'il périſſe ou moi : au même moment il leve ſon dard, un friſ-

ſon, (*a*) premier mouvement de ſon courage, s'empare de tous ſes membres, tout ſon ſang ſe précipite de ſes veines dans ſon cœur & le ranime.

C'eſt avec cette pâleur qu'ils s'approchent, leurs yeux ſont enflammés de fureur : ils ne perdent point un inſtant, ils avancent armés d'une lance & d'une épée : tous deux frappent, parent, percent, chacun s'efforce d'enſanglanter la cuiraſſe de ſon ennemi, & d'en ſaiſir le défaut : ils combattent deux heures entieres à forces égales, ils bleſſent, ils ſont bleſſés, ils ſont noyés dans leur ſang, (*b*) ni l'un ni l'autre ne gagnent du terrein. Comme ſi la conquête du monde en dépendoit, Arcite eſt un Tygre furieux, Palemon un Lion rugiſſant. Ainſi deux Sangliers que l'amour appelle au combat, les poils hériſſés,

NOTES.

(*a*) Un friſſon généreux.

(*b*) Toutes ces deſcriptions ſont pleines de feu : Amadis de Gaule, l'Eſplandian, l'Arioſte, le Taſſe, &c. ne peignent point avec plus de vigueur les combats de leurs Chevaliers : il n'y a point de merveilleux dans celui-ci, il n'en eſt que plus terrible.

gueule écumante, tournent l'un contre l'autre leurs défenses, & s'entrouvrent les flancs: la Forêt retentit de leurs rugissemens & de leurs cris: ainsi les Chevaliers combattent sans relâche. Cette description est interrompue très-judicieusement par une excursion sur la prédestination absolue.

Thesée qui chassoit alors dans la Forêt avec la Reine & Emilie, fut témoin de leur combat, leurs épées agitées brilloient comme l'éclair, & jettoient un éclat terrible: ils frappoient avec une telle force qu'il sembloit qu'il en auroit fallu moins pour couper un chêne: il considéra avec étonnement l'égalité de leur valeur; il les regarda de plus près, & il ne reconnut ni l'un ni l'autre: mais résolu d'apprendre qui ils étoient, il enfonce ses éperons sanglans dans les flancs de son coursier pour précipiter ses pas. Le même instant le vit partir & arriver: il se place entr'eux, & tirant son épée, il leur ordonne sous peine de la vie, de cesser le combat. Qui êtes-vous, leur dit-il d'un ton impérieux? Pourquoi vous armez-vous l'un contre l'autre? Pour-

quoi êtes-vous assez hardis pour oser malgré mes Loix, décider votre querelle comme si vous étiez dans un tournois ou en lice, sans la permission de votre Roi, sans avoir auprès de vous un Juge d'armés, ou un Maréchal comme les usages de la Cavalerie l'exigent. (Dryden fait ici un mélange ridicule des Coûtumes *des temps héroïques, des Loix de la Chevalerie, & des usages d'Angleterre.*)

Alors Palemon, qui pouvoit à peine respirer : se hâta de répondre : Nous méritons tous deux la mort, & nous voudrions tous deux mourir : il n'est point dans le monde entier un couple aussi malheureux que nous. Notre vie est un fardeau : accablés sous son poids, nous sommes dans l'impatience de rendre la liberté à notre ame captive. Vous êtes notre juge souverain, prononcez la juste sentence de sa mort & de la mienne ; ne nous accordez aucune grace, ce seroit une cruauté ; faites-moi mourir le premier, guerissez mes maux : frappez ensuite mon ennemi du glaive de la Justice ; ou plutôt faites-le mourir le premier : quand vous aurez appris son nom, il recevra avant moi

la peine qu'il mérite : il lui apprend qu'Arcite a demeuré dans son Palais sous le nom de Philostrate, malgré la défense que Thesée lui avoit faite de venir à Athenes, & que ce même Arcite aspiroit à la main de la belle Emilie. Il lui dit ensuite qu'il s'appelle Palemon, & qu'il avoit trouvé le moyen de sortir de la Tour où il étoit renfermé. » L'amour de la liberté nous » a été donné avec la vie, elle est » elle-même un don du Ciel, moins » précieux que la liberté : je n'ai point » commis de crime en me le procu- » rant ; mais sachez qu'Arcite & moi » nous sommes vos plus cruels enne- » mis: ôtez-moi la vie puisque je pour- » suis la vôtre : si vous voulez la con- » server, je dois cesser de vivre : vous » ne savez pas encore tous mes cri- » mes. J'aime la belle Emilie, & je » veux mourir pour l'amour d'elle à » ses yeux, mais frappez aussi mon » rival, il ne mérite pas moins la » mort. (*a*) je benirai la justice de

NOTES.

(*a*) Il y a de la foiblesse à demander la mort d'un rival ; cet amour n'est pas héroïque.

» votre arrêt si je suis assuré qu'il ne
» possedera point l'objet de ma ten-
» dresse après que je l'aurai perdu.
» Le Roi d'Athenes irrité lui ré-
» pondit avec un sourire amer : En
» confessant votre crime vous vous
» jugez vous-mêmes, votre témoi-
» gnage tiendra lieu de loi : puisque
» vous avez prononcé votre condam-
» nation, recevez-la. J'en jure par
» Mars, protecteur de mes armes,
» vous mourrez. »

Tandis qu'il parloit une douleur muette saisit toute sa cour : la Reine, modele du beau sexe par la bonté de son caractere, pleure touchée d'une tendre pitié : ses sentimens généreux se communiquent à cette brillante assemblée. Toutes les femmes, & même la jeune beauté qui fut le sujet du combat, (a) fondirent en larmes ; elles se disoient : Quels yeux pourroient

NOTES.

(a) Cette Emilie, que ces deux jeunes Héros aiment avec tant d'ardeur, est une idole muette & insensible ; Dryden, au lieu de perdre son génie dans mille propos inutiles, auroit dû faire parler, agir, sentir son héroïne : on se seroit interessé au bonheur de celui pour lequel elle auroit marqué quelque penchant.

soutenir ce spectacle affligeant ? Ce sont deux jeunes héros du sang Royal; fameux par leurs exploits, chef-d'oeuvres du Ciel par les graces de la figure & les qualités de l'ame, amans beaucoup plus fideles que ne le sont ceux de leur sexe perfide. Voyez le sang couler de leurs larges blessures : ils ne sont point venus pour conquérir l'Empire ni pour acquérir de la gloire : les Rois combattent pour des Royaumes, les insensés pour la renommée, l'amour ne combat que pour l'amour : c'est à lui à couronner sa cause. Cette pensée si séduisante pour le sexe les attendrit toutes au point qu'elles descendirent de leurs chevaux, & que prosterné le visage contre terre aux piés du Roi irrité, elles demanderent la grace des coupables.

NOTES.

Ou le Poëte Anglois ignoroit les mouvemens du cœur d'une femme, ou il ne savoit pas la faire parler. Corneille & Racine auroient fait voir cette ame livrée à des passions contraires. Mad. de Dubocage auroit donné de l'expression aux yeux d'Emilie, elle auroit répandu la vie dans les sentimens de cette Amazone.

Lesbia Amazonibus vitam vocemque dedisti &c.

Thefée demeura quelques momens muet & immobile, la fureur agitoit encore fon ame : mais dès qu'il eut fenti les premieres impreffions de l'humanité (les plus doux métaux fondent le plus aifément, & la pitié s'attendrit la premiere dans des cœurs généreux) il réfléchit : il trouve que fa colere l'a aveuglé, & lui a exagéré l'offenfe ; il voit toutes les femmes en pleurs; il entend leurs cris qui augmentent fa compaffion, & en fecouant la tête il fait encore en foupirant de fort belles réflexions, qui étoient très-fuperflues.

Il leur accorde leur grace, à condition qu'ils lui rendront foi & hommage en qualité de Vaffaux : mais comme il n'étoit pas *honnête que deux amans fuffent également bien traités par leur maîtreffe*, il leur ordonne de fe tenir prêts au même jour de l'année fuivante à combattre l'un contre l'autre avec chacun cent Chevaliers.

Qui pourroit éclater en tranfports de joie plus vifs que ceux de Palemon: Arcite ravi femble toucher aux Cieux; toute l'affemblée vante la fageffe de Thefée, tous tombent à fes genoux pour lui rendre graces. Les Chevaliers

reçoivent ses derniers ordres; mais avant de partir, ils osent regarder Emilie : ils puisent leur ame dans ses yeux : ils retournent à Thebes dans le dessein de rassembler leurs amis. Cependant le Roi se charge de la construction d'une place, où ce combat doit se livrer: il fait bâtir trois Temples, l'un à Venus, l'autre à Mars, & le dernier à Diane: l'on y voit peinte l'Histoire Fabuleuse de ces Divinités. Ces Temples ne seront pas inutiles.

Thesée choisit pour la Lice une plaine d'un mille de circonférence & d'une forme circulaire : il l'entoure d'un fossé profond. Là paroît un Amphithéatre de soixante piés, une porte de marbre blanc & bâtie à l'Orient, une autre pareille à l'Occident, Rome n'a jamais vu de plus noble architecture, ni une aussi vaste enceinte. Elle étoit enrichie des dépouilles de plusieurs Nations conquises : Thesée y avoit appellé tous les Arts, tous les Artistes, les plus grands Peintres, & les plus habiles Sculpteurs qui travailloient pour les récompenses ou pour la gloire, objet plus digne d'eux. Dans l'espace d'une année on vit

achéver un Théatre ſuperbe, qui paroiſſoit l'ouvrage d'un ſiecle.

Sur la porte de l'Orient s'élevoit un Temple conſacré à la Reine de l'Amour : au-deſſous étoit un Autel, aux deux côtés duquel on voyoit deux Prêtres couronnés de roſes, tenant une baguette de myrte ; le Dôme de Mars étoit à l'Occident, au Nord s'élevoit un Tour creuſée dans la muraille : cette Tour étoit d'albâtre & de corail. On l'avoit dédiée à la chaſte Reine de la nuit.

Vous auriez vu dans ces différens Temples de brillantes Statues & des Tableaux précieux : chaque figure repréſentoit la puiſſance de la Divinité à laquelle ces édifices avoient été conſacrés : dans celui de Vénus on voyoit peints ſur un des côtés des amans malheureux, leur ſommeil troublé, leurs prieres touchantes, (a) *leurs ſoupirs qui montoient le long des*

NOTES.

(a) *Littéralement* : Les ſoupirs qui *fumoient* le long des murailles, des ruiſſeaux qui groſſiſſoient une *large manche*... Comment peut-on peindre ſur un mur *des joies courtes* ? Ce *coucou* ſur le poing n'eſt-il point trop burleſque ?

murailles, leurs plaintes, leurs desirs enflammés, l'enfer de l'amour, leurs larmes qui formoient *un large ruisseau*. Autour de ces figures régnoient les liens du mariage, garans de l'amour, & une longue suite de mensonges, nés dans la passion & terminés par les parjures. Venoient ensuite la beauté, la jeunesse, la richesse, le luxe, la brillante espérance, *les joies courtes*, la magie, les puissances infernales, qu'elle excite, les anneaux constellés, les folles dépenses, les repentirs hors de saison, les soins frivoles, les doutes de diverses couleurs, le funebre désespoir, les soupçons, les visions imaginaires, la jalousie, au teint, aux yeux, aux habits jaunes, décolorant tout ce qu'elle voit, baissant ses regards & portant *un coucou sur le poing*.

De l'autre côté du Temple, & vis-à-vis s'avançoient les fêtes, les chansons, les danses, la musique, la Poésie, les jeux, les bals de la nuit, les tournois du jour. Tels étoient les objets tracés sur la muraille & beaucoup d'autres avec les monumens & les actions des siecles passés & ceux des siecles à venir, ajoutés par un Arrêt prophétique. Ils étoient entourés d'amans & d'amours, qui n'étoient

point encore nés : là s'offroient encore sous les couleurs de la peinture, les côteaux d'Idalie & de Citheron, la Cour de Vénus. (*a*) La mollesse en

NOTES.

(*a*) Il falloit parler d'abord de la mollesse puisqu'elle étoit assise à la porte ; & comme ce tableau est allégorique, il devoit représenter les plaisirs, qui précedent l'amour, & ses peines qui le suivent. Par exemple l'espérance & le repentir ; c'est cet ordre que Marot & M. de Voltaire ont suivi ; Marot, ayant à décrire le Temple de *Cupido* peint les environs, les dehors, le portail, l'autel, la statue du Dieu, les vœux, les décorations, les ornemens, le cimetiere, les morts, &c. il y a de petits détails & des allusions à nos Temples, qui sont indécentes : mais il y a de l'ordre, c'est avec cet ordre que M. de Voltaire a décrit les plaisirs & les peines de l'amour ; on y reconnoît la nature, ce ne sont point des listes de noms sans images, ce sont de vrais tableaux. Quelque long que soit ce morceau, il faut le mettre sous les yeux, c'est le même fonds dans Dryden, & dans M. de Voltaire.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie
S'éleve un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens,
Et l'art ornant depuis sa simple Architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.

habits négligés, en robe sans ceinture

NOTES.

La flateuse espérance, au front toujours serain,
A l'autel de l'Amour les conduit par la
main :
Près du Temple Sacré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingé-
nues,
La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystere en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complai-
sance,
Les Plaisirs amoureux, & les tendres Desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable
entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous sa voûte sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable &
tendre,
Leurs concerts amoureux, ne s'y font plus
entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la
peur,
Font de ce beau séjour, un séjour plein d'hor-
reur,

ture, étoit assise aux portes du Tem-

NOTES.

La sombre jalousie, au teint pale & livide,
Suit d'un pié chancelant le soupçon qui la guide :
La haine & le courroux, répandent leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main ;
La malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit detestant leurs faveurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

Henriade. Chant. 9.

Le portrait de Vénus par M. de Fenelon, est à peu près le méme. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu, Palemon son fils pendant à sa mammelle ; elle avoit un visage serein & une douce majesté, qui faisoit enfuir les vents séditieux & toutes les noires tempêtes : les Tritons conduisoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées : une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-dessus du char : elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphirs, qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. *Télemaque livre second.*

C'est aux Peintres à décider du mérite de ces divers Tableaux : celui que la peinture préferera sera sans doute le meilleur.

ple : Narcisse paroissoit consumé de langueur au bord d'une Fontaine, Samson, Salomon plus sage que lui, & tous les hommes célebres égarés par l'amour, les charmes de Medée joints aux festins & aux breuvages de Circé, qui changeoit les jeunes amans en bêtes. On apprenoit, en les considérant, que la beauté, la richesse, l'esprit, la valeur sont soumis aux perfidies de l'amour, que des piéges sont tendus à tous les mortels, & que tous les amans sont trompés ou trompeurs.

Un plus noble pinceau avoit peint la Déesse elle-même : elle paroissoit sourire & s'occuper d'agréables pensées : telle on la vit sortir de l'Océan pour la premiere fois, appaiser les flots irrités, & ne découvrir au-dessus de l'onde que sa tête charmante : elle tenoit un Luth, sa tête étoit couronnée d'une guirlande de roses & de myrte : ces tourterelles agitoient l'air paisible, & élevoient son char dans les airs : près d'elle on remarquoit un petit amour avec des ailes, qui n'étoient point encore couvertes de plumes : ses yeux étoient ceints d'un

bandeau : un carquois étoit ſuſpendu ſur ſes épaules, rempli de fleches aigues & brillantes, artillerie mortelle.

La deſcription du Temple de Mars chargée d'expreſſions fortes & d'images horribles nous meneroit trop loin : celle du temple de Diane n'eſt qu'un abrégé de l'Hiſtoire fabuleuſe de cette Déeſſe.



CHANT TROISIEME.

DÉja approchoit le jour, où la fortune devoit décider cette affaire importante, & donner une épouſe à un des Héros. Ils avoient parcouru le monde entier, & raſſemblé le nombre des Chevaliers qui leur étoit preſcrit. Il ſuffit qu'un Chevalier aime pour être rempli de valeur : on eſt glorieux de s'armer pour une pareille cauſe. A peine vit-on dans la Grande-Bretagne, Iſle depuis long-tems fameuſe en amour & en guerre, un Citoyen qui ne voulût prodiguer ſa vie pour acquérir de la gloire ; ſi l'Angleterre eût envoyé ſes grands hom-

mes, (*a*) elle auroit ſeule fourni la moitié des combattans, le monde entier auroit donné le reſte.

Les Chevaliers, qui vinrent avec Palemon étoient célebres par leurs noms & par leur valeur : leurs armes étoient auſſi différentes que leurs Nations : (*b*) ils avoient tous également une lance & une épée : quelques-uns portoient une cotte d'armes qui imi-

NOTES.

(*a*) La valeur des Anglois eſt fort connue, leur galanterie l'eſt moins : ils ſeront flatés ſans doute du joli compliment que Dryden fait à leurs ayeux, qui n'éxiſtoient peut-être pas encore.

(*b*) C'eſt une imitation d'Homere, de Virgile & de beaucoup d'autres Poëtes épiques, qui ont donné des liſtes quelquefois ennuieuſes des Nations, qu'ils ont fait combattre, & des deſcriptions trop détaillées de leurs diverſes armures.

Des chiffres amoureux gage de leur tendreſſe,
traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes,
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.

Henriade. Chant 3.

Cela vaut bien les gants & les manchettes de nos antiques Paladins.

toit l'écaille : des chemises de mailles couvroient la peau de quelques autres. La plûpart avoient une lame de fer sur la poitrine, & leurs Coursiers étoient richement caparaçonnés : plusieurs portoient des boucliers de cuir, d'autres des *boucliers de Prusse*, des haches d'armes étoient attachées à la selle de ceux-ci, ceux-là tenoient suspendues des massues pesantes, les uns avoient les cuisses & les jambes couvertes de doubles lames d'acier : l'un portoit sur son heaume un grand présent chéri de sa maîtresse, l'autre une manchette brodée par son amante, Licurgue Roi de Trace étoit à leur tête : Démetrius, Roi des Indes, commandoit les cent Chevaliers d'Arcite : des chiffres galans & des devises brilloient sur tous leurs boucliers, & ce qui plaisoit aux yeux inspiroit la terreur.

Ce fut avec cette pompe guerriere

NOTES.

On employe ici beaucoup de Vers à la description des figures & des armes des deux Rois dont nous nous soucions peu : il auroit mieux valu qu'on nous eût peint celles de nos deux Rois.

qu'ils firent leur entrée dans Athenes; de riches tapisseries étoient tendues, les portes étoient ornées de fleurs, toute la Ville offroit le spectacle des plus grandes fêtes : (a) il n'y eut point de Citoyens qui ne fussent glorieux de rendre aux Chevaliers les devoirs de l'hospitalité.

Palemon réveillé par l'amour prévient l'aurore, se leve, tourne ses pas vers la place où doit se livrer le combat : il entre dans le Temple de Vénus, & fléchissant les genoux devant les autels, il invoque le secours de la Déesse en faisant cette priere.

(b) O Vénus créatrice de l'Univers, aimable puissance de l'amour, vous

NOTES.

(a) Représentoit *un jubilé de fêtes.*

(b) Cette priere est presque entierement traduite de ces baux vers de Lucrece.

Æneadum genitrix hominum, divûmque voluptas,
Alma Venus, cæli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis,

qui faites le bonheur des Dieux & des hommes, qui glissez insensiblement votre Char sous le Soleil, qui brillez du plus doux éclat, & qui remplissez avec tant de gloire votre place dans les Cieux. Les aquilons s'arrêtent loin de vous, ils suspendent en votre présence leur souffle impétueux; votre mois annonce le printemps & ouvre l'année: devant vous, ô Déesse, les tempêtes de l'hyver fuient, (c) la terre en souriant renouvelle ses fleurs, *le Ciel rit*, les oiseaux consacrent leurs ramages à de tendres chansons, le Lion dégoûté du sang, poursuit en rugissant la Lionne dans les bois, le Taureau répete ses tendres mugissemens, franchit les vergers, traverse les fleuves, & cherche sa compagne éloi-

NOTES.

Te dea, te fugiunt venti, te nubila cæli,
Adventumque tuum, tibi suavis dædala tellus
Summittit flores, tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Lucrece L. 1.

(c) Ces idées ne se suivent point assez. Les Aquilons ne doivent point être séparés des tempêtes.

gnée : vous êtes la mere de tout ce qui est agréable, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau ; toute la nature est votre empire ; la vie est l'objet de vos soins, vous avez créé le monde; vous le réparez : vous êtes la joie du Mont Citheron, l'auguste enfant de Jupiter, l'épouse du Soleil; si jamais Adonis toucha votre cœur, ayez pitié de moi, Déesse. Vous avez éprouvé les tourmens que j'endure : hélas ! je n'ai point de paroles pour les exprimer, dites-vous à vous-même ce que je voudrois vous dire : vous connoissez toutes mes peines : j'en suis trop accablé pour pouvoir vous prier : je ne demande point l'honneur de la victoire : il m'est indifférent de vaincre ou d'être vaincu. Rendez-moi seulement heureux dans la possession d'Emilie, j'abandonne le reste au hasard & au destin jaloux.

Après avoir parlé ainsi il brûle avec un respect religieux, un encens sacré sur l'autel de la Déesse : un épais tourbillon de fumée sort du feu, & monte jusqu'aux Cieux : cette fumée s'enflamme & se consume bientôt, en jettant une vive clarté. La Déesse sourit, incline la tête, sa statue s'émeut, l'autel

tel tremble ; Palemon voyant la flamme fortir de la fumée, fe réjouit de cet heureux augure, il croit que la Déeffe a exaucé fes vœux.

Déja l'aurore trace dans les Cieux fes rayons dorés, déja Emilie fe leve avec l'aftre du jour, & marche au Temple de Diane, accompagnée de fes femmes, qui portent les robes, l'encens, les parfums & le feu du facrifice, le Temple eft embaumé d'une précieufe odeur : elles lavent Emilie dans une fource pure. Je tairai ces myfteres, n'étant pas digne de les réveler. La brillante chevelure d'Emilie tomboit négligemment fur fes épaules, des rameaux de chênes (*a*) ornoient fa tête ; ayant allumé un feu facré fur deux autels de la Déeffe, elle s'approcha de fa ftatue, fléchiffant les genoux, & fes deux mains croifées fur fa poitrine, elle prononça cette priere à haute voix.

O Déeffe des Forêts, vous qui étendez vos regards fur le Ciel, la Terre & les Mers, Reine de l'Empire fou-

NOTES.

(*a*) De chênes fans gland.

terrain, où vos rayons argentés descendent la moitié de l'année pour éclairer la sphere ténébreuse, protectrice des Vierges, vous qui connoissez les coeurs, vous savez que je desire de conserver ma virginité, & de ne jamais porter le nom de mere ni d'épouse, je vous suis consacrée dès ma tendre jeunesse: j'aime comme vous les bois & les jeux des Sylvains; je regarde le mariage avec autant d'horreur que la mort: je hais l'homme, ce tyran de notre sexe, amant respectueux & mari superbe: l'amour est un devoir pour nous, ce n'est pour lui qu'un plaisir qu'il poursuit avec orgueil. Je vous supplie par votre triple figure, par l'empire que vous possédez dans le ciel, sur la terre, dans les enfers & dans le monde entier, exaucez mes premiers voeux. Que la discorde cesse, faites régner entre ces deux rivaux une paix durable; calmez le feu qui les consume. Ecartez de moi cette flamme, ou allumez-la dans d'autres coeurs: mais, si les astres ennemis ont ordonné que l'un des deux soit vaincu & l'autre vainqueur, accordez-moi pour époux celui qui portera mon image gravée

dans son cœur fidele, & qui m'aimera le plus.

Tandis que cette innocente beauté faisoit cette priere, des flammes (*a*) s'allumerent & éclairerent les deux autels : mais, ô spectacle terrible ! ces flammes si vives disparoissent tout à coup, s'éteignent, & laissent un des deux autels dans l'obscurité. Quelques momens après elles se rallument

NOTES.

(*a*) Ces flammes étoient souvent d'un heureux augure, comme Virgile nous l'apprend.

Ecce levis summo de vertice visus Iuli,
Fundere lumen apex, tactuque innoxia molli
Lambere flamma comes, & circum tempora pasci.
Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem,
Excutere & sanctos restinguere fontibus ignes
Et pater Anchises oculos ad sidera lætus
Extulit, &c.

L. 2. Eneide.

On voit dans le Livre 8. de l'Eneide deux prieres dont l'une s'adresse au Dieu du Tybre & l'autre à Hercule ; elles peuvent, comme beaucoup d'autres avoir servi d'exemple à Chaucer & à Dryden.

d'elles-mêmes & brillent d'un nouvel éclat ; cependant la flamme de l'autre autel est encore victorieuse : elle se soûtient encore ; mais elle tombe, le bois s'éteint, les charbons se noircissent, la lumiere perdue pour jamais se plonge dans une nuit éternelle : elle disparoît avec un sifflement horrible, les charbons changent encore de couleur, & sont teints de sang.

La jeune Princesse affligée détourne les yeux de ce sinistre augure & importunant les Cieux de ses plaintes & de ses clameurs, elle ignore ce que ce présage signifie : elle croit que les puissances célestes lui sont contraires : elle craint la colere des Dieux. Mais déja la statue sacrée s'ébranle sur l'autel, une lumiere subite se répand sous la voûte du temple & le remplit de clarté, c'est la Déesse elle-même, elle est environnée de gloire, on la reconnoît à son arc, à ses fleches aiguës, elle vient de chasser dans les bois, & s'appuyant sur sa lance, Emilie, cessez de craindre, dit-elle, écoutez les décrets immuables du destin. Des Dieux plus puissans que moi vous ont séparée de ma

Cour, & vous ont condamnée au mariage : celui qui porte le tonnerre l'a prononcé ; vous épouserez le Héros qui vous aimera le plus : ce feu éteint qui renaît de ses cendres annonce l'instant qui vous est destiné.

Arcite entre dans le Temple du Dieu Mars : il prie ce Dieu de le rendre vainqueur de Palemon & possesseur d'Emilie. A peine a-t-il parlé qu'on entend les sourds gémissemens d'une voix plaintive & le murmure d'un vent impétueux ; les différentes pieces de fer attachées & suspendues aux portes s'ébranlent & rendent un son aigu & bruyant : un ouragan brise les verroux, enfonce les portes, fait entrer la tempête dans le Temple & jette la terreur dans l'ame d'Arcite : les flammes qui brûlent sur l'autel sont poussées d'un seul côté avec violence & repandent une lumiere vive, mais tremblante & agitée : cependant la terre exhale une odeur aussi douce que celle d'un sacrifice, qui séroit agréable aux Dieux.

Content de cet augure, Arcite, qui voit la flamme croître & s'étendre, l'augmente encore en brûlant sur l'autel un nouvel encens : il joint à

ces cérémonies des enchantemens & des hymnes à la gloire de Mars : la ſtatue incline la tête, & agitant ſes mains l'une contre l'autre, elle prononce à demi & d'une voix foible & entrecoupée le mot *victoire*. Arcite, plein de religion, rend graces au Dieu, & aſſuré du ſuccès, il retourne à Athenes.

Cependant il s'éleve une diſpute dans les Cieux entre le Dieu de la guerre & la Déeſſe de l'amour. Jupiter étoit pour Vénus, mais craignant Junon ſa femme, il refuſe de juger cette cauſe ; le vieux Saturne, qui veut contenter les deux parties, dit à Vénus : Ceſſez de vous plaindre, ma fille, votre Palemon épouſera celle qui lui eſt promiſe, & Mars couronnera ſon Chevalier d'un laurier vainqueur. Les Dieux deſcendent du haut des cieux & ſe plaçant dans des étoiles *ils éclairciſſent leurs yeux*, pour mieux conſidérer le combat.

Les deux troupes partent d'Athenes : Theſée, après leur avoir preſcrit une valeur ſans férocité, entre dans le champ de bataille, monte ſur ſon throne accompagné de la Reine, de la Princeſſe, de toute la Cour,

qui se placent tous suivant leur rang dans l'amphithéatre.

La trompette sonne à la tête des deux armées, & fait retentir la voûte des cieux : les guerriers baissent la visiere de leurs casques, portent leurs lances à la hauteur de leurs heaumes ou de leurs cimiers où les deux troupes s'élancent des deux bouts de la barriere : on les perd de vue : ils pressent leurs coursiers : un nuage de poussiere les enveloppe & les dérobe tous à la fois aux yeux : ils se joignent dans l'obscurité, ils frappent sans être vus : les coursiers se mêlent avec les coursiers, les hommes avec les hommes, ils s'arrêtent un instant, comme s'ils étoient plongés dans une sombre éclipse, jusqu'à ce qu'un coup de vent ait ramené le jour : ils reparoissent une seconde fois ; ce n'est plus le spectacle de deux armées, rangées un instant auparavant en bataille dans le plus bel ordre ; c'est une mêlée affreuse : le champ est déja jonché d'hommes tombés de leurs chevaux, près de la moitié ne garde plus ses rangs : les hommes & les coursiers roulent ensemble sur la terre : les pointes des lances restent attachées

aux boucliers. Les chevaux s'égarent dans le camp ayant perdu leurs Cavaliers qui ſont obligés de combattre à pié : les ſabres jettent un feu terrible. Les hauberts & les heaumes, ſont fendus : le ſang coule à longs flots, la terre en eſt teinte : les maſſues tombent avec tant de rapidité, tant de peſanteur que les armes les plus ſolides ſont briſées : celui-ci ſe précipite avec une telle violence dans le fort du combat qu'il eſt renverſé avec ſon cheval : un autre courſier s'embaraſſe les piés & jette par deſſus ſa tête le guerrier qui le montoit : celui-là roule *comme un ballon* ſous les coups de ſon ennemi, & renvoie avec le tronçon de ſon épée, les coups qu'on lui porte : ſi les champions reſpirent quelque tems appuiés ſur leurs lances, c'eſt pour recommencer le combat avec plus de fureur.

Souvent les deux rivaux ſe rencontrent, & déployant toutes leurs forces pour frapper, ils négligent de parer. L'un eſt ployé ſur le devant de ſa ſelle, l'autre eſt renverſé ſur la croupe de ſon cheval. Ils ſont tour à tour démontés, & quand ils combattent à pié, leurs corps tombent l'un ſur

l'autre,

l'autre. Leurs ſabres courbés percent juſqu'au vif, ils reçoivent & ils font d'égales bleſſures. En vain ſont-ils ſéparés par les flots des combattans, ils ſe rapprochent toujours, *comme l'aiman* & le fer.

Quand un Tygre ſuce le ſang d'un jeune Taureau, ſi un Lion affamé ſort du bois, il marque ſa rage par ſes rugiſſemens ; le Roi des animaux prétend au butin ; le Tygre veut conſerver ce qu'il poſſede : ni l'un ni l'autre ne veut céder ; tous deux attachent leurs griffes ſur leur proie ; ils ſe mordent, ils ſe déchirent juſqu'à ce que des Payſans armés les ſéparent & les éloignent.

Le combat dure une journée entiere avec une ardeur égale : la victoire vole d'un parti à l'autre & paroît incertaine : enfin Palemon & Arcite ſe rencontrent pour la derniere fois. Arcite eſt bleſſé par Palemon : mais celui-ci n'étant point ſur ſes gardes, eſt frappé à ſon tour par ſon rival, & reçoit un coup ſi violent qu'il eſt renverſé par terre. Vingt Chevaliers d'Arcite l'enveloppent & enchaînent Palemon ; Arcite vainqueur va être l'époux de la Princeſſe.

Palemon eſt déſeſpéré : Mars triomphe, Vénus répand du haut des Cieux des larmes ſur le champ de bataille ; & *ce qui fâche le plus une femme*, la Déeſſe gémit de ce qu'on n'a point ſuivi ſa volonté.

Tandis que les Hérauts proclament à haute voix Arcite, & que le Ciel & la terre retentiſſent de ſon nom, un prodige imprévu trouble ſa joie. Il avoit quitté ſon caſque pour ſe faire voir au peuple : il alloit rendre avec fierté ſes hommages à la Princeſſe, lorſque Saturne ordonna à Pluton de faire ſortir de la terre des feux & des flammes, qui épouvantent le cheval d'Arcite : le courſier bondit & jéttant Arcite par deſſus le pommeau de ſa ſelle, lui briſe la tête ſur la terre, & le couvre de mortelles bleſſures. Il tombe en défaillance : mais ayant repris ſes eſprits, le premier mot qu'il prononce eſt celui d'Emilie : ſe voyant condamner à mourir, il fait venir la Princeſſe & ſon rival Palemon, & leur fait cette harangue également touchante & ſinguliere.

Il n'eſt point de langues, qui puiſſent exprimer les douleurs que j'endure pour vous, belle Emilie : il n'y

à personne au monde que j'aime & que j'estime autant que vous. *Je vous legue* mon ame pour vous servir: quand elle sera séparée de mon corps, *elle volera près de vous secretement*; ce ne sera pas pour vous effrayer à votre réveil, ni pour troubler votre repos, mais pour vous honorer & vous accompagner par-tout. Excusez-moi, si ma langue, qui bégaye, ne peut vous exprimer combien je vous ai aimée: mes esprits s'affoiblissent, mes douleurs augmentent: tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis fâché de mourir que parce que je perds ma charmante Emilie: le destin ne pouvoit choisir une heure plus funeste, ni la fortune jalouse me traiter avec plus de rigueur: elle me fait mourir au moment que je commençois à vivre. Mortels insensés, nous aspirons à une félicité, qui nous échape. Le même moment nous voit brûler d'amour & sécher dans le tombeau. Hélas! ne plus voir le Soleil, demeurer toujours dans les ténebres, *sous une voûte humide*, toujours seuls, cette destinée est commune à tous les mortels: mais moi je perds la vie lorsque je touchois à mon bonheur;

je n'avois point été heureux avant ce moment, ou je meurs. Adieu : eh ! laissez-moi du moins mourir dans vos bras, voilà tout ce que je puis posséder de vos charmes : je ne puis remettre cette main que dans celle de la mort. Ah ! si je pouvois vivre encore... Mais tandis que je vis, cette main est à moi, je sens ma fin approcher, & en vous embrassant, je suis content de mourir. Ecoutez-moi encore pour la derniere fois.

Hélas ! *ma douce ennemie*, j'ai violé pour vous, & pour vous seule la fidélité que je devois à Palemon : je l'ai outragé, l'amour confond ensemble ce qui est juste & ce qui ne l'est point ; l'amour & l'ambition n'ont point de bornes. Je doute même que, si le Ciel prolongeoit mes jours, je pusse me résoudre à reconnoître mon tort, car, tandis que quelques restes de ma flamme brûlent dans mon cœur, je sens *que mon repentir n'est que l'impuissance de pécher*. J'ai poursuivi sa vie avec une haine mortelle : ni vous, ni lui n'étiez coupables de ce crime : c'est moi seul qui le suis, parce que je vous ai aimé. Il a eu l'avantage d'un moment ; si je vous

avois vûe le premier, il auroit été coupable; le destin me condamne & justifie Palemon. Il n'y a point d'homme qui ait plus de mérite: il réunit la vertu, la valeur, la probité, l'honneur, la naissance illustre, enfin tout ce qui fait un parfait Chevalier: j'en atteste le ciel. Personne n'est plus digne d'être aimé que lui: il vous aime, sa flamme est si pure qu'il ne voudra, qu'il ne pourra jamais l'éteindre. Notre amitié fut longtemps éprouvée: il n'y avoit que l'amour que nous avions pour vous, qui pouvoit séparer nos coeurs. Je vous en conjure, par les liens sacrés de mon amour, par mes *longues* souffrances, par cette *courte* priere; si vous êtes constante dans vos engagemens, quand je ne serai plus, ayez pitié du fidele Palemon. (*a*)

NOTES.

(*a*) J'ai conservé ce discours en entier parce que les sentimens qu'il renferme sont tendres, nobles, & touchans: mais il y a des défauts, qui caractérisent le génie Anglois. Camille meurt dans l'Éneide: le Poete ne met point dans les dernieres paroles d'une mourante des écarts, de longs propos, des jeux de mots, des antitheses, des réflexions mora-

Ce furent ses dernieres paroles ; la

NOTES.

les & métaphysiques, elle dit tout ce qu'elle doit dire, & rien de plus.

Labitur exanguis : labuntur frigida letho
Lumina : purpureus quondam color ora reliquit.
Tum sic expirans Accam, ex æqualibus unam,
alloquitur.
Hactenus, Acca soror, potui : nunc vulnus acerbum
Conficit, & tenebris nigrescunt omnia circum :
Effuge, & hæc Turno mandata novissima perfer ;
Succedat pugnæ, trojanosque arceat urbe :
Jamque vale :
———————— tum frigida toto
Paulatim exsolvit se corpore, lentaque colla,
Et captum letho posuit caput, arma relinquens :
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.
Liv. 11.

Etoit-ce faute de goût ou par amour propre, que Dryden mettoit ce Poëme vis-à-vis de l'Iliade & de l'Eneide. J'ai conservé les principaux faits de ce conte. Il renferme des impiétés & des obscénités que je n'ai eu garde de traduire, des longueurs à chaque page, que j'ai retranchées, quelques folies & beaucoup de beaux traits que j'ai tâché de rendre. Thesée est injuste de condamner ces deux jeunes héros à une prison

mort fondit ſur ce malheureux amant & exerça ſur lui ſon cruel empire :

NOTES.

horrible, ſans qu'ils l'ayent mérité, & cependant ce Theſée eſt un aſſez bon Prince. Arcite a eu tort au commencement : mais il eſt ſi aimable, ſi généreux, ſi tendre dans la ſuite qu'on lui pardonne ſes torts : on le préfere à Palemon, qui mérite moins que lui d'être heureux. Emilie n'a preſque aucun caractere : elle eſt dans une inaction continuelle. Ce Poëme eſt au moins de deux mille cinq cents Vers : il y en a deux mille de ſuperflus : le reſte eſt rempli de beautés, il falloit rendre plus intéreſſans Emilie & Palemon, qui ſont les principaux Héros.

Plein de beautés & de défauts,
Le vieux *Chaucer* a mon eſtime,
Il eſt comme tous ſes Héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Il eſt ſublime quelquefois, mais il ne l'eſt pas auſſi ſouvent qu'Homere.

On ſait de qui ſont ces Vers : je ne nomme point l'Auteur : tout ce qu'il fait eſt marqué à un coin qui ne permet jamais de s'y méprendre.

Paſſons à des ſujets moins graves. Commençons par Pope : on l'a vû dans le troiſieme Tome, traiter du bon & du mauvais uſage des richeſſes ; le conte que je vais donner, eſt la ſuite de ce ſujet.

il va monter dans les cieux, où la vie a fixé son asyle. Le sentiment *fuit* loin de lui, il glace ce qu'il touche : il ne peut cependant retirer d'*Emilie* ses yeux qui se ferment, quoiqu'il cesse peu à peu de la voir : il demeure un instant sans parole, & serrant la main qu'il tient il exhale son ame en soupirant.

Le Poëte ajoûte à ce spectacle touchant des réflexions burlesques & impies sur le lieu où l'ame d'*Arcite* s'envole.

Une douleur vive, mais courageuse, paroît sur le front de Palemon: il garde le silence, il pleure, en rougissant de ses larmes. Emilie ne jette qu'un seul cri : mais succombant à son désespoir elle se précipite sur le corps de son amant qui expire. *Thesée* prend dans ses bras cette amante évanouie & la sépare de ce triste objet ; il fait à Arcite de magnifique funérailles, dont le Poëte fait une longue description à l'exemple des anciens Poëtes : Palemon y assiste avec cette *Vierge veuve*, & après une année consacrée à pleurer le héros, & après un voyage d'un an qu'on fait faire à Palemon dans son pays, The-

ſée le rappelle enfin, & ordonne à Emilie de l'épouſer : *elle rougit comme ſi elle ne conſentoit à ſon mariage que pour obéir aux ordres du Roi, elle ſembloit accorder à Theſée ce qu'elle faiſoit pour Palemon :* elle n'avoit pas tout à fait tort, car cet amant ne lui dit pas un ſeul mot depuis la mort d'Arcite juſqu'au moment de ſon mariage; ils ſont tous deux ſi muets, ſi froids, ſi indifférens l'un pour l'autre, du moins en apparence, qu'on ſe ſoucie fort peu qu'ils ſe marient.





BALAAM
ET
LE DIABLE,
CONTE DE POPE,

Tiré de sa troisieme Epître morale.



DANS cette place de Londres, où une colomne (*a*) touche aux Cieux, leve fierement la tête & ment *comme un grand coquin*, demeuroit un bourgeois nommé Balaam connu

NOTES.

(*a*) Cette colomne qui ment *comme un grand coquin* est appellée le monument ; on commença à l'élever en 1671, on la finit en 1677, pour conserver la mémoire d'un horrible incendie arrivé à Londres le deux Septembre 1666 ; on a osé graver sur une des bases de cette colomne une insigne calomnie que voici. » Cette colomne fut élevée pour

pour être ſobre, (*a*) pieux, exact, en un mot pour un fort honnête homme. On avoit plus de confiance en ſa parole qu'en ſon bien. Il n'avoit chaque jour de la ſemaine, qu'un plat de groſſe viande ſur ſa table: il y ajoûtoit un *pouding* le dimanche, pour rendre ce jour plus ſolemnel: auſſi aſſidu à l'Egliſe qu'à la bourſe, ſon gain étoit aſſuré, ſes libéralités rares, ſes aumônes aſſez fréquentes.

NOTES.

perpétuer le ſouvenir de l'horrible incendie » de l'ancienne Cité, cauſé par la méchanceté » & la trahiſon des Papiſtes dans le deſſein » d'aſſurer le ſuccès de leur conſpiration, » pour la deſtruction de la Religion Proteſtan- » te, & de l'ancienne liberté d'Angleterre, & » pour l'introduction du papiſme & de la ſer- » vitude. « Ce n'eſt pas ſeulement Pope qui donne le démenti à la colomne, Burnet même aſſure dans ſon Hiſtoire d'Angleterre que la cauſe de cet incendie eſt abſolument inconnue & incertaine, & que le papiſme n'auroit pû rien gagner par ce crime affreux. Les Catholiques ont été auſſi peu coupables de cet incendie de Londres que les premiers Chrétiens le furent de celui de Rome ſous Néron; ainſi cette inſcription eſt un monument du fameux incendie, & de la mauvaiſe foi des Anglicans.

(*a*) *Littéralement:* là vivoit un Citoyen d'une ſobre renommée.

Le diable fut irrité d'une sainteté si parfaite : il eut envie de le tenter, comme il fit autrefois le bon homme Job ; (*a*) le diable est devenu plus habile depuis ce temps-là, il ne tente plus les hommes, en les rendant pauvres, mais en les comblant de richesses.

Excités par le Prince de l'air les ouragans *balayent* les vagues agitées, & plongent le pere de Balaam dans le fond de la Mer ; tandis que roulant à grand bruit sur ses terres de (*b*) Cornoüailles, elles brisent contre

NOTES.

(*a*) Il dit plaisamment que le Diable, qui tenta Job par la pauvreté, étoit encore à son apprentissage, & qu'il paroît s'être rafiné depuis ce temps-là, en tentant les hommes par les richesses. C'est une plaisanterie prise dans Rabelais & dans la Fontaine; cet ennemi du genre humain joüe beaucoup de pareils rôles dans la plûpart de nos contes. Je doute qu'un Poëte sage & judicieux fasse entrer dans des plaisanteries ce ministre terrible des vengeances divines; il est plus capable d'inspirer dans un cœur chrétien une crainte salutaire qu'une gaieté maligne.

La nécessité n'a point de Loi & l'indigence a produit en tout temps les plus grands crimes.

(*b*) La Province de Cornouailles est entou-

cette heureuse côte deux Vaisseaux richement chargés.

Le Chevalier Balaam mene à

NOTES.

rée de la mer au Nord ; au Midi, & à l'Occident. Ses habitans s'enrichissent souvent des débris des Vaisseaux, qui échouent sur les côtes.

Pope a pris une partie de son idée dans le Livre de Job, & l'autre partie dans une fable de la Fontaine qui a pour titre *l'ingratitude & l'injustice des hommes envers la fortune.*

Un Trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit :
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage,
Goufre, banc, ni rocher n'exigea de péage
D'aucun de ses balots ; le sort l'en affranchit :
Sur tous ses compagnons Atropos & Neptune
Recüeillirent leur droit, tandis que la fortune
Prenoit soin d'amener son Marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidele.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe & la folie enflerent son thrésor ;
Bref, il plut dans son escarcelle ;
On ne parloit chez lui que par doubles ducats.

préſent la vie des honnêtes gens : il boit ſa bouteille de vin : il prend le ton railleur; vivez comme les gens de votre eſpece, lui dit Mylady Balaam, eh quoi deux *poudings* (*a*) fument déja ſur la table ?

NOTES.

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carroſſes ;
Ses jours de jeûne étoient des noces, &c.

Le récit de la Fontaine eſt aſſez coulant ; mais il n'eſt pas auſſi animé auſſi ingénieux auſſi malin que celui de Pope ; comme les armes des Anglois, ont été quelquefois ſupérieures aux nôtres, leurs pieces l'emportent auſſi quelquefois ſur quelques-unes de nos pieces.

(*a*) Il y a beaucoup d'eſpeces de *pouding*. Le plus commun eſt fait de farine, d'œufs, de lait, de moële de bœuf, de raiſin d'Eſpagne ou de Corinthe. Il ne faut pas plus diſputer des goûts ; lorſqu'il s'agit de cuiſine, que lorſqu'il eſt queſtion de Poéſie étrangere.

Un ſien ami voyant ces ſomptueux repas
Lui dit : & d'où vient donc un ſi bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il que de mon ſavoir faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins ? qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.

Un Marchand Indien étant couché & dépouillé de ses habits, un honnête commis lui déroba un diamant, qu'il donna à garder au Chevalier. Celui-ci avoit de l'esprit, il garda le diamant & vola le *voleur*; il eut d'abord quelques scrupules,

NOTES.

Le profit lui semblant une fort douce chose;
il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause.
Un Vaisseau mal freté périt au premier vent, &c.

Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout à coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage;
Lui dit: d'où vient cela? de la fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre, & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Il y a évidemment plus de sel, plus d'esprit, plus de singularité, plus d'enjouement dans Pope que dans la Fontaine. Sa fable est bonne, le conte de Pope est meilleur.

qu'il calma par cette réflexion. » Je
» donnois autrefois un ſol aux pau-
» vres, j'en donnerai à préſent ſix :
» j'allois une fois la ſemaine à l'E-
» gliſe, j'irai deux fois : je n'ai d'ail-
» leurs aucun autre vice à me re-
» procher. »

Le tentateur ſaiſit le moment de conſommer ſon ouvrage : il verſe de tous côtés les *actions* & les *ſouſcriptions* ſur Balaam : le Diable tombe ſur lui dans une pluie abondante de cent pour cent, entre au fond de ſon cœur, le poſſede tout entier, & l'ayant créé Directeur de la Compagnie du Sud, il raſſure ſon ame contre tous les ſcrupules.

Conſidérez, Mylord Balaam, c'eſt à préſent un homme d'eſprit : il attribue ſon génie à ſes talens & à ſon mérite ; ce qu'il appelloit autrefois bénédictions du Ciel eſt aujourd'hui habileté : ce qu'il regardoit comme un bienfait de la providence, n'eſt plus qu'une faveur de la fortune : les choſes changent de nom, quand nous changeons de mœurs : il paſſe tous les matins de chaque Dimanche à ſon bureau ; il a tant d'af-

faires

faires qu'il va rarement à l'Église, mais il se fait un devoir d'y envoyer sa femme & ses domestiques ; cette bonne femme, ainsi l'avoit ordonné le Diable, y est prise d'un gros rhume aux fêtes de Noël & meurt.

Une Nymphe de qualité admire notre Chevalier, qui l'épouse ; Mylord quitte les sots bourgeois, devient plus poli, va ramper à la Cour, & pour plaire à Madame, il se lie avec les maris complaisans qui vont à Saint James : il achete d'abord pour son fils une charge brillante & agréable : ce fils boit, a des maîtresses, se bat en duel, est tué : sa fille glorieuse d'être Madame la Vicomtesse se donne de grands airs : elle gagne un fleuron de plus dans ses armes & la V. . . pour la vie : il obtient une place dans le Parlement, & les Communes acquierent un nouveau pensionnaire, Mylady joue gros jeu & elle n'y est pas heureuse. Il faut que son mari pour payer ses dettes, se laisse corrompre par la France : la Chambre l'accuse de trahison, Co-

ningby * harangue contre lui, la Cour le chasse & l'envoye prendre sa femme, son fils, sa fille, tout est à vous M. le Diable: mais ce que Balaam regrette le plus, c'est son bien, qui est confisqué pour le Roi: le Diable & le Roi partagent la proie, & l'infortuné Chevalier Balaam maudit Dieu & meurt.

* Mylord Coningby étoit l'Orateur des Communes: ses ennemis lui ont reproché d'avoir abusé quelquefois de son éloquence.





LA CUILLIERE A POT.

CONTE.

Par MATHIEU PRIOR.



N jour deux Dieux descendirent du Ciel : (*a*) l'un étoit Jupiter, & l'autre Mercure : leur fantaisie fut de savoir si toutes les faveurs qu'ils

NOTES.

(*a*) Quel préambule ! il faut d'abord lire une ennuyeuse & impie dissertation de cinquante Vers sur cette question très-déplacée ; savoir si les Dieux descendent sur la terre pour connoître ce qui s'y passe, ou s'ils laissent tout aller au hasard. M. Perrault, qui a traité le même conte, se permet aussi un préambule : mais il est moins long, & il n'est point inutile : il prévient la personne à qui il adresse son Poëme sur la médiocrité apparente du sujet. Ce conte est intitulé les souhaits ridicules à Mademoiselle de la C. . .

nous font, pouvoient nous rendre meilleurs, & si en comblant nos désirs, ils viendroint à bout de nous contenter. En raisonnant sur ce sujet ils traverserent des montagnes & des vallées, jusqu'à ce que fatigués du voyage, & la nuit étant proche, ils jugeassent à propos de chercher une retraite.

Vous remarquerez qu'il est aussi vrai qu'étrange que quand un Dieu ou une Déesse prennent notre figure ils cessent d'exercer leur puissance surnaturelle & qu'ils se conduisent par nos principes.

Ils apperçurent enfin une ferme; l'abondance & la paix y fixoient leur asyle : ceux, qui l'habitoient, y pouvoient vivre heureux : l'étoient-ils en

NOTES.

Si vous étiez moins raisonnable
Je me garderois bien de venir vous *conter*
La folle & peu galante fable,
Que je m'en vais vous *débiter*.
Vous savez que c'est la maniere,
Dont *quelque chose* est inventé,
Qui beaucoup plus que la matiere
De tout récit fait la beauté.

effet ? Un peu de patience, mon cher Lecteur, vous le ſaurez. Le bon Fermier & ſa femme, qui n'étoit plus dans la fleur de ſa jeuneſſe, avoient eſſuyé toutes les querelles du mariage ſuivant l'uſage des maris & des femmes : c'étoit tantôt mon fléau, & tantôt mon cœur. Ils s'embraſſoient un jour, ils ſe grondoient l'autre : mais au reſte ils ſouffroient patiemment leurs peines mutuelles puiſqu'il n'y avoit point de remede.

Nos Dieux ayant ouvert la barriere, le Fermier qui crut que c'étoient des gens égarés, alla au-devant d'eux dans ſa cour ; il les pria honnêtement de s'arrêter chez lui. Meſſieurs, leur dit-il, vous pourriez aller plus loin pour ſouper & pour coucher : mais peut-être ſeriez-vous plus mal ailleurs qu'ici.

Les Dieux accepterent ſur le champ ſes offres, ils entrerent tous trois dans la ſalle, ils firent des complimens, ils s'aſſirent, ils cauſerent, ils déclarerent la guerre, ils réformerent l'état, ils éclaircirent de grandes difficultés, juſqu'à l'arrivée de *notre femme.*

Jupiter & Mercure l'ayant saluée, on se mit à table : le souper fut servi très-proprement : la maîtresse coupa les viandes ; pour dire combien la biere étoit bonne, les mets excellens, ce qu'ils bûrent, ce qu'ils mangerent, ce seroit allonger mon Episode & ennuyer mon cher Lecteur pour *embellir* mon conte.

La derniere santé bue, la nappe levée, Jupiter crut qu'il étoit temps de joüer son rôle : maître & maîtresse, dit-il, il ne s'agit plus de plaisanter : l'hospitalité que vous accordez, la bonne chere que vous faites aux étrangers est très-agréable à vos supérieurs : vous mettez au rang de vos débiteurs les Dieux mêmes, & pour vous en donner une preuve, je vous apprens que vous avez reçu cette nuit sous votre toit deux Dieux ; mais ne craignez rien : ce jeune homme peut voler dans les airs, & moi je puis lancer la foudre : je suis Jupiter, il est Mercure : c'est mon page & mon fils, il est vrai qu'il n'est pas légitime. Vous n'avez qu'à former trois souhaits, vous & Madame, vous en allez voir l'effet dans une demi-heure : tout ce que vous de-

manderez sera à vous, c'est comme si vous l'aviez déja (*a*).

NOTES.

(*a*) M. Perraut commence autrement le conte : il s'agit d'un pauvre bucheron qui est las de la vie qu'il mene, & qui, du moins à ce qu'il dit, a grande envie de voir l'Acheron.

Un jour que dans les bois il *se* mit à *se* plaindre :
A lui la foudre en main Jupiter apparut :
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en eut :
Je ne veux rien, dit-il, en se jettant par terre,
Point de souhaits, point de tonnerre ;
Seigneur, demeurons but à but.

C'est la Fable du bucheron & de la mort par Boileau & la Fontaine, comme le commencement du Poëme de Prior est pris dans celui de Baucis & de Philemon par Ovide, nos deux Poëtes sont tous deux plagiaires, ils n'ont rien à se reprocher.

Jupiter promet aussi au bucheron d'exaucer les trois premiers souhaits qu'il fera : le Bucheron s'en retourne pour consulter sa femme & cependant il fait allumer grand feu, tirer bouteille.

Et dit en s'appuyant sur le dos de la chaise ;
Pendant que nous avons une si bonne braise,

Que nous vous ſommes obligés, grands Dieux! dit la Fermiere; puiſſe un feu éternel brûler ſur vos autels. Une cuilliere à pot iroit à merveilles avec notre plat d'argent : c'eſt ce que nous n'avons point, & c'eſt ce que je déſire. Une cuilliere à pot, s'écria le mari, une cuilliere à pot! (*a*) ventre-

NOTES.

Qu'un aune de boudin viendroit bien à propos!
A peine acheve-t-il de prononcer ces mots,
Que ſa femme apperçut grandement étonnée;
Un boudin fort long, qui partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchoit d'elle en ſerpentant.
Elle fit un cri dans l'inſtant.

La cuilliere à pot ne fait pas dans le conte Anglois le même effet que le bout de boudin fait ici : il ſemble qu'on le voit ſerpenter; le ſouhait du bucheron eſt d'ailleurs plus heureuſement amené; il le fait tout naturellement : mais la Fermiere demande froidement la cuilliere à pot. Elle fait une ſotiſe avec réflexion.

Il n'eſt point de poüille & d'injure
Que de dépit & de couroux
Elle ne dit au pauvre époux :
Quand on peut, diſoit-elle, obtenir un Empire,
De l'or, des perles, des rubis,

bleu,

bleu, Corsique, tu as fait là une

NOTES.

Des diamans, de beaux habits;
Est-ce alors du boudin qu'il faut que l'on desire?
Et bien j'ai tort, dit-il, j'ai mal placé mon choix,
J'ai commis une faute énorme,
Je ferai mieux une autre fois.
Bon bon, dit-elle, attendez-moi sous l'orme:
Pour faire un tel souhait il faut être bien bœuf.
L'époux plus d'une fois emporté de colere,
Pensa faire tout bas le souhait d'être veuf;
Et peut-être entre-nous ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, disoit-il, pour souffrir sont bien nés.
Peste soit du boudin, & du boudin encore:
Plut à Dieu maudite pécore,
Qu'il te pendît au bout du nez.

Les propos que tient la femme irritée; les excuses que son mari lui fait, la réplique encore plus aigre de cette femme, quand elle voit son mari humilié, tout cela est d'après nature. Je ne sai pourquoi Prior veut que Corsique soit vieille. Il ne lui en auroit pas coûté davantage de la dire jolie. Perraut n'y a pas manqué: cette idée étend & embellit son conte. Il délibere quelque temps s'il priera Jupiter de délivrer sa femme d'un nez plus

belle demande : tu réduis à un souhait ridicule ce qui auroit pû nous rendre grands Seigneurs ; je voudrois que tu eusses la cuilliere à pot *au bout du nez.* (*a*)

NOTES.

long qu'une aune : il est tenté de demander à être Roi.

> Mais encore faut-il songer,
> Comment seroit faite la Reine.

Il la consulte :

> Elle aima mieux garder son bavolet,
> Que d'être Reine & d'être laide.

La moralité de Perraut est commune ; celle de Prior est réfléchie.

Le conte de Prior est trop long & trop court : trop long dans l'accessoire, trop court dans le principal : il s'étend en réflexions inutiles, & il manque les faits essentiels ; cependant ses Vers sont bien faits : il n'y a de superflu, que dans les idées ; c'est le contraire dans M. Perraut : il n'y a rien de superflu dans les idées: mais le style est lâche & peu élégant, quoiqu'assez naturel. Perraut & Prior écrivoient dans le même temps. Prior savoit le François: Perraut ignoroit vrai-semblablement l'Anglois, il a donc pu servir de modele à Prior.

(*a*) Ce qui gâteroit un conte ne fait pas toujours tort à une note : il faut donc avouer ici que Prior n'a point mis la cuilliere à pot au

La cuilliere tomba dans la chambre, & alla s'attacher au nez de la vieille Corsique; notre couple regretta les deux derniers souhaits, pour en former un troisieme. Le mari se joignit à sa femme pour prier les Dieux de la soulager de cette incommodité & de la délivrer de la cuilliere à pot.

Nous armons toujours notre volonté contre notre repos: dans quelqu'abondance que nous soyons vous & moi, nous manquons toujours de quelque chose, en chevaux, en maisons, en peintures, en plantations; c'est ce cruel quelque chose qui mine secretement notre bonheur, qui corrompt tous les plaisirs que les autres biens pourroient nous faire; si nous obtenions ce quelque chose, il nous causeroit une nouvelle peine. Depuis le berceau jusqu'au tombeau ce seront toujours de nouveaux souhaits; ce sera toujours une cuilliere à pot.

NOTES

bout du nez de Corsique, mais qu'il l'a placée *dans le derriere.* Cette polissonnerie ne rend pas le conte beaucoup meilleur.



PROTOGENE
ET
APELLE,

Conte, par le même.



UAND les Poëtes & les Peintres imitoient la nature, telle qu'elle s'offroit aux yeux ; avant que les figures gothiques fussent connues en Grece, & eussent dégradé les plus parfaits édifices ; avant que les rimes, inventées par les Moines (*a*) eussent fait sonner leurs *carillons* imaginaires ;

NOTES.

(*a*) Voilà encore un préambule fort inutile : les Moines n'ont point inventé les rimes : elles ont une plus haute antiquité, elles ont la même origine que toutes les Poësies d'Europe, d'Asie, & d'Amérique en langue vulgaire. C'est de ces Poësies que les anciens Moines les tirerent pour les introduire dans leurs prétendues Poësies Latines.

avant que ces Chevaliers, (*a*) qui ne

NOTES.

(*a*) Il est au moins très-injuste de traiter avec ce mépris les Héros de Rhodes, qui surpasserent les héros Grecs & Romains : qui furent respectables par leurs vertus, & redoutables par leur valeur, aux ennemis du Christianisme.

Voilà beaucoup de petits détails : il y en a de fort naturels, mais au fait.

Ce conte est dans Pline l'ancien. M. Prior n'a point du tout entendu le mot *linea* de cet écrivain : M. de Piles a je crois suffisamment expliqué ce que signifioit le trait d'Apelle, & la correction de Protogene.

Voici comment M. de Piles explique le passage de Pline (Apelle n'ayant trouvé dans la maison de Protogene qu'une vieille femme qui lui demanda son nom, je vais le mettre sur cette toile, lui dit-il ; & prenant un pinceau avec de la couleur, il y dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. . . Protogene à son retour prenant d'une autre couleur fit sur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat.) On voit évidemment que Prior ressembloit à beaucoup de beaux esprits qui parlent des arts sans y rien connoître.

Prior en parlant de la Gouvernante a suivi exactement le texte de Pline : mais les Poëtes ne doivent point s'assujettir à ces minuties.

Il nous faut une piece de comparaison. En voici une de M. de Voltaire qui fera mieux la critique de ce petit conte que toutes mes remarques ; elle roule sur un des plus aimables hommes de Rouen, dont ce grand Poëte n'a rien dit de trop quand il lui a adressé ces Vers.

ſavoient pas beaucoup peindre ni lire.

NOTES.

Rimeur charmant plein de raiſon ;
Philoſophe entouré de graces,
Uranie avec Apollon
S'empreſſe à marcher ſur vos traces, &c.

M. F... que l'on reconnoîtra aiſément à ce portrait, étant allé voir M. de Voltaire, & ne l'ayant point trouvé, laiſſa cet impromptu.

Aſſis devant votre pupitre
Avec votre plume j'écris :
Cela ſemble d'abord un titre
Pour façonner des Vers polis :
Auſſi je voulois vous en faire ;
Mais Apollon m'a reconnu :
J'ai beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'eſt temps perdu ;
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

REPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

Au mois d'Avril en 1733.

On m'a conté, l'on m'a menti peut-être ;
Qu'Apelle un jour vint entre cinq & ſix

qui se soucioient peu de prier, qui n'osoient combattre, eussent fixé leurs retraites dans des maisons pesamment bâties sur les bords fleuris de l'Isle de Rhodes, les Historiens nous apprennent que Protogene y vivoit comme un bon bourgeois, & que suivant les écrits de Pline l'ancien, Apelle faisoit aussi sa demeure dans l'Isle de Co. Le temps & le lieu étant marqués, nous allons entrer dans notre conte.

Jaloux de la renommée de Proto-

NOTES.

Confabuler chez son ami Zeuxis :
Mais ne trouvant personne en son taudis,
Fit sans billet sa visite connoître :
Sur un tableau par Zeuxis commencé
Un simple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint, puis en voyant paroître,
Ce trait léger & pourtant achevé,
Il reconnut son maître & son modele :
Ne suis Zeuxis : mais chez moi, j'ai trouvé
Des traits formés par la main d'un Apelle.

Quelle légereté, quelle politesse, quelle aménité!

Comme la plûpart des contes roulent sur de petits sujets on me permetra d'en donner deux de cette espece.

gene, Apelle alla de Co à Rhodes pour voir ſon rival & ſon ami : préparé à le louer ou à le critiquer, à lui faire des difficultés ſur un tableau, ou à lui rendre juſtice ſur un autre, autant que la connoiſſance de ſon art, & la ſincérité de ſon ame pourroient guider ſes jugemens. Il vient par mer & par terre, il arrive, il ſonne accompagné de ſes domeſtiques & de ſes équipages : la Gouvernante ouvre, les Grecs n'en manquoient pas; étoit-elle jeune ou jolie, ne l'étoit-elle point? C'eſt ce que vous & moi nous nous ſoucions fort peu de ſavoir.

Le Chevalier Protogene demeure-t-il ici ? Oui Monſieur, répondit-elle, en prenant un air gracieux, & faiſant une grande révérence : mais il vient de ſortir dans le moment avec deux Meſſieurs fort dévots, qui ont emprunté notre Venus pour parer le Temple de cette Déeſſe dont on doit célébrer demain la fête. J'eſpere, M. que vous ne manquerez pas de reſter pour voir ce chef-d'œuvre ſi vanté dans toute la Grece.[1] On dit que la Venus de Protogene reſſemble parfaitement à l'original; pour moi, je ne m'y connois pas : mais, Monſieur,

à ſix heures, il en eſt déja plus de trois, Dromo tiendra prêt le thé de ſon Maître; ainſi, Monſieur, à ſix heures vous trouverez Protogene chez lui.

Quoi du thé, dira un critique, en éclatant de rire ? eh! connoiſſoit-on le thé, il y a deux mille ans; quand un Auteur ſe mêle d'écrire, il doit avoir lû, cela eſt vrai, mais avançons.

A propos, Monſieur, ajoute la Gouvernante, voudriez-vous me laiſſer votre nom. Oui dà, Mademoiſelle, dit-il, apportez-moi cette planche. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Apelle traça habilement un cercle parfaitement régulier : ma chere, dit-il, voudriez-vous bien montrer ceci à votre Maître de ma part, il verra comment les Peintres de Co ſavent écrire leur nom.

Il donna ſon deſſein à la fille, qui lui dit, en ſouriant & en faiſant la révérence, qu'elle ne manqueroit pas d'en parler à Protogene; & même, M. ajouta-t-elle, de peur d'accident je renfermerai ce que vous me laiſſez : bien ſerré n'eſt point perdu, dit un vieux proverbe : il ſera auſſi en ſûreté

que la clef & la serrure : votre servante, Monsieur jusqu'à six heures.

Apelle retourna à six heures, il trouva encore la polie & la babillarde Gouvernante : il est aisé de voir, lui dit-elle, par cette planche, que mon Maître est venu ici. S'il a trouvé un contour élégant & parfait, il a osé y donner du relief, & jetter quelques couleurs sur le trait que vous avez tracé : il m'a ordonné en même temps de vous dire que c'est ainsi que les Peintres de cette Isle savent écrire : c'est à ceux de Co à remarquer ce style ; elle remit aussitôt entre les mains d'Apelle ce *gage rival, cette planche missive*, où l'ombre & la lumiere étoient peintes si légerement & faisoient un si bel effet dans cet heureux cercle qu'on auroit pû le comparer à la pomme de Paris, ou aux œufs de Leda.

Apelle ayant vû ce morceau fini, vivent les arts de la Grece, dit-il, quels que soient les lauriers que Protogene & moi, nous pouvons nous envier l'un à l'autre, de quelque maniere que nos ouvrages puissent marquer lequel de nous deux possede mieux le dessein ou le coloris, puisque Pro-

togene a vû mon trait, il aura trouvé sans doute que je savois au moins dessiner : pour moi, j'avoue à la vue de son chef-d'œuvre qu'il sait parfaitement peindre.

Le Poëte finit par une moralité que les plus stupides pourroient aisément deviner, & à propos de ce cercle, il prétend que tout ce qui sort de la main des grands Peintres doit être *rond*, plein & beau : cette fin n'est ni agréable ni ingénieuse.





LE BOUFON ANDRÉ,

Conte, par le même.



E boufon André pour amuser nos grands Seigneurs & la canaille, dont il est aimé, tenoit dans sa main droite une langue de boeuf d'une grandeur énorme, & dans l'autre un grand bout de boudin noir : ce rustre traversoit gravement son Théâtre avec cet équipage ridicule.

Qu'est-ce que tu veux nous faire voir aujourd'hui, lui dit son camarade Gille : il me semble que la plaisanterie ne vaut pas grand-chose (*a*) ;

NOTES.

(*a*) La plaisanterie est digne d'un boufon : il y a dans Alciat des emblêmes qui ne valent pas mieux. Cette maxime n'est pas mauvaise à suivre en certaines occasions ; un de nos vieux Poëtes l'a bien exprimée.

explique, je te prie, à ces Messieurs ton emblême : emblême répond André ; parlons bon Anglois : ce mot est du Grec payen : cette langue & ce boudin ne sont pas pour toi : ton mérite est d'être savant, le mien d'avoir le sens commun. J'étois autrefois ce que tu es, un fou, très occupé de soins inutiles. Je voulois corriger les hom-

NOTES.

Tôt regarder & feindre ne rien voir ;
Tôt écouter, montrant ne rien savoir ;
Mot ne sonner des cas qu'on voit & sait :
Qu'ainsi ne fait tard à son cas pourvoit.

Goujet Tom. 9. Bibl. Fran.

Un François auroit abrégé ce conte : Saint Gelais nous en fournira la preuve.

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y en eut, tant fut-il empêché
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploye, & leur dit : Gens de bien ;
Ouvrez vos yeux : voyez, y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est, dit-il, le Diable, oyez-vous bien ;
Ouvrir la bourse & ne voir rien dedans.

mes, sans savoir comment m'y prendre : j'avois de fort bonnes intentions & peu de jugement : je critiquois ou je louois comme je le jugeois à propos ; je m'attirois par cette conduite tout ce que je méritois ; j'étois sincere & je mourois de faim : mais graces à mon heureuse étoile, je mange & j'ai trouvé le secret d'être un grand Seigneur.

Ah ! mon cher ami André, lui répond Gille respectueusement, si vous voulez m'apprendre votre secret, je vous obéirai en tout ? Eh bien, dit André, sois toujours humble, & toujours de l'avis de ton Maître ; quelque chose qu'il te dise : dors beaucoup, pense peu, parle encore moins, ne trouve rien ni bien ni mal, ni juste, ni injuste : mange ton boudin comme un esclave, & garde ta langue.

Un Prélat en passant, arrêta son carrosse à six chevaux pour rire un moment des plaisanteries d'André : mais quand il eut écouté cette *maxime d'or*, fouette cocher, dit-il, ce coquin n'est pas fou.



LES
PETITES BOUCHES,
CONTE,

Par le Docteur KING, *Principal d'un Collége de l'Université d'Oxford.*



PAUL le courrier rencontra sur sa route une jeune fille de la Ville : ils approcherent l'un de l'autre & se saluerent d'un air riant. Comme vous en va Monsieur Paul ? A votre service ; & vous Mademoiselle Babet ? Fort bien : n'avez-vous point vû mon frere Jannot, ni ma sœur fanchon ? Non Mademoiselle. Bon vous n'avez vû que des gens de la Cour ? On dit quelquefois la vérité en badinant. Je viens du Palais de Windsor, je & si certaines gens savoient ce que sai, je ne vous plaindrois pas. Eh mon

Dieu! Monſieur Paul, qu'y a-t-il donc? Ce qu'il y a ? Si vous voulez le ſavoir, il faut que vous me payiez ma peine... Voici donc l'affaire en peu de mots. Le Parlement vient de rendre un Arrêt, qui ſera publié cette ſemaine par toute l'Angleterre, pour ordonner aux filles qui ont la bouche petite de comparoître devant M. le Maire : les garçons à marier doivent s'y trouver auſſi. Les filles, qui auront une petite bouche, auront la liberté de prendre deux de ces garçons pour leurs maris. Mademoiſelle Babet commence auſſitôt de ſe rengorger, d'élargir ſon viſage & de ſerrer ſes levres avec le ſourire le plus gracieux. Mais M. Paul je vous prie de me dire, ſi nous autres petites bouches avons deux maris, où les grandes bouches en prendront-elles ? Un peu de patience : celles qui auront de grandes bouches béantes, en auront trois. Et Babet de faire auſſitôt une contorſion horrible, en ouvrant une bouche de quatre piés de largeur & en s'écriant, oh oh, le cas eſt bien différent : eſt-ce aſſez ? Je ſouhaiterois qu'au lieu de trois hommes, les grandes bouches en euſſent dix,

dix, elles ne manqueroient pas, l'em-

NOTES.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce Dialogue, c'est qu'il se soutient sans ces, *dit-il*, repond-il, qui les font ordinairement languir. Nous avons aussi un conte dans M. de la Monnoye, où il n'y en a point. Il est assez plaisamment écrit.

Bonjour, compere André, bonjour, compere Gille.

Comment vous portez-vous? bien, & vous? A souhait.

Puis-je oüir cette messe, elle est tout votre fait.

Le Prêtre n'en est pas encore à l'Evangile.

Voulez-vous qu'au sortir nous déjeûnions en Ville?

Tope, nous en mettrons Sire Amboise & Rolait.

D'accord: il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.

Ah! vous n'y songez pas c'est aujourd'hui Vigile:

Vigile? à demain donc je suis pour les jours gras.

A propos on m'a dit que le voisin Lucas

barras seroit de trouver assez de maris.

NOTES.

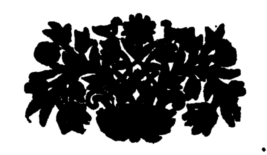
Epouse vôtre. . Point, j'ai découvert ses dettes.

Où vend-t-on de bon vin ? tout proche l'Hôtel-Dieu ?.

Grand-merci, prêtez-moi de grace vos lunettes?

Oh, oh ! La messe est dite, adieu compere, adieu.

Comme on sait peu de chose du Docteur King, il faut le faire connoître par un de ses plus singuliers Poëmes dont je vais donner l'extrait ; c'est un hors-d'œuvre.





L'ART DE LA CUISINE,

A L'IMITATION DE L'ART POETIQUE D'HORACE.

Par le Docteur KING.



NGÉNIEUX Lister, si on rassembloit dans un portrait le visage de Diane, & le cou d'un pourceau avec des piés de veau & des ailes de poulet d'inde... Quand il seroit peint par Kneller n'exciteroit-il pas votre risée? (*a*) Tel seroit, cher ami, le spectacle d'un repas.... où l'on serviroit une crême pour entrée & un potage

NOTES.

Je ne vais qu'indiquer les endroits parodiés.

(a) *Humano capiti, &c.*

pour deſſert : ne reſſembleroit-il pas au ſonge d'un malade ? Ce n'eſt pas que les Cuiſiniers, ainſi que les Poëtes, n'ayent la liberté d'exercer leur génie dans une agréable & délicate variété : de-là vient que le maquereau aux groſeilles, avec leſquelles il n'a cependant aucun rapport, paroît agréable à la vue, & qu'on peut ſervir les crabes, les ſaumons & les écreviſſes avec du fenouil, quoique ces poiſſons n'ayent jamais approché de cette plante qu'après leur mort. Cependant perſonne ne doit piquer d'orange un jambon, ni larder un quartier d'agneau avec de l'anguille.

(*a*) Les choſes, que nous mangeons, influent par leur jus différent ſur la force ou la foibleſſe de notre ame : les oignons font pleurer même les héritiers & les veuves : la tendre laitue, ne procure point un rêve agréable : ſi vous voulez être ſérieux mangez du boeuf ou de la croûte de

NOTES.

(*a*) *Format enim natura prius nos intus ad omnem*
Fortunarum habitum, &c.
Intererit multum Davuſne loquatur an heros, &c.

pâté : le coquillage fera encore sortir Vénus de la mer. La nature qui nous porte au bien & au mal, nourrit nos vertus & nos vices des alimens que nous prenons.

Heureux l'homme qui a essayé de la bonne & de la mauvaise fortune, à qui ella a beaucoup donné & beaucoup refusé : il voit, sans envie, les mets les plus délicats, & il peut également se régaler de rôti & de fromage.

(*b*) La vieillesse est frugale, la jeunesse est pleine de feu, elle aime à

NOTES.

(*a*) On trouve tout dans les anciens : Terence dans sa charmante Comédie des Adelphes Acte III. Scene IV. n'auroit-il point suggéré au Poëte Anglois cette agréable parodie ? Un pere aussi sévere que dupe, s'imagine avoir donné une excellente éducation à son fils. Il est, dit-il à un maître d'hôtel, qui se moque de lui, pénétré de mes leçons, je les lui répete sans cesse. Je n'omets rien.

Je l'exhorte continuellement à considérer comme dans un miroir les vertus de ses ancêtres & à les prendre pour modeles. Faites ceci, fuyez cela. Cette action vous fera honneur ; celle-ci vous fera tort. Ainsi donc.. Le maître d'hôtel l'interrompt fort à propos : Monsieur je n'ai pas le temps de vous écouter davantage, j'ai acheté de bon poisson ; il faut

voir le verre faire le tour de la table : une veuve mange un peu de pâté froid, une nourrice vous offre du gateau, le Négociant généreux vous présente un morceau de jambon ou d'esturgeon, le Fermier vous sert du pain bis, mais frais comme le matin, & du beurre qui a la douce odeur de la rosée du mois de Mai

N'imitez point le style empoulé de cette ancienne ballade (*a*), qui commençoit par ces mots : Là régnoit un Prince de Lubberland, un Potentat haut & puissant, il étoit escorté de dix mille Boulangers, & de dix mille Brasseurs qui lui servoient avant

NOTES.

que je prenne garde qu'il ne se gâte. Je donne aussi des leçons à mes camarades : ce potage est trop salé : ce rôti est brûlé ; vous ne servez point proprement ; ce ragoût est bon. Je vous le répete encore. Souvenez-vous-en bien. Je les prêche continuellement suivant la portée de mon esprit : enfin je les exhorte à considérer leurs devoirs dans les plats comme dans un miroir, &c.

(*a*) *Non sic incipies ; &c.*

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum ; &c.

ſon lever du pain tendre, & de la biere; ſi Homere avoit eu à celébrer votre voyage de Paris, il auroit dit ſimplement: Muſe (*a*) chantez cet homme, qui alla chez les François pour manger de leurs potages, & goûter de leurs mouſſerons? Homere auroit décrit élégamment leurs fromages, qui puent, & leurs fricaſſées de grenouilles.

Qu'on ne ſoit point trop preſſé à votre table; (*b*) ne ſoyez pas plus de ſept, ni moins de trois.

C'eſt le deſſert qui embellit les feſtins: on gâte tout, (*c*) en finiſſant mal: que vos confitures ſoient délicatement aſſaiſonnées du ſucre des Indes, ou des Aromates d'Arabie; que vos différentes crêmes ſoient entourées de beaux fruits qui paroiſſent fraîchement cueillis, que votre vaiſſelle ſoit d'une porcelaine de la Chine, bien peinte & bien tranſparante;

NOTES.

(*a*) *Dic mihi, Muſa virum, &c.*

(*b*) *Neve minor quinto, neu ſit productior actu Fabula, &c.*

(*c*) *Nec Deus interſit niſi dignus vindice nodus, &c.*

ſur la fin du repas, ranimez la converſation : diſcourez de choſes agréables & ingénieuſes. Que l'hôte auſſi joyeux que les convives boive gayement à leurs plaiſirs, à la ſanté du Roi, à la richeſſe, à l'abondance & à la paix de la patrie ! Après que l'on ſe ſera acquitté des graces, que la piété preſcrit, que le maître prenne les reſtes abondans de ſa table, & répande, comme Dieu même, ſa bénédiction ſur les pauvres.

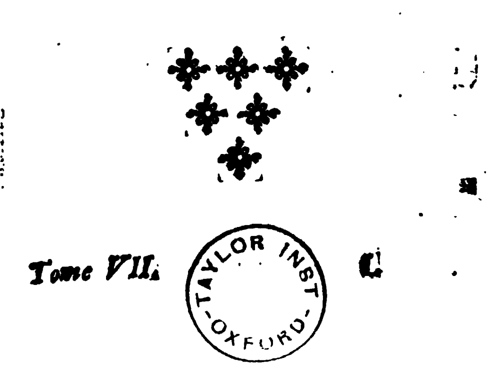
Il eſt des perſonnes dont l'ambition eſt de voir leurs tables entourés d'un grand nombre de convives ; mais au milieu de cette troupe de flâteurs qui célebrent les loüanges de Mylord, qui nous vantent ſon habileté à faire des armes, à chanter, à joüer, qui exagerent la richeſſe de ſa livrée, la beauté de ſes équipages, la délicateſſe de ſa table, la fineſſe de ſon vin; qu'il eſt difficile à un jeune Seigneur de démêler le vrai du faux ! Les amis ſinceres parlent avec plus de prudence & de précaution ; mais les flateurs ont moins de ſcrupules ; ainſi aux funérailles des Irlandois beaucoup de femmes verſent des larmes mercenaires, frappent des

mains en poussant d'affreux hurlemens, sans avoir connu celui qui en est l'objet. La vraie douleur marche en silence, l'amitié sincere est percée secretement d'une plaie profonde.

Nos tables doivent être soumises aux observations des critiques, nos cuisinier doivent lire le Traité du Pere le Bossu. Le jugement consiste dans le choix des mets, le génie dans l'arrangement des services, l'esprit est la sausse (*a*).

NOTES.

(*a*) Le conte qui suit m'a paru respectable par son objet, noble par son style, singulier par les faits, & moins rempli que les autres des défauts que j'ai critiqués dans le discours préliminaire; l'auteur est Thomas Parnell, Archidiacre d'une Eglise d'Angleterre, & digne ami de Pope, de Swift, de Guai, de Polingbroke, du Comte d'Oxford, &c.

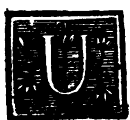




L'HERMITE,

CONTE

Par THOMAS PARNELL (a).



N respectable Solitaire, inconnu au monde, & parvenu à un âge avancé, habitoit depuis sa tendre jeunesse un desert profond : éloigné des

NOTES.

(*a*) Le Docteur Swift conduisit, un jour, Parnell à l'audience du Comte d'Oxford, qui pour-lors étoit en place : mais au lieu de présenter le Poëte au Ministre, il mena celui-ci, sa baguette de grand Thrésorier à la main, chercher Parnell à travers la foule des courtisans. Le Comte saisissant cette occasion de montrer publiquement son goût pour les lettres, pria Parnell, de la maniere la plus polie, de lui accorder son amitié.

Swift pensoit que ce génie étoit supérieur au plus haut rang, &c. *Observations sur les Lettres de Mylord Orrery, &c. Voyez le Journal étranger de Janvier* 1755.

hommes, il passoit ses jours avec Dieu : la Mousse étoit son lit, une grotte sa cellule, les fruits sa nourriture, l'eau pure d'une fontaine sa boisson, la priere toute son occupation, les cantiques tous ses plaisirs. Une vie si sainte, un repos si pûr représentoit le Ciel même, jusqu'à ce qu'il s'éleva dans son esprit une pensée funeste, & des doutes sur le souverain empire de la providence. Il s'imagina que le vice triomphoit & que la vertu étoit soumise au vice ; déja son espérance n'a plus d'objet fixe ni assuré : tous les principes, qui régloient son ame, sont perdus (a). Ainsi, quand la surface tranquille d'une onde

NOTES.

Le talent le plus éminent de la Poësie suppose-t-il donc plus d'étendue d'esprit que l'administration d'un Etat ? Corneille & Racine ont-ils eu plus de vûes que Richelieu & Colbert ? Je croirois que le plus haut dégré de considération où puisse prétendre un homme de lettres, quel qu'il soit, est d'obtenir des personnes constituées en dignité, leur protection & leur estime ; ce trait ne fait honneur qu'à la modestie du Comte d'Oxford.

(a) Cette comparaison est neuve, belle & juste, bien exprimée, du moins dans le texte : en voici une de l'Henriade moins singuliere,

pure reçoit dans son sein l'image que la nature paisible y trace, les rives renversées, les arbres suspendus, les Cieux étendus, sont représentés fidelement sous l'eau : mais si une pierre partage cette mer calme, des cer-

NOTES.

moins naïve & peut être aussi belle : elle offre une idée à peu près semblable.

La discorde a choisi seize séditieux
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse :
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse, &c.

Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes
S'éleve en bouillonnant sur la face des ondes,
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens
Qui changent les Cités en de funestes champs
Le fer, l'airain, le plomb, que tes feux amollissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or, qu'ils obscurcissent.

cles ondoyans roulent de tous côtés, de foibles lueurs du Soleil rompues en mille parties, les rives, les arbres, les Cieux courent les uns sur les autres avec un désordre confus.

Le Solitaire ne connoissoit le monde que par la lecture de quelques livres, & par le récit de quelques Villageois qui, trompés par la rosée de la nuit, s'égaroient quelquefois auprès de sa cellule : il vouloit voir si ces hommes & ces livres lui avoient dit la vérité, & connoître le monde par ses yeux ; il quitta sa retraite, & ayant pris le bâton (*a*) de pelerin, & attaché des coquilles à son chapeau, il entreprit son voyage au lever du Soleil, l'esprit assez tranquille, pour penser & réflechir à chaque évenement.

Le matin fut employé à parcourir son désert, où nuls chemins n'étoient tracés, il y fut seul & long-temps : mais quand le Soleil parvenu à la moitié de sa carriere eut échauffé le jour,

NOTES.

(*a*) Ce bourdon & ces coquilles de pelerin ne répondent ni à la gravité de l'histoire ni à la noblesse du style.

le Solitaire rencontra sur sa route un jeune homme, décemment vêtu & d'une figure aimable : ses cheveux, terminés en boucles, flottoient avec graces sur ses épaules. Approchant du vieillard, il lui dit : Bonjour, mon pere. Bonjour, mon fils, répondit l'Hermite ; leurs paroles se suivoient, les réponses naissoient des demandes, (*u*) la conversation roulant sur divers sujets, trompa la longueur & la fatigue du chemin. Déja ils craignoient de se séparer : différens d'âge, ils étoient les mêmes par le coeur. Ainsi un orme antique est enchaîné par les rameaux entrelacés d'un jeune liere ; ainsi un jeune liere embrasse étroitement un orme antique.

Le Soleil avoit fini sa carriere : l'heure qui ferme la porte du jour, s'avançoit enveloppée de son voile gris, la nature muette inspiroit le repos au monde, lorsqu'ils virent sur leur route un Palais superbe. Ils passerent à la clarté de la Lune à travers des avenues d'arbres... Le Seigneur

NOTES.

(*u*) *Molliter austerum studio fallente laborem.*
Horace.

de ce Palais l'avoit rendu l'asyle des voyageurs égarés ; mais sa générosité, excitée seulement par le faste de la vanité, ne servoit qu'à faire parade d'une abondante prodigalité. Les deux étrangers étant arrivés, une foule de domestiques, couverts d'une magnifique livrée, les entoura, le Seigneur lui-même les reçut sous ses immenses portiques, la table gémissoit sous le poids des pyramides de mets exquis, mais plus délicats qu'il ne convenoit à la simple hospitalité. Conduits au lieu destiné à leur repos, plongés dans la soie, le duvet & le sommeil, ils oublierent bientôt la fatigue (*a*) du voyage d'une journée entiere.

Enfin le jour parut, les zéphirs au lever de l'aurore se jouent sur les piéces d'eau, leur haleine vole légerement sur les parterres rians, & agitant avec bruit les bosquets du voisinage, ils bannissent le sommeil. Les hôtes se levent, & invités par le Seigneur généreux, ils entrent dans une salle magnifiquement parée, où l'on leur

NOTES.

(a) Litteralement ; *ils noyent la fatigue &c.*

sert dès le matin un repas somptueux: une liqueur douce & précieuse coule dans une coupe d'or, & en augmente l'éclat : leur hôte magnifique les contraint d'en goûter. Pleins de joie & de reconnoissance ils sortent du péristyle : personne, excepté le Seigneur, n'eut lieu de se plaindre : mais la coupe disparut, le jeune homme avoit dérobé secretement ce vase précieux.

(*a*) De même qu'un voyageur, appercevant dans son chemin un serpent qui fait briller sa peau, & qui se réchauffe aux rayons d'un soleil d'été, déconcerté s'arrête tout à coup pour éviter le danger qui le menace, marche d'un pas foible, & regarde avec frayeur cet animal dangereux ; ainsi parut le Solitaire, quand son subtil compagnon lui eut montré sa proie brillante. Il resta muet & immobile : mais, continuant sa route en tremblant, il souhaite de se séparer de ce

NOTES.

(a) *Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem*
Pressit humi nitens trepidusque repente refugit
Attollentem iras & cærula colla tumentem, &c.

perfide, & il n'ofe: il leve les yeux au ciel, en murmurant, & il penfe qu'il eft odieux qu'une réception auffi généreufe foit fi mal récompenfée.

Tandis qu'ils marchoient, le Soleil *voiloit fa gloire*: les cieux changés, attiroient & fufpendoient dans les airs de noirs nuages : un bruit foudain frappe l'air & annonce une pluie prochaine: les animaux courent à travers la campagne, pour fe mettre à couvert : nos voyageurs, avertis par ces différens fignes, vont chercher un afyle dans une maifon voifine fituée fur une éminence. L'édifice étoit flanqué de tours, les murailles étoient fortes, larges, fans ornemens, fans graces : le caractere fevere & timide, avare & impoli du propriétaire faifoit un defert de ce féjour. Lorfqu'ils approchoient de ces portes pefantes, un ouragan s'eleva tout à coup, & fouffla avec fureur : des éclairs rapides fe mêlerent à la pluie, & le tonnerre roula à grand bruit fur leur tête. Entraînés par le vent, battus par l'orage, ils frapperent long-temps, mais envain, ils pouflerent des cris inutiles.

Enfin le maître de la maifon fut touché de quelques fentimens de pi-

rié, c'étoit pour la premiere fois que sa porte recevoit un hôte, elle tourna avec peine & avec bruit sur ses gonds rouillés, il l'ouvre à demi avec une jalouse inquiétude, il fait entrer les voyageurs transis de froid : un fagot *frugal* éclaira les murailles qui étoient sans tapisserie, & ranima la chaleur naturelle dans leurs membres engourdis : un pain bis, du vin gâté, & versé à regret fut tout leur dîner, & dès que la tempête parut un peu s'appaiser, il les avertit promptement de s'en aller en paix.

Cependant le Solitaire réfléchissoit profondément sur la vie dure & pauvre que menoit un homme si riche : pourquoi, se disoit-il à lui-même, renfermer sous cent clés des thrésors qui pourroient faire subsister mille Citoyens ? mais les plus vives expressions de la surprise furent gravées sur son front, quand il vit son compagnon tirer de sa poche cette coupe qui avoit appartenu au Seigneur généreux qu'ils avoient quitté, & payer de ce vase précieux les foibles marques de générosité que leur avoit données cette ame sordide.

Déja les nuages fuient en tumulte

dans les airs: le Soleil en sortant de ces nuages ouvre un ciel azuré : une verdure plus fraîche se répand sur les feuilles odoriférantes : agitées par les zéphirs, elles tremblent & augmentent l'éclat du jour : le temps plus serein les invite à sortir de cette riche maison, ou ils avoient éprouvé l'indigence, & le maître ravi de les voir partir ferme soigneusement sa porte.

Tandis qu'ils s'éloignoient, l'ame du pelerin étoit en proie à mille pensées inquietes : les actions du jeune homme lui paroissent dépourvues de raison : il regarde la premiere comme un crime, la seconde comme une folie : il pense à l'une avec horreur ; il considere l'autre avec pitié, & de quelque maniere qu'il envisage ces contradictions, il est confondu.

Les tristes ombres de la nuit environnent encore les Cieux, nos voyageurs ont encore besoin d'une retraite : ils cherchent, ils trouvent un asyle, dont les environs sont cultivés avec soin. La maison n'étoit ni misérablement petite, ni inutilement grande : elle sembloit annoncer la maniere de penser du maître, qui ai-

moit la vertu pour la vertu & non par vanité.

Ce fut là que les voyageurs fatigués porterent leurs pas. Ils bénissent la maison en entrant : ils saluent le maître d'un air modeste & simple ; il les écoute, & leur répond avec politesse. Je rends, dit-il, sans orgueil & sans jalousie une partie de mon bien à celui qui m'a donné tout : c'est lui qui vous envoye ; daignez accepter une reconnoissance de ses bienfaits, un repas frugal, mais qui, présenté de bon cœur est préférable à un repas qui coûteroit davantage. Il parla ainsi, & il fit servir. On s'entretint beaucoup de la vertu, jusqu'à l'heure du repos : alors la respectable famille se retira, quand la cloche eut sonné, & qu'on eut terminé la journée par la priere.

Le monde renouvellé par un sommeil tranquille, fut plus propre à recommencer ses travaux : le jour se leve, mais avant que les voyageurs partissent, le plus jeune se glissa furtivement au berceau d'un enfant qui dormoit, & lui tordit le cou. Cet enfant, qui faisoit le bonheur du maître de la maison, étrange récompen-

ſe de ſes bienfaits, devient tout à coup noir, il jette les derniers ſoupirs, & meurt; horreur des horreurs! quoi! c'étoit ſon fils unique. Quel fut l'étonnement du Solitaire quand ce crime fut commis! Si l'enfer & ſon gouffre horrible ſe fuſſent ouverts ſous ſes pas, en vomiſſant un torrent de feu noir, ſon ame n'auroit pas été plus effrayée.

Confondu, épouvanté, il n'oſe proférer une ſeule parole: il veut fuir, la terreur retarde ſes pas. Le jeune homme le ſuit: le chemin étant coupé de divers ſentiers, un domeſtique vient leur enſeigner la route: une riviere s'offre à leur paſſage, & comme le pont étoit difficile à trouver, il marcha devant eux: de longues pieces de bois ſervent de pont, & la riviere profonde coule deſſous: le jeune homme qui ne ſemble attentif qu'à commettre le crime, approche du guide qui n'étoit point ſur ſes gardes & le jette dans la riviere: il tombe au fond, ſe releve; il porte ſa tête au-deſſus de l'eau, & tournant enſuite dans un tourbillon, il ſe précipite dans le ſein de la mort.

Une rage farouche & étincelante

enflamme les yeux du Vieillard, & franchissant les bornes où la frayeur l'avoit retenu, il s'écrie avec fureur, scélérat, abominable... Mais à peine eut-il commencé de parler que cet étrange compagnon ne parut plus être un homme ; (a) son visage qui étoit paré des graces de la jeunesse, brille d'un éclat plus doux & plus serein : sa robe devient d'une blancheur éblouissante & tombe sur ses pieds : un cercle de rayons lumineux environne sa tête, une céleste odeur se répand dans l'air : colorées de pourpre dont l'éclat réjouit le jour, des ailes commencent à couvrir insensiblement ses épaules, la splendeur des cieux brille dans ses regards, & agite autour de lui une lumiere majestueuse.

La colere du vieillard avoit été d'abord extrème: mais saisi d'admiration,

NOTES.

(a) *Dixit & avertens roseâ cervice refulsit*
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravêre ; pedes vestis defluxit ad imos ;
Et vera, incessu patuit, Dea.

Virgile. L. 1. Eneide.

il ignoroit quel parti il devoit prendre. L'étonnement enchaîna ses paroles, & sa colere calmée se réduisit bientôt à une tranquillité profonde. Ce bel ange rompit enfin le silence, & quand il parla on crut entendre la voix même de la Musique.

Vos prieres, vos cantiques, votre vie innocente & pure se sont élevés vers le throne de l'Eternel : il en conserve un tendre souvenir. Vos vertus ont des charmes, qui ont trouvé grace dans notre brillante région : elles ont obligé un ange de descendre, pour calmer votre esprit ; c'est moi qui ayant reçu cet ordre, ai quitté les Cieux. Cessez de vous prosterner, je suis votre ami : apprenez avec quelle justice Dieu gouverne l'Univers, & renoncez à vos doutes. L'architecte du monde a de justes droits sur son ouvrage : c'est dans ses droits que consiste la providence. Sa Majesté sacrée exerce son empire sur tous les êtres en conduisant les causes secondes à ses fins. C'est ainsi que cachée aux yeux des mortels, elle fait agir au haut des cieux ses divins attributs : elle se sert de vos actions, mais elle ne contraint

point votre volonté ; elle veut que les mortels chancelans & inquiets soient fermes & tranquilles.

Jamais de plus étranges évenemens ne vous ont étonné : reconnoissez la justice du tout-puissant, & quand vous ne pourrez comprendre, apprenez à croire.

Ce Seigneur vain de sa magnificence, & qui sert à grands frais sur sa table des mets exquis, dont la vie est trop fastueuse pour être reglée, qui fait briller l'or & l'ivoire dans ses vases, qui contraint dès l'aurore ses hôtes de boire des liqueurs, va perdre avec sa coupe l'usage qu'il avoit de faire des ingrats : il recevra toujours l'étranger, mais il sera moins prodigue.

L'avare soupçonneux dont la porte fut toujouts fermée par cent verroux, qui n'a jamais été touché de compassion pour les pauvres étrangers, gardera cette coupe pour lui apprendre que le Ciel bénit ceux qui sont charitables. Ainsi les chimistes couvrent le plomb de charbons enflammés : ce métal fondu brille, s'épure, prend la couleur du feu, & coule.

Notre

Notre ami généreux avoit long-temps marché dans les ſentiers de la vertu : mais ſon enfant, le fruit de ſa vieilleſſe, le détachoit depuis quelque temps de l'amour de ſon Dieu : il vivoit pour cet enfant dans l'inquiétude, il bornoit toutes ſes démarches aux ſoins de la terre : à quel excès ne l'auroit pas livré cet amour extrême ! Mais Dieu qui vouloit ſauver le pere, a enlevé le fils : il leur a paru à tous, excepté à vous, frappé d'une mort ſubite, mais naturelle, c'eſt moi qui ai porté le coup : ce tendre pere, humilié & proſterné reconnoît, en fondant en larmes, que ſa punition eſt juſte.

Dans quelle ſituation fâcheuſe ſa fortune auroit été réduite, ſi la vie de ce valet infidele eût été conſervée ! il avoit conçu le projet de voler les thréſors de ſon maître : eh ! que ſeroit devenu le riche fonds où ſa charité puiſe ? C'eſt ainſi, que le ciel vous inſtruit par ſes exemples : allez en paix, réſignez-vous & ne péchez plus.

L'ange agite ſes ailes : le ſage étonné contemple le vol du Séraphin : c'eſt avec la même ſurpriſe qu'Eliſée

considéroit son maître qui montoit dans les cieux sur son char enflammé: il perdoit de vûë la marche triomphante du Prophete, & en le regardant avec admiration, il souhaitoit de le suivre. L'Hermite prosterné commença cette priere: Seigneur, j'adore votre volonté: qu'elle soit accomplie sur la terre comme dans les cieux! & retournant avec joie chez lui, il alla chercher son ancien asyle, où il mena une vie heureuse dans le sein de la piété & de la paix.

Reflexions sur ce Conte.

On trouve dans le Talmud une premiere idée de ce conte. Le Seigneur ayant appellé Moyse au sommet d'une montagne, daigne s'expliquer avec lui sur la maniere dont il gouverne l'Univers. Il ordonne au prophete de baisser les yeux sur la plaine, il y vit une fontaine couler au pié de la montagne: un Soldat vint s'y désaltérer & s'en alla: un jeune homme parut ensuite au même endroit, & ayant trouvé une bourse pleine d'or, que le Soldat y avoit laissée, il la prit & disparut; enfin un vieillard fatigué y étancha sa soif & s'assit: le Soldat qui avoit perdu sa bourse, y retourna pour la chercher & la demanda au vieillard, qui protesta qu'il ne l'avoit point vûë, il appella Dieu à témoin de son innocence; le soldat ne voulut pas le

croire, & le tua. Moyse fut frappé d'horreur; mais Dieu lui dit, ne soyez point surpris de cet évenement: ne demandez point pourquoi le Juge de l'Univers a voulu le permettre, mais sachez que le vieillard avoit assassiné le pere du Soldat.

Cette parabole du Talmud se trouve aussi dans le Spectateur. Tom. 3. on voit combien Parnell l'a ornée & étendue. Ce n'est point au reste un ange qui commet ce meurtre, & à cet égard le récit du Talmud vaut mieux que celui de Parnell.

On peut comparer à ce Poëme un conte François qui en est une imitation, il a pour titre l'Hermite, il est dans le Roman de Zadig. Nous allons voir un écrit sur un ton fort différent, je puis assurer qu'il est extrèmement estimé en Angleterre, je ne dois cependant le donner qu'en extrait.

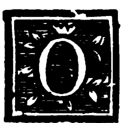




CADENUS ET VANESSA,

CONTE ECRIT EN 1713.

Par le Docteur SWIFT.



ON vit un jour des Bergeres & des Nymphes plaider devant la Reine de Cithere. L'Avocat des belles commença à parler le premier, & reprocha à l'homme d'être un perfide. Ce plaidoyer l'accusoit de grands crimes : l'Amour, disoit-il n'a plus la même délicatesse, la pointe de toutes ses fleches est émoussée, on ne brûle plus d'encens sur ses autels, les jeunes gens n'invoquent plus le secours de sa mere ; voilà pourquoi les incrédules rafinent sur le culte de ces Divinités, & révoquent en doute leur puissance. L'Amour est dé-

généré en intrigues, le mariage est devenu une société d'interêts; ces crimes, ajouta-t-il respectueusement, & en demandant pardon à la Déesse, ne tendent pas moins qu'à troubler l'empire de Vénus notre auguste Souveraine, qu'à renverser ses loix, sa dignité, sa couronne. L'Avocat ayant parlé ainsi, attendit la réponse de sa partie, & s'assit.

Les Nymphes jetterent un coup d'oeil dédaigneux sur leurs ennemis; l'Avocat des hommes se leva, & ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun de ses confreres, il eut l'imprudence de convenir de tous les faits: mais ce qui devoit affliger extrèmement les cœurs les plus tendres, il imputoit la cause de tous ces désordres au beau sexe. L'amour moderne, dit-il, n'est point celui que les anciens Poëtes ont chanté; ce n'est plus ce feu délicat, chaste, céleste, qui naît, & qui s'allume dans l'ame, & qui étant rapproché d'une égale flamme, s'y unit & s'y confond au point que ces deux feux ne font qu'un seul & même feu qui brûle dans deux coeurs différens, & qui se consume dans les mêmes cendres.

Les femmes ne ſont plus enflammées de ce feu : elles n'ont que la folie ou le caprice pour guides ; un perroquet, un ſinge ou quelque animal plus mépriſable (*a*) encore, ſous la figure d'un homme, fixent la fantaiſie des belles & occupent quelques doux momens, qu'elles enlevent aux viſites, à la médiſance, à la politique, au jeu, aux parures, aux éventails, aux dentelles, aux équipages, aux promenades, aux habits de cour, & enfin à tous les hochets femelles qui les amuſent, & à tous les riens qui rempliſſent le dehors & le dedans de leur tête ; d'où nous inférons que leur cœur n'étant point touché par la vertu, l'eſprit ni le mérite, on ne doit point blâmer les gens raiſonna-

NOTES.

(*a*) L'Avocat des hommes abuſe ici étrangement du droit que ſes confreres prétendent avoir de dire des injures à leurs parties ; quelque ſujet qu'on eût de ſe plaindre des femmes, on doit les reſpecter ; il eſt des reproches qu'on ne doit point leur faire, & qu'elles ne pardonnent jamais. J'ai extrêmement adouci ce plaidoyer : j'en ai auſſi retranché une foule de termes de Palais qui deparent ce Poëme.

bles de leur insensibilité ; tout ce désordre doit retomber sur les Nymphes & sur la corruption de leur goût. . . L'Avocat ayant parlé de son mieux prit ses conclusions & demanda les dépens.

Vénus regarda ce Procès comme une affaire de la derniere conséquence ; & leur dit du Tribunal où elle étoit assise, qu'elle désiroit qu'ils parlassent plus bas, qu'autrement elle seroit obligée de les couvrir d'un nuage. Si les Dieux, ajoutoit-elle, viennent à apprendre les contestations que vous avez ici, & que les mortels méprisent l'Amour, je ne pourrai plus me montrer dans les cieux. Comment les Dieux, qui sont vos maîtres, pourroient-ils estimer ce que vous dédaignez ? Il faudroit que mon fils & moi nous errassions dans l'air entre le ciel & la terre, ou nous n'aurions plus d'asyle que dans la mer ma patrie : il y faudroit vivre avec des sirenes crotées, & ne manger que du poisson.

La question lui ayant paru difficile, elle jugea à propos de prendre des avis. Quoique ennemies de l'amour, les Muses, avec la permission de leur

Roi, prirent séance à sa droite, chacune à son rang, les Graces se placerent à sa gauche. Lorsque Vénus leur eut proposé ses doutes, les Muses froncerent les sourcils: les Graces couvertes de confusion baisserent les yeux, & on remarqua que parmi les Bergers & les Nymphes qui plaidoient, il y en avoit peu qui fussent connus de Vénus, des Muses & des Graces.

La Déesse, commençant à s'appercevoir que le Procès n'étoit pas encore en état d'être jugé, déclara qu'il falloit consulter ses Livres, & les Jurisconsultes de l'Amour.

Les Parties produisirent tant de moyens pour & contre, qu'elle employa plusieurs jours à les entendre sans interrompre leurs Avocats, & après des repliques, des dupliques, des dits, des contredits, des écrits, des réponses chargées de mensonges, des délais, des interlocutoires, des excuses pour n'avoir point comparu, les Parties ne purent s'accommoder ensemble; la cause après seize années de procédure, étoit au même état qu'au premier jour.

Aimable Clio chantez vous-même quelles

quelles furent les pensées de Vénus pendant ce long intervalle, quelle fut son inquiétude quand elle vit diminuer son empire? Se trouvant incapable de terminer ce différend, elle conçut un projet, qui, s'il réussissoit devoit découvrir le point décisif de la cause beaucoup mieux que les loix.

Dans un moment heureux. Lucine présida sur la terre à la naissance d'une petite fille d'une beauté admirable. La Reine de l'amour, essayant de faire sur cet enfant une nouvelle expérience jetta le code sur la table & raisonna ainsi, en elle-même : puisque les hommes prétendent qu'ils ne peuvent trouver dans l'ame des femmes, ces qualités aimables qui allument une flamme pure, constante, éternelle, si leurs plaintes sont justes, ce moment-ci rétablira mon empire : j'irai chercher toutes les vertus, je rassemblerai toutes les perfections, & je les offrirai au genre humain réunies dans l'ame de cet enfant.

Elle parla ainsi, & elle alla cueillir dans le Jardin des cieux une branche d'amarante & des rameaux de laurier, qu'elle trempa trois fois dans

le nectar, elle les purifia trois fois dans les rayons du Soleil, & ayant appellé les graces, elle arrosa cet enfant nouvellement né; sa tendre peau en reçut une odeur plus douce que tous les parfums, & une blancheur qu'aucune tache ne pouvoit altérer: son esprit acquit cette décence si aimable dans le beau sexe.

Les Graces voulurent aussi exercer leurs talens, & montrer une foible partie de leur art: l'ouvrage étoit à demi achevé, l'enfant étoit doué d'une beauté si naturelle qu'elle n'avoit point besoin de parure.

Les trois Déesses soufflent tour à tour sur elle, & lui inspirent cet air agréable, doux, enchanteur, qui paroit autrefois les belles: elles dirent que Vanessa soit le nom par lequel vous serez connue de la renommée; ce nom sera écrit sur les registres des Dieux, mais celui qu'elle portera sur la terre ne sera point prononcé (*a*).

NOTES.

(*a*) Peut-on voir une plus charmante allégorie, des louanges plus délicates, des fictions qui sentent plus l'homme du monde ?

L'ouvrage de Vénus n'étant point encore parfait, elle imagina une ruse & ayant fait atteler ses colombes à son Char, elle partit, & alla trouver Pallas dans les Cieux. Chere Pallas, lui dit-elle, j'ai vû ce matin dans cette Isle qui est sous nos yeux, un petit garçon qui vient de naître, il ressemble à mon fils, lorsqu'il ne porte point son arc & ses fleches: si votre cœur pouvoit être épris de la beauté, vous jureriez qu'il est le fils d'Apollon: non il ne sera jamais dit que je corrompe un enfant qui donne de si belles espérances, j'en ai assez d'autres à élever, je confie celui-ci entierement à vos soins.

La sagesse est au-dessus des soupçons: la Déesse des sciences sourit avec gravité, & descendit avec joie du Ciel, & prenant Vanessa pour un garçon, elle répandit aussi-tôt dans son esprit encore tendre, des principes, qui ont été long-temps inconnus aux femmes, des semences de connoissances de jugement & d'esprit propres à produire de grands hommes; elle doüa son cœur, de justice de vérité, de force, & surtout de cet honneur que le plus léger souf-

ſe du vice ne pouvoit altérer, que la malice ne pouvoit vaincre; elle y ajoûta un cœur ſincere & des mains bienfaiſantes (*a*).

La Reine de l'amour fut charmée & glorieuſe de voir Vaneſſa ornée de tant de perfections, elle ne douta pas qu'une fille ſi charmante ne dût bientôt lancer des feux dans tous les cœurs: elle crut que les riches & les grands ſeroient orgueilleux de porter ſes chaînes, que les Savans oublieroient leurs livres pour étudier ſes brillans regards, qu'à meſure qu'elle avanceroit en âge les femmes formeroient leur eſprit ſur le ſien, & regleroient leur conduite ſur ſes mœurs; qu'elle ſeroit à la fois leur plus parfait modele & leur guide ſûr; que les filles qui manqueroient à leur devoir entendroient ſans ceſſe répéter ſon nom à leurs oreilles, & que quand (*b*) Mademoiſelle Babet ſeroit quel-

NOTES.

(*a*) J'omets quelques détails, qui neplairoient point, ſur l'économie & les revenus de Vaneſſa.

(*b*) La Fontaine a eu à peu près la même idée ſur la matrone d'Epheſe.

que faute, laisseroit tomber son coûteau, répandroit la saliere, sa mere lui diroit en la grondant, c'est ce que Vanessa n'auroit pas fait. Ainsi, ajoûta Vénus, ma puissance adorée par les Bergers & les Nymphes, sera rétablie, d'heureux amans béniront mon regne. Telles furent les espérances de la Déesse; mais elles furent vaines.

Quand Pallas eut découvert la supercherie que Vénus lui avoit faite, elle agita son casque, elle fronça les sourcils, & enflammée de fureur, elle jura que le lendemain avant le coucher du Soleil, elle détruiroit ses dons en faveur de Vanessa.

NOTES.

Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté.
On l'alloit voir par rareté,
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie!
Chaque mere à sa bru l'alléguoit pour patron,
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie.

Ce que le Poëte ajoûte sur Mademoiselle Babet est ce qui caractérise la façon singuliere de voir les choses, & de faire de petites plaisanteries sans bassesse.

Cependant nous trouvons dans les Poëtes que par les décrets immuables du destin, les Dieux de quelque degré qu'ils fussent, ne pouvoient reprendre ce qu'eux ou quelques autres Dieux auroient accordé. Si Pallas eût transgressé cette loi elle auroit donné à son ennemie trop d'avantage sur elle, & quoiqu'adorée pour sa sagesse, elle auroit été couverte de confusion à la cour de Jupiter. Elle craignoit que la Reine de l'amour ne formât contre elle dans les cieux un parti composé de ses meilleurs amis ; & quoiqu'elle pensât avec douleur qu'une simple mortelle seroit ornée de graces jusqu'alors inconnues aux femmes, elle prit le parti d'agir comme il convenoit à une divinité d'une réputation sans tache : elle étudia la question, elle trouva que les conclusions de Venus n'étoient point justes, qu'étant tirées *de premices* fausses, elles ne devoient aboutir qu'à des effets contraires à ceux que sa maligne ennemie en espéroit (*a*).

NOTES.

(*a*) Voilà du style de Docteur.

Pallas, ayant rencontré Vénus fort à propos, l'aborda avec ces termes injurieux, car nous avons appris d'Homere que les Dieux se querellent en leur divin langage : Déesse perfide, que le projet que vous avez conçu avec beaucoup d'artifice, & très-peu d'esprit, est frivole & bien digne de vos talens ! mais, comme vous le verrez dans peu, vous vous êtes trompée au lieu de me tromper. Eh ! comment la sagesse des Dieux pourroit-elle prêter son ministere aux amours des hommes ? Ne savez-vous pas qu'ils ne sont dévoués à votre culte que lorsqu'ils perdent la raison ? Vanessa ne remplira point l'idée de votre systême : il est manqué, elle sera la plus grande de vos ennemies. Ce n'est pas que je daigne me mêler de cette affaire, je n'y emploierai ni ma force ni mon habileté, & je laisserai les évenemens suivre leur cours naturel. Tel fut l'arrêt que prononça la Déesse.

Cependant voici Vanessa, qui paroît dans la premiere fleur de sa beauté, semblable à ces étoiles qu'on voit rarement & de loin. Elle entre avec circonspection dans un monde

nouveau pour elle : elle étudie toutes les ſociétés, où elle eſt admiſe (*a*) : ayant appris dans les livres qu'elle a lûs, quels dangers ſuivent les premiers pas que fait une jeune perſonne, elle ſe montre rarement au parc, elle ne va au ſpectacle que deux fois l'année : elle n'eſt pas cependant ſans curioſité : elle a quelqu'envie de connoître les moeurs & les caracteres des hommes.

Les premiers qu'elle voit ſont des petits maîtres fort à la mode, qui paroiſſent ſortir d'une boutique de parfumeur, & qui en leur demandant ce qu'elle penſe de la Comédie, lui content ſur le champ les hiſtoriettes du jour ; que deux hommes ſe ſont battus la nuit derniere à deux heures pour une femme. . . . Vous la connoiſſez ſans doute ; ils lui appren-

NOTES.

(*a*) Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde.
Eſt celui dont dépend le reſte de nos jours, *&c.*

L'indiſcret continue. Les femmes ne peuvent aller les unes chez les autres ſans prendre dix ou douze taſſes de thé ; ce qui altere leur ſanté, & ce qui leur gâte les dents. Comment peut-on préférer du thé à des dents?

nent qu'un Muſicien Italien eſt venu de Rome ou de Moſcovie, que Madame la Marquiſe de... a pris M. le Comte D... ils viennent enſuite à raiſonner du beau temps & de la pluie. La nuit derniere étoit ſi belle que les femmes ſe ſont promenées juſqu'à plus de neuf heures, enfin avec un ton doux & des propos ridicules, autant de penſées abſurdes que de paroles, & des diſcours pompeux tirés des plus mauvaiſes pieces de Théatre; ils donnent de grands éloges à ſa beauté, dans un jargon rempli de menſonges ſans eſprit. Ils lui content tous les maux que font ſes beaux yeux.

Vaneſſa aſſiſe écoutoit à peine leur babil importun, & ne leur répondoit que par ſon mépris, & plus encore par un air ſévere, pour leur en impoſer, quand ils prenoient quelques libertés: cependant elle ſe fit violence, & leur parla pour ſavoir juſqu'où s'étendoit leur raiſon. Elle dit qu'elle faiſoit peu de cas des titres, de la figure, de la taille & des habits, qu'elle plaçoit le mérite dans le jugement, les connoiſſances, l'eſprit & le goût; & qu'elle offroit de leur prouver que ces qualités ſeules diſ-

tinguent l'homme de bien, que notre siecle ne pouvoit prétendre à la vertu prise dans le sens noble que les Grecs & les Romains lui ont donné, c'est-à-dire que personne à présent n'auroit le courage de mourir pour la patrie : elle leur nomma tous les héros de l'antiquité, & leur apprit par quelles actions ils étoient parvenus à la gloire : elle parla avec une judicieuse critique, des coûtumes étrangeres, des loix & des usages ; elle raisonna sur l'art & sur la nature, & varia agréablement les sujets de sa conversation, mais envain, les auditeurs ne prenoient de part à ses discours que par leur étonnement : tout ce qu'ils penserent d'elle se réduisit à dire que Mademoiselle Vanessa étoit très-sotte, & frappant leur front du doigt, ils faisoient entendre qu'elle manquoit de cela, qu'elle pouvoit être jolie, jeune & riche, mais qu'aucun d'eux ne soupireroit pour une *bégueule* ?

Une compagnie de femmes, du meilleur ton, vint aussi la voir de grand matin du quartier de S. James avec le projet malin de la surprendre dans son deshabillé : elles parloient

toutes enſemble, en deſcendant de leur carroſſe : elles parloient encore plus haut en montant l'eſcalier, & firent le plus grand bruit, lorſqu'en entrant dans ſa chambre, elles y virent de tous côtés des livres entaſſés confuſément. Vaneſſa tenoit Montagne & liſoit, tandis que ſes femmes la peignoient : elles demanderent du thé & du chocolat, en recommençant leur jargon ordinaire ; elles diſcoururent d'un air important de rubans, d'éventails, de manchettes, de dentelles; & montrerent des échantillons d'étoffes, qui venoient des Indes ; qu'en penſez-vous, lui dirent-elles ? Ce fond rouge ſeroit-il plus de votre goût que ce fond verd ? Combien croyez-vous que cela coûte ? Vaneſſa leur dit ce qui lui vint d'abord à l'eſprit (*a*): elle mit tout moitié au-deſſus de ſa valeur, & choiſit préciſément ce qui étoit le moins beau.

Elles ne tarderent pas enſuite à me dire : quelle figure impertinente nous

NOTES.

(*a*) Mademoiſelle Vaneſſa étoit très-aimable, mais un peu plus de ſoin d'elle n'auroit rien gâté.

Cette peinture du grand monde prouve bien que le Poëte y vivoit.

vîmes dimanche au cours ? Je suis fâchée que Mopsa se soutienne si peu ; j'ai toujours dis que sa beauté n'iroit pas loin : Corine, avec son air jeune a déja ses trente ans accomplis : elle ne peut plus faire une inclination : je n'étois encore qu'un enfant lorsquelle eut un certain Comte ; il n'y a qu'un mois que Philis est mariée avec un beau de Tundbridge : je l'ai vuë hier avec un Chevalier fort laid : ils n'étoient pas mal ensemble.

Elles ne manquerent pas de rire de l'ajustement de Vanessa : eh ! mon dieu, ma chere Demoiselle, mais cette robe fut faite pour la Reine Elisabeth : laissez-moi un peu ajuster votre coëffure. Est-ce que vous ne mettez pas du rouge ? Une Juppe sans pannier, l'horreur !

Vanessa sentit pour ces femmes le plus grand mépris : enflammée de fureur, honteuse d'elle-même & de son sexe, elle se retira en silence, & ne daigna pas leur apprendre à raisonner ; les belles médisantes s'en allerent, & donnerent à l'envi carriere à leurs censures malignes. Je ne la trouve point si jolie : pour son esprit, je cherche où il peut être : elle est

assez-bien, voilà tout ; mais pourquoi nous la donner pour une beauté ? C'est un visage de poupée, sans avoir d'autres manieres que celles qu'elle a prises à la campagne : à peine fait-elle faire la différence d'une dentelle de Flandre d'avec les dentelles les plus communes ; oui je soutiens que ma petite femme de chambre a plus de goût qu'elle pour les ajustemens ; avec tout son esprit je ne voudrois pas seulement la consulter sur un masque ; qu'on lui demande où il faut placer une mouche, elle y sera fort embarassée : un enfant de cinq ans, pour peu qu'on lui ait appris, en saura plus qu'elle. Je conviens qu'une étoffe quoique hors de mode ne lui fait pas mal : je crois qu'elle pourroit encore passer, si on pouvoit l'engager à aller dans le monde : dans le monde, expression moderne qui ne signifie autre chose que des visites, le jeu, les spectacles & le bal.

Ainsi, à la honte éternelle du monde, la Reine de la beauté manque son projet : elle comprit avec douleur, mais trop tard, que Pallas avoit fait plus de mal que de bien. Les grands exemples sont inutiles, quand

l'ignorance conduit à les mépriser ; les deux sexes, armés par le dépit & la malice, s'unirent contre le mérite de Vanessa ; peu de Nymphes aspirerent à l'imiter ; moins de Bergers encore admirerent ses vertus : (*a*) ainsi les astres, au-delà d'une certaine hauteur, ne donnent ni chaleur ni lumiere. Cependant Vanessa consent à recevoir chez elle quelques personnes des deux sexes d'un mérite au-dessus du vulgaire : ornée de vertus, de connoissances, d'esprit & de goût ; elle les ramene avec un art aimable à leurs talens particuliers : elle a l'adresse d'entretenir chacun d'eux de la science, dans laquelle il excelle : en faisant valoir l'esprit des autres, elle fait augmenter le sien & leur plaire ; quand un jeune homme modeste lui fait part d'une nouvelle idée, elle lui aide à la mettre dans le plus beau jour : elle s'efforce de relever le mérite humble : elle n'aime pas à recevoir des louanges, mais à en donner : elle est d'un accès facile

NOTES.

(*a*) Que cette idée est noble & juste !

pour les Savans, quoiqu'ils ne viennent point la voir en carrosse : elle souffre aussi quelques Ecclésiastiques: elle n'est point blessée de ce qu'ils font la révérence de mauvaise grace. Il est vrai que c'étoit en considération de Cadenus un de leurs confreres, mais d'un caractere fort différent : Pallas, qui l'avoit formée, avoit placé Cadenus auprès d'elle ; il devoit seconder cette Déesse.

L'amour, piqué de l'affront que la sagesse avoit fait à sa mere, étoit dans l'impatience de s'en venger : mais, comme Pallas étoit au-dessus de ses coups, il prit un autre moyen de la mortifier : plein de zele pour la gloire de Vénus, il jura qu'il tireroit vengeance du coeur même de Vanessa. Les premieres semences du sentiment que Vénus avoit jettées dans l'ame de cette jeune fille commencent à croître, l'amour espere de les voir murir : le petit Dieu employa toute son adresse, il tira plusieurs fleches contre des Colonels, des Ducs, des Beaux. (*a*) Cadenus paroit les coups,

NOTES.

(*a*) Cette image, pour être comique, n'en est ni moins ingénieuse ni moins morale.

en mettant toujours quelques livres entre l'amour & Vanessa : les fleches s'attachoient à la couverture où souvent elles étoient repoussées & brisées par les ouvrages moraux de Plutarque.

Pallas pouvoit prévoir, mais ne pouvoit pas prevenir les décrets du destin : c'est une chaîne de diamans, que la sagesse humaine s'efforce envain de rompre : quoique Minerve eût instruit Vanessa, quoique l'amour la crût invulnérable, & qu'elle cherchât dans ses livres le secours de la sagesse, elle fut trahie par ses propres recherches.

L'amour ayant épuisé toutes ses fleches n'épargna rien pour en avoir d'autres : la victoire, qu'il vouloit remporter sur elle ne répondoit point à la renommée de ce Dieu. Cette jeune beauté si difficile à vaincre n'étoit ni coquete ni prude : elle a besoin, dit-il, d'un Docteur qui puisse l'instruire & l'aimer ; je veux lui donner celui qu'elle admire le plus. Parmi les grands personnages, dont elle est environnée, Cadenus est l'amant qui lui convient ; vieilli dans la politique & les lettres, il est caressé

ressé par les Ministres d'Etat, craint & chéri de la moitié du genre humain : quelques soient les peines, dont sa passion sera suivie, elle n'aura point de rivale à redouter ; un choix si capricieux paroîtra ridicule à toutes les femmes.

Cadenus avoit écrit plusieurs Ouvrages, dont Vanessa faisoit grand cas ; elle se fit un jour apporter les Poësies de ce Docteur : l'amour le sut, & s'étant caché auprès d'elle, il prit le moment qu'elle tenoit le livre dans ses mains, & tournant son arc vers cette jeune beauté, il lance un dard d'une si prodigieuse longueur & avec une telle force qu'il traversa le foible volume & pénétra le coeur de Vanessa : quelques Vers plus touchans que les autres entrerent avec la fleche, lui firent souffrir des maux inconnus jusqu'alors, & augmenterent la blessure.

Vanessa, qui n'avoit pas encore vingt ans, songe à un docteur de quarante-quatre, (a) elle croit trouver

NOTES.

(a) Swift comme on va le voir dans sa vie

des charmes dans des yeux affoiblis par la lecture. Cadenus ne lui paroît pas avoir rien perdu, ni être avancé en âge : elle imagine entendre *la musique* couler de ses levres : elle ne pense à lui que pour se le représenter jeune. Quel est l'homme de mer qui ose s'exposer à monter un Vaisseau ruiné ? Quel est le laboureur qui essaye de planter un jeune arbre auprès d'un vieux chêne ? A mesure que les années de Vanessa croissent, que ses charmes brillent de plus en plus, Cadenus baisse de jour en jour, il devient la proie du temps, tandis qu'elle conserve toujours la fleur de sa jeunesse.

Cadenus avoit conservé son coeur dans toutes les occasions ; il avoit soupiré, langui, fait des sermens, écrit (*a*) pour s'amuser & pour montrer son esprit : mais le temps, les li-

NOTES.

naquit en 1667. Cadenus avoit 44. ans. Cette aventure a été écrite en 1713. mais il ne faut pas compter les dates d'un Poëme avec trop d'exactitude.

(*a*) Il me semble lire les écrits ingénieux d'Ovide.

vres, les affaires d'Etat lui avoient ôté l'air du monde. Il savoit louer, approuver, estimer : mais il ne savoit point aimer : il vivoit de maniere qu'on auroit pû le regarder comme le pere de cette Nymphe, & elle comme sa fille : la joie innocente, qu'il goutoit à la voir étudier, n'étoit point différente du plaisir secret que prend un maître, lorsqu'il remarque que son éleve ingénieux fait des progrès. La science de Vanessa s'accrut avec son imagination : elle demandoit chaque jour à acquérir de nouvelles connoissances : ses idées s'offroient en si grand nombre à son esprit, qu'elle alloit toujours au-delà des leçons : elle raisonnoit, sans avoir fait de longues réflexions, & son jugement vif & prompt ne donnoit jamais dans l'erreur.

Mais quel changement subit ! Vanessa ne réfléchit plus sur ce qu'elle a lu. Cadenus est étonné de ces distractions: quoiqu'elle semblât écouter avec plus d'attention que jamais tout ce qu'il lui disoit, il s'apperçut que ses pensées s'égaroient : il soupçonna, par modestie, que son éleve s'ennuyoit de la lecture : son amour pro-

pre en fut humilié : mais, n'ayant pas la force de la gronder, il hasarda cependant de se plaindre d'un ton affligé & touchant.

Mademoiselle, lui dit-il, je ne veux plus vous fatiguer : vous aurez votre liberté quand vous voudrez : j'ai tort, je l'avoue, de vous dérober si long-temps au monde, & d'engager dans des sciences pénibles & ennuyeuses une personne d'un âge & d'un sexe aussi tendre. Toutes les femmes conviennent, quoiqu'avec jalousie, que vous pourriez briller à la Cour : il n'est point d'homme qui ne soit consterné de vous voir cloîtrée comme une Religieuse : mon projet étoit une chimere : j'ai fait un songe & je m'éveille ; mon dessein surpassoit mon habileté : la nature est toujours la même. Si c'est être trop hardi que d'oser faire une écoliere d'une femme de Cour, vous devez pardonner à un homme de Lettres ; mais, puisque mes entretiens vous déplaisent, je viens vous demander mon congé.

Vanessa, remplie d'une juste fierté, voulut toujours soutenir son rang : elle avoit appris, dès ses plus ten-

dres années, à mépriser l'art des larmes (*a*) que les femmes répandent.

Avez-vous, lui répndit-elle, passé auprès de moi un temps assez considérable, pour m'apprendre à distinguer ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas ? M'avez-vous assez instruite, pour que les leçons que vous me pourriez donner encore fussent vaines ? Je reconnois mes distractions, mais c'est à vous à répondre de mes fautes. Cependant je ne sai que trop que vos instructions ne sont point perdues : je puis vous répéter deux de vos maximes, dont une malheureuse expérience m'a appris l'usage : la premiere est que la vertu aime toujours à se montrer, (*b*) qu'elle ne se promet rien qu'elle ne puisse avouer, qu'avec elle nous pouvons découvrir nos sécrets les plus intimes à nos ennemis mêmes : la seconde que la coûtume n'est point faite pour conduire une

NOTES.

(*a*) *L'art des femelles larmes.*

(*b*) On commence à s'appercevoir que la piece est longue : mais il est nécessaire de voir naître, croître & se développer les sentimens d'une inclination aussi singuliere.

ame noble. Voyez donc si mes actions s'accordent avec vos maximes, si j'ai méprisé les préjugés du peuple, & si je n'ai pas des secrets à cacher. Vous m'avez appris, par vos écrits & par vos discours, que les gens d'esprit sont fort dangereux : vous m'avez avertie de leurs charmes : mais vous ne m'avez pas donné des armes pour leur résister. Vos leçons ont saisi mon foible : vous avez visé à l'esprit, mais vous avez atteint le coeur.

Cadenus decouvrit au-dedans de lui-même la honte, l'embarras, le crime & l'étonnement : il ne savoit comment concilier un pareil langage avec celui qu'elle avoit coûtume de lui tenir : cependant ses paroles étoient si précises qu'il ne pouvoit se flater de la moindre plaisanterie : il avoit borné tous ses soins à former & à cultiver son esprit. A peine savoit-il si elle étoit jeune ou âgée, avant qu'on le lui eût appris : quand il lui avoit parlé la premiere fois dans la place publique, il n'avoit point fait attention à sa figure. Comment donc, lui, qui étoit d'un âge avancé, pouvoit-il espérer de fixer les premieres pensées d'une fille aussi

jeune ? S'il avoit de l'indifférence pour elle, qui étoit dans la fleur de sa beauté, quel mépris ne devoit-elle pas avoir pour lui, qui approchoit de la vieillesse ! Mais je veux, disoit-il, que sa passion soit sincere, comment ma vertu sera-t-elle hors de soupçon ? Les apparences les plus fortes seront contre moi, le monde me condamnera : il dira que j'ai fait un perfide usage de mon esprit, pour flater & pour séduire. Le Peuple assurera que j'ai employé les secrets de la magie pour tromper une fille innocente ; chaque *beau* ne manquera pas de plaisanter ; ils diront que les Docteurs sont comme les autres hommes, & que quand les idées platoniques sont dissipées, le Philosophe sublime se trouve un amant ordinaire. Voilà cet homme qui marquoit tant d'attachement pour cette jeune beauté : il avoit pour elle tous les soins d'un pere . . . mais elle avoit cinq mille guinées de revenu : le Docteur avoit des desirs plus généreux que ceux de l'amour.

Il rompit enfin le silence : il lui fit entendre en bégayant, qu'étant sans conséquence, il regardoit tout ce

qu'elle venoit de lui dire comme un effet de sa politesse, qu'il savoit bien qu'elle railloit, & qu'il s'étoit toujours apperçu que sa façon de penser avoit quelque chose de singulier.. Vanessa finit la dispute, & lui prouva par des puissans argumens, que la raison étoit son guide en amour.... qu'il étoit plein d'estime & de respect pour la science, l'esprit & la sagesse des grands hommes de l'antiquité, quoiqu'il ne les eût jamais vus; que si ces grands hommes descendoient sur la terre, il se mêleroit dans la foule pour considérer leur figure; & enfin qu'elle étoit dans le même cas; qu'elle sentoit pour lui ce qu'ils lui avoient inspiré, qu'elle trouvoit dans Cadenus ce qu'elle aimoit dans ces grands hommes, un livre, un Auteur, un ami.

L'Amour rend éloquent les muets: il inspira à Vanessa une foule de pensées, qu'elle n'avoit jamais eues, & la rendit plus éloquente que jamais.

Cadenus, ne put se défendre d'un peu de vanité: se voir préféré à une foule de petits maîtres, se voir aimé d'une personne aussi aimable, quel prodige! il pensoit que si la passion que

que si la passion que Vanessa avoit pour lui faisoit honneur au discernement de cette jeune beauté, elle lui en faisoit encore plus à lui-même. . . Mais pourquoi appeller une passion l'assemblage de l'amitié la plus parfaite, fondée pour jamais sur la vertu? Voilà ce que Cadenus offre à Vanessa: il répare ce qui manque à l'ardeur de sa passion par la reconnoissance & le respect; tels sont les sentimens que nous avons pour les Déesses quand elles descendent sur la terre.

Cependant la Reine de l'Amour affligée n'avoit encore mené dans le Ciel qu'une vie triste: elle ose enfin en descendre, la conduite de Vanessa lui ouvrit les yeux; quoique Pallas par un contre-temps fâcheux eût fait échouer son premier dessein, & qu'elle n'eût point réussi dans son projet, elle avoit acquis une plus grande expérience, & le projet, tout manqué qu'il fût, l'avoit mise en état de prononcer avec connoissance de cause. Elle donna ordre aux deux parties de comparoître devant elle le premier jour de Mars, faute de quoi elles seroient condamnées à une grosse amen-

de. Elles comparurent, & les Huissiers, ayant imposé silence par trois fois, un Avocat fut nommé de part & d'autre. Le ressentiment que la Reine avoit de la derniere insulte, étoit gravé sur son front. Pénétré à la fois de colere, de honte & de douleur, elle ordonna aux Avocats de reprendre en peu de mots leurs moyens, sans perdre le temps à lire leurs plaidoyers : elle réduisit à deux chefs leur défense : elle porta à la fin son jugement, & prononça condamnation contre les hommes.

Mais pour montrer que dans une cause aussi importante, elle n'avoit pas jugé au hasard, & de peur que les médisans ne pussent donner à son jugement une sinistre interprétation, elle fit un discours à toute l'assemblée, dans lequel elle se plaignit amerement qu'elle avoit été trompée par les Bergers ; & sur ce qu'ils lui remontrerent très-humblement que les femmes ne méritoient pas qu'on les aimât, & qu'à moins qu'elles ne se corrigeassent, la race des amans finiroit bientôt, elle dit :

» Il n'y a que Jupiter qui sache » quels soins & quelles peines j'ai pris

» de former une Nymphe aussi rem-
» plie de jugement que d'esprit, un
» modele pour son sexe, & qui ce-
» pendant n'a pu trouver un amant
» parmi vous. Les hommes sont d'un
» mauvais goût. Je suis obligée de leur
» dire en face, qu'ils sont d'une es-
» pece insensible & privée de raison.
» Si j'avois à recommencer, je m'ap-
» pliquerois à les réformer, j'ajoute-
» rois aux femmes quelques grains de
» folie de plus, afin que les hommes
» & les femmes fussent au même ni-
» veau : ce seroit l'unique moyen de
» les rapprocher, puisque chacun ai-
» me son semblable : mais comme je
» suis fâchée du passé, je laisserai à
» mon fils toute cette affaire à con-
» duire ; je mets le monde en sa pos-
» session, il en disposera à sa volon-
» té.« L'Huissier cria, Sortez; l'audien-
ce se leva, la Déesse ne resta pas plus long-temps : mais, étant descendue de son Tribunal, elle fit mettre ses colombes à son Char, quitta la terre, & monta dans les Cieux.

NOTES.

Le conte de Cadenus & de Vanessa est une Histoire embellie de fictions. Cadenus est le

nom poëtique de Swift, Vaneſſa celui d'une Demoiſelle nommée *Vanhomrigh*, née en Irlande; le Poëte y décrit une paſſion qui fut occaſionnée par l'éducation littéraire & philoſophique qu il donna *à cette jeune perſonne*; il vouloit lui apprendre à penſer & elle apprit d'elle-même à aimer: l'eſprit fut la dupe du cœur.

Notre Poëte auſſi honteux de la qualité de mari que le Philoſophe marié, avoit épouſé avant & ſecretement une demoiſelle *Johnſton*, fille du Chevalier Temple à laquelle il avoit donné le nom de *Stella*, dans de fort jolis Vers. L'infortunée *Vanhomrigh*, qui ne connoiſſoit pas ſon mariage, le preſſa envain de l'épouſer : il ne paroît pas qu'il eût répondu à ſes empreſſemens, quand même il auroit été libre; ſon âge, ſa profeſſion, ſon caractere, ſon goût dominant pour les lettres, ſon zele pour ſa patrie rempliſſoient ſon cœur. On ne peut ſoupçonner aucun crime dans leur commerce : ſa galanterie ſe bornoit aux idées agréables, l'imagination le garantiſſoit de l'impreſſion du ſentiment. Cadenus n'eut que de l'eſtime pour le mérite de ſon éleve, & peu de ſenſibilité pour ſes charmes; elle en conçut un ſi violent chagrin qu'elle abrégea ſa vie par l'uſage immodéré des liqueurs. Vaneſſa & Cadenus furent également à plaindre, l'une d'avoir reſſenti cette paſſion, l'autre de l'avoir inſpirée.

L'ingénieux Auteur du babillard n'auroit point approuvé non plus le mariage de Cadenus & de Vaneſſa, il avoit une Sœur, qui étoit auſſi un bel eſprit. Il ne vouloit point la marier à un bel eſprit comme elle. L'imperfection de ma Sœur conſiſte, dit-il, à ad-

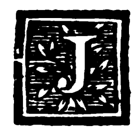
mirer ses talens ; ce qui la met trop dans l'habitude de se négliger ; au lieu de consulter son miroir après ses prieres du matin, & de passer une heure & demie à sa toilette, elle s'assied dans un fauteuil, le nez barbouillé de tabac & un bonnet de nuit d'homme sur la tête, pour lire des Comédies & des Romans. Vous ririez beaucoup de me voir la laçer avec mes lunettes ; c'est un bel esprit si décidé qu'elle ne connoît rien aux choses les plus communes : c'est pourquoi je lui ai choisi un mari, qui entend les affaires & qui lui fera comprendre que se mettre avec goût, être d'une humeur agréable, & entendre le gouvernement d'une maison, c'est posséder les sciences, qui conviennent à une femme. La plus parfaite uniroit la culture de l'esprit, mais sans s'en prévaloir, aux soins indispensables de son ménage.





APOLOGIE
DES MŒURS
ET DES ECRITS
DE M. SWIFT.

Tirée de ses lettres & de quelques autres Mémoires.



JONATHAS Swift naquit à Dublin en 1667. Ses parens étoient originaires d'Angleterre. On ne sait pas précisément quelle fut leur noblesse: mais on sait que leurs ancêtres furent très-nobles par leurs sentimens. Cromwel les dépouilla d'une grande partie des biens qu'ils possédoient à Goodriche dans le Comté d'Hereford, leur fit essuyer mille outrages, & les contraignit de sortir d'Angleterre. Ils aimerent mieux quitter leur patrie que de manquer de fidélité à leur Roi,

& de favoriser un usurpateur tout vainqueur qu'il fût.

Swift s'est toujours fait honneur d'être descendu de ces vrais patriotes : il rougissoit de sa famille, quoiqu'elle fût établie en Irlande dans des charges distinguées, parce qu'il ne voyoit point renaître dans les enfans les sentimens & les vertus de leurs peres ; il ne reconnoissoit pour son parent qu'un M. Deane Swift, qui avoit de l'éducation, de l'esprit, de la littérature, un grand amour pour la liberté ou plutôt pour l'observation des Loix du Royaume, joint à beaucoup de décence & de modestie.

Le jeune Swift fut instruit dans l'Université de la Sainte Trinité de Dublin, fondée par la Reine Elisabeth, & richement dotée par Guillaume III. Il eut pour Professeur le Docteur Saint George Ash, qui mérita depuis d'être Evêque de Glogher & ensuite de Derry en Irlande : c'étoit un homme d'esprit, fort estimé de Pope & de Swift qui avoit un grand usage du monde, de l'érudition & de l'humanité ; aussi fut-il aimé des grands, des beaux esprits & du peuple : son

mérite a passé dans son éleve & s'y est immortalisé.

On a dit que le fameux Chevalier Guillaume Temple, grand politique & grand Philosophe, avoit eu la gloire d'achever l'éducation du jeune Swift : ce qu'il y a de certain, c'est que ce Docteur porta la politique & la Philosophie au plus haut degré.

Ayant reçu les degrés du Doctorat & les Ordres Ecclésiastiques de l'Eglise Anglicane, son génie l'appella à Londres : il entra en qualité d'Aumônier chez Mylord Bercley, & lorsque ce Seigneur fut nommé un des Gouverneurs d'Irlande, il y retourna avec lui.

Il y resta quelque temps : mais son génie devoit paroître sur un plus grand Théatre, il revint en Angleterre, il étudia à fond les intérêts de sa Nation & ceux des Nations voisines, il les combina en politique habile, il balança les prétentions respectives des Thoris & des Wighs, dont nous avons déja tant parlé ; & tout bien considéré, il s'attacha aux Thoris, c'est-à-dire au parti de la Cour, à Mylord Bolingbroke, au Comte d'Oxford, au Duc d'Ormond,

à la Reine Anne, qui le nomma ſon Hiſtoriographe, Charge honorable qu'on accepte ſouvent ſans avoir le deſſein, ni le courage de la remplir. Il ne l'accepta point, mais il en fit les fonctions les plus pénibles & les plus délicates.

Il ſervit la Reine & ſes Miniſtres, non-ſeulement par ſes vues, ſes conſeils, ſes négociations ſecretes auprès des Seigneurs & des Communes, mais par beaucoup d'écrits qu'il publia ſous ſon nom & ſous des noms empruntés, entre leſquels on remarque un Mémoire intitulé *l'Examinateur* : il trouvoit le moyen par un heureux mêlange de plaiſanterie & de fineſſe, de fictions agréables, & de raiſons fortes, qui n'ont jamais été données qu'à lui au même degré qu'il les a eues, de réjouir & de ſubjuguer l'Angleterre, en la conduiſant ſans effort dans le parti qu'il vouloit lui faire prendre.

Le Procès ſans fin qu'on vient de traduire depuis peu eſt encore une de ces ſingulieres productions, qui ne contribuerent pas peu à la diſgrace des Marlboroughs & des Godolphins, à l'elévation de Mylord Bolingbroke,

Oxford, & du Duc d'Ormond qui lui succéderent, & à l'établissement de la paix d'Utrecht qui étoit devenue si nécessaire à la France, à l'Angleterre & à toute l'Europe.

Tout le monde s'intéresse au gouvernement en Angleterre, parce que tout le monde y a quelque part : rien de ce qui peut y avoir rapport n'y est indifférent ; la Cour ne dédaigne pas de payer secretement des Ecrivains en vers & en Prose, pour faire valoir les raisons qu'elle a de faire la guerre ou la paix, détablir ou d'abroger une loi, & pour détruire les raisons du parti opposé. Voilà pourquoi Swift joüa alors un si grand rôle par son attachement sincere & éclairé & par le talent qu'il avoit d'écrire ces sortes de manifestes.

La paix avec la France étoit consommée : mais la paix intérieure ne l'étoit pas, les Thoris & les Wighs, l'Eglise haute & basse, la Cour & les Communes, les Ministres mêmes, en un mot toute la Nation étoit divisée sur le choix qu'on devoit faire d'un successeur de la Reine, qui n'avoit point de postérité ; Swift espéroit de venir à bout de les recon-

cilier par un écrit intitulé, *Pensées libres sur les affaires présentes*, écrit solide & profond : mais la Reine mourut, avant qu'il pût le publier. L'accession de George premier au Throne changea tout : il disgracia les derniers Ministres, & surtout Bolinbroke : les Wighs triomphérent, la basse Eglise l'emporta ; la succession dans la ligne protestante fut établie ; & Swift sacrifia au parti qu'il croyoit le meilleur sa fortune & le séjour de Londres.

Retiré à Dublin en 1715 & à l'âge d'environ 48 ans, de politique consommé, il devint grand philosophe ; le bonheur de sa patrie & du genre humain, son zele pour sa religion, son attachement pour ses amis, son repos, furent les objets de sa philosophie.

Il ne cessoit de gémir sur l'esclavage où le gouvernement Anglois réduisoit l'Irlande : il écrivit un mémoire dont le but étoit de rendre les manufactures de ce Royaume d'un usage universel, & de délivrer ses compatriotes de la nécessité d'acheter des ouvrages fabriqués en Angleterre, tandis qu'ils pouvoient en

faire eux-mêmes d'aussi bons. Ce mémoire fut lu avec le plus grand plaisir par sa Nation : mais il irrita contre lui les tyrans de l'Irlande. Il n'en fut pas découragé : il essaya de les attendrir en faveur des pauvres, & de faire diminuer le prix du pain, du beure & des autres denrées nécessaires à la vie ; il avança aux artisans de la Capitale, mais sans usure, l'argent dont ils avoient besoin pour acheter la matiere de leurs travaux. Cette ingénieuse invention dont on a souvent abusé, & connue en France sous le nom de *la petite semaine*, fit refleurir les travaux & vivre une foule de Peuple. Enfin il fonda un Hôpital pour les *idiots & les lunatiques*, suivant l'expression Angloise, espece d'hommes qui mérite d'autant plus de compassion qu'ils sont presque toujours abandonnés ou maltraités.

Cet amour pour la patrie le faisoit regarder du Peuple d'Irlande comme son pere & son bienfaiteur : il ne pouvoit marcher dans la Ville qu'il ne fût salué avec respect, & qu'il n'entendît de tous côtés des acclamations

ſur ſes bienfaits ; on l'auroit pris pour un Roi entouré & aimé de ſon peuple ; il régnoit ſur les Irlandois, le Roi d'Angleterre ne régnoit que ſur l'Irlande.

Occupé du bonheur de ſa patrie, il voulut encore rendre heureux le genre humain, en le rendant plus vertueux : il étendoit ſes vues depuis les Rois, les Eccléſiaſtiques, les Magiſtrats, les Guerriers, juſqu'aux Laboureurs, aux Artiſans, aux Soldats, aux Domeſtiques. On a de lui des mémoires adreſſés à ceux qui commandent & à ceux qui obéiſſent ; ce fut encore dans cet eſprit qu'il écrivit les Voyages *de Gulivcr*, fameux Roman que l'Abbé des Fontaines a abrégé, & qui a eu quelque ſuccès en France. On va voir par l'extrait d'une lettre que Gay écrivit à Swift le 17 Novembre 1726, quel fut l'effet prodigieux que fit cet ouvrage, qui diſoit du mal de tout le monde, & que tout le monde lut avec tranſport.

» Il paroît depuis dix jours un Li-
» vre, qui a pour titre *les Voyages de*
» *M. Guliver* & qui fait l'entretien
» de toute la Ville. Toute l'édition a

» été épuisée en une semaine. Rien
» n'est plus divertissant que d'enten-
» dre les divers jugemens, qu'on en
» porte : tout le monde cepen-
» dant se réunit à l'aimer extrême-
» ment. On dit généralement que
» vous en êtes l'Auteur : mais l'Im-
» primeur déclare qu'il ne sait de
» quelle main lui est venu le manus-
» crit ; les plus grands Seigneurs, le
» plus bas peuple, le conseil privé,
» les cabanes des Nourrices, le lisent
» à l'envi ; les politiques convien-
» nent qu'il n'attaque personne en
» particulier, mais que la Satyre
» contre le genre humain est trop
» forte. Mylord Harcourt le vante
» beaucoup : la Duchesse Douairiere
» de Marlborough en est enthousias-
» mée : (*a*) elle dit qu'elle ne sauroit
» rêver d'autre chose depuis qu'el-
» le l'a lû, qu'elle reconnoît à pré-

NOTES.

(*a*) La Duchesse de Marlborough qui avoit autant d'esprit & de fermeté dans l'ame, que le Duc son mari avoit d'habileté & d'intrépidité à la guerre rendoit justice au mérite de Swift quoiqu'elle le soupçonnât d'avoir contribué à la disgrace du Duc de Marlborough.

» ſent qu'elle a perdu tout le temps » de ſa vie à aimer la plus mauvaiſe » partie du genre homain & à traiter » comme ſes ennemis les plus honnê- » tes gens du monde ; que, ſi elle » voyoit M. Guliver, quoiqu'il ait » été ſon plus cruel ennemi, elle lui » ſacrifieroit tous les amis qu'elle a » aujourd'hui pour avoir ſon amitié. » Entre les femmes qui l'ont critiqué, » quelques-unes ont dit que l'Auteur » en vouloit particulierement aux fil- » les d'honneur ; celles, qui vont » ſouvent à l'Egliſe, aſſurent que » c'eſt une impiété que de dégra- » der ainſi l'homme qui eſt l'ou- » vrage du Créateur : malgré cela la » Princeſſe Caroline le lit avec le » plus grand plaiſir. (a) Il a été applau- » di par les deux Chambres d'une » voix unanime ; enfin toute la Vil- » le, les hommes, les femmes, les » enfans en ſont fous. Si vous ne l'a- » vez point lû, je vous l'enverrai. »

NOTES.

(a) Cette Princeſſe fut depuis la femme de George II. elle aimoit & protégeoit les ſciences.

Recueil des Lettres de Swift, de Gay & de Pope.

Quoiqu'il dît du mal du genre humain, sa Misanthropie n'étoit ni chagrine ni méchante; Pope lui écrivit un jour » qu'il espéroit qu'a» près avoir été si long-temps sépa» rés, ils pourroient se retrouver en» semble, qu'ils auroient le plaisir, » non de cabaler, de faire des pro» jets insensés d'ambition, de s'in» quiéter eux-mêmes & les autres » hommes par de vaines intrigues; » mais de se divertir & de divertir le » monde, si cela leur plaisoit, ou du » moins de rire du genre humain aussi » innocemment & avec aussi peu de » malice qu'ils riroient d'eux-mê» mes: voici ce que Swift lui répon» dit en 1725.

» Tout en relevant mes fossés, je » passe mon temps à finir, à corri» ger, à perfectionner, à transcrire mes » Voyages de Guliver en quatre par» ties completes, nouvellement aug» mentés, & destinés pour la pres» se, quand le monde méritera » que je les lui donne, ou plutôt » quand j'aurai trouvé un Imprimeur » assez hardi pour risquer ses oreilles

en

» en les imprimant. J'ai le même
» projet que vous de nous voir réu-
» nis, après avoir tant souffert d'a-
» voir été si long-temps séparés : mais
» le principal but que je me propose
» est de tourmenter le monde au lieu
» de le divertir, Si je pouvois exécu-
» ter ce projet sans exposer ma per-
» sonne & ma fortune, je serois le
» plus infatigable écrivain que vous
» eussiez jamais vû. Je vous prie de
» donner aussi au genre humain quel-
» ques coups de fouet, pour l'amour
» de moi. J'ai toujours haï toutes les
» Nations, toutes les professions, tou-
» tes les Communautés : mais je
» garde mon amitié pour les *indivi-*
» *dus* ; je hais tous les gens de robe,
» mais j'aime tel Conseiller, tel Ju-
» ge ; je dis la même chose des Mé-
» decins, des gens de mon état, des
» Soldats, des Anglois, des Ecossois,
» des François, &c. Je déteste l'hom-
» me, cet animal appellé impropre-
» ment animal raisonnable, & que je
» voudrois plutôt qu'on nommât ani-
» mal capable de raison : mais j'aime
» Pierre, Jean, Thomas, &c. C'est sur
» ce systême que j'ai réglé ma vie &
» que je la réglerai jusqu'à ce que je

» la quitte. Je n'aurai point de repos » que tous les honnêtes gens ne soient » de mon avis, & j'espere bien par » conséquent que vous en serez. » Il vint à bout de persuader Pope, qui au fonds ne haïssoit pas tant que lui les hommes en général, mais qui savoit se dédommager sur les particuliers, comme on le peut voir dans sa Dunciade, & ses autres Satyres ; car pour le dire en passant, Pope étoit plus devot que Swift, mais il n'étoit pas aussi *bon-homme*; ainsi le misantrope Swift rioit plutôt de l'homme qu'il ne le haïssoit: il ressembloit plus à Démocrite qu'à Timon.

Il étoit incapable d'aucune haine véritable, aussi fut-il aimé, suivant son propre calcul, de vingt-sept grands Ministres & grands Seigneurs, de presque tous les beaux esprits de son siecle, & de plusieurs femmes d'un grand mérite. Lorsqu'il étoit dans la plus haute faveur, il employoit son crédit pour ses amis particuliers, quoique quelques-uns fussent du parti opposé à celui de la Cour ; il aimoit mieux risquer sa fortune que de ne pas faire celle de son ami. Gay dans l'indigence eut des preuves de sa li-

béralité. Swift fut fidele aux Ministres disgraciés jusqu'au dernier moment de sa vie ; on ne peut lire les lettres qu'il écrivoit & qu'il recevoit qu'on ne soit attendri des sentimens que ses amis avoient pour lui & qu'il avoit pour eux. Un homme si généralement aimé devoit être extrêmement aimable.

Il eut de la religion, quoiqu'un célebre Ecrivain ait dit qu'il se moquoit de tout : il ne se moquoit que du fanatisme & de la superstition ; il détestoit l'ambition & l'hypocrisie ; & il avoit horreur des Athées & des Déistes. On a de lui un mémoire qui a pour titre *Moyens d'établir l'incrédulité*, où il fait voir avec ses ironies pleines de sel, & son jugement admirable, que le Déisme & l'Athéisme sont funestes à la société. Il avoit plus de respect pour le Clergé de France que pour celui d'Irlande & d'Angleterre : il parloit avec une vénération particuliere du grand Evêque de Marseille. Lui reprocher le conte du tonneau, c'est lui reprocher d'avoir été Protestant : mais est-il bien vrai qu'il ait fait cet ouvrage ? il est constant du moins qu'il ne l'a jamais avoué.

Eſt-ce donc là un homme vain, ambitieux, cauſtique, avare, impie, comme un Anglois qu'il a tendrement aimé, l'a écrit dans des *lettres* très-peu *philoſophiques*, & très-peu eſtimées en Angleterre, ſi nous en croyons quelques Seigneurs de cette Nation, qui me l'ont aſſuré; de pareils outrages ne peuvent donner atteinte à la mémoire d'un auſſi grand homme.

Quelle étoit donc ſa vanité? Il vouloit ſe faire eſtimer, en faiſant du bien aux hommes. Celui, diſoit-il, après Tacite, qui mépriſe ſa réputation, mépriſe la vertu. S'il eût été ambitieux, il n'eſt point de dignités auxquelles ſon mérite n'eût pû prétendre. Il n'auroit eu qu'à ceſſer de paroître Thori, & devenir Wigh comme faiſoient la plûpart de ſes confreres: il auroit eu un Archevêché: ſes talens l'auroient rendu, auſſi utile à George I. qu'ils l'avoient été à la Reine Anne. S'il eût été cauſtique auroit-il compté un auſſi grand nombre d'amis illuſtres, & les auroit-il conſervés juſqu'à une extrème vieilleſle? Comment auroit-il pu être avare, ui qui avoit un revenu modique ſur

lequel il prenoit ſes aumônes & ſes libéralités, qui étoit accablé d'infirmités, & qui avoit beſoin de beaucoup de domeſtiques, lui qui ne regardoit les richeſſes que comme des moyens de jouir de l'aiſance & de la liberté, & qui étoit ſi indifférent pour elles, qu'il aimoit mieux être volé que d'obſerver de trop près ſes receveurs ? Enfin, dit-on, il étoit impie : accuſation grave qui ſuppoſe néceſſairement des preuves évidentes & proportionnées à la grandeur du crime, ſans quoi un accuſateur eſt plus odieux qu'un impie même : où les trouvera-t-on ces preuves ? Sera-ce dans ſes paroles, dans ſes écrits, dans ſa conduite, c'eſt ce qu'on ne trouve point.

Enfin on lui reproche de n'avoir point aimé la bonne compagnie ; reproche auſſi injuſte que les autres. Il ne peut pas certainement tomber ſur le temps qu'il a paſſé en Angleterre: voilà déja plus de la moitié de ſa vie juſtifiée à cet égard ; Monſieur Swift avoit près de cinquante ans quand il alla ſe confiner à Dublin, où il ne trouva d'abord aucun homme de Lettres, mais beaucoup de Seigneurs, qui gouvernoient l'Irlan-

de avec un ſceptre de fer. Il ne put les voir ſans horreur, & ſans ſe livrer, comme il dit lui-même *à la plus exécrable corruption ; les jeunes Gentilshommes étoient des ſots & des Athées, & leurs peres de vieux coquins, & des monſtres infâmes, plus fripons que le fameux Chartres*, dont nous avons parlé pluſieurs fois.

Ces crimes du grand monde l'en dégoûterent encore plus que ſes infirmités. Peu d'années après ſon établiſſement, il fut ſujet à des étourdiſſemens preſque continuels, à des vapeurs, & à une ſurdité qui l'attriſtoit : il fut réduit à mener une vie ſimple & retirée, & à ſe procurer pour toute compagnie de fort honnêtes gens, mais d'un eſprit & d'une condition médiocre, qui ne le gênoient point, qui ne l'empêchoient point d'avoir des vapeurs, & qui ne trouvoient point mauvais qu'il fût ſourd.

Il ſortoit même de ſa ſociété quand il croyoit pouvoir être utile. Il voyoit des Docteurs, des Evêques, quelques Seigneurs d'Irlande, pour leur porter les plaintes de la Nation, & pour obtenir d'eux quelques ſoulagemens pour le Peuple. Mylord Orrery lui-même

qui a l'ingratitude de lui faire ce reproche, a vécu longtemps avèc lui. Swift faisoit de temps en temps des Voyages à Londres; il s'occupoit de beaucoup d'ouvrages, de son *Guliver*, de mémoires sur différens sujets, d'un fort bon Traité sur les moyens de perfectionner la Langue Angloise, de beaucoup de pieces fugitives qui sont entrées dans des Miscellanées avec quantité de jolis morceaux de Pope. On pourroit citer un grand nombre de lettres charmantes, qu'il écrivoit à ses amis. Pouvoit-il jour de son loisir & de sa retraite avec plus de dignité?

Il voyoit quelquefois à la campagne une femme aimable & spirituelle: il avoit l'art de faire entrer jusque dans la société des femmes un peu de Vers, de littérature & de Philosophie: » Mylady Acherou, écri-
» voit-il à Pope en 1728. a une voix
» charmante, une éducation parfaite,
» un grand desir de former son juge-
» ment, qui est excellent, mais qui
» n'a été cultivé que comme celui
» d'une jolie femme: elle étoit ma
» pupille à la campagne; je la gron-
» dois sérieusement, quand elle lisoit

» mal : nous nous promenions en-
» semble : nous nous amusions de mil-
» le bagatelles ingénieuses : je faisois
» quelquefois pour elle des Vers en-
» joués & un peu satyriques, que j'a-
» vois le plaisir de lui montrer : je
» passois très-bien mon temps avec
» elle & avec son mari & beaucoup
» mieux que chez moi, où je ne trou-
» ve que mes domestiques & le vieux
» portier de mon vaste Presbytere :
» car je suis dans la résolution de ne
» voir personne jusqu'à ce que j'aie
» recouvré mes oreilles « (*a*)

On ne s'est pas contenté de médire de ses moeurs, on a osé dégrader ses Ouvrages, & avancer qu'il n'y en avoit aucun qui fût *marqué au coin de l'immortalité.*

NOTES.

(*a*) Il n'y a que les cœurs corrompus qui croyent que l'amitié simple ne peut subsister entre personnes de différens sexes : heureusement pour la société, ce commerce de l'esprit, que lie le goût des sciences, & que ne suivent jamais les remords, n'est point imaginaire ; la moitié de la vie de Swift fut remplie par l'étude, & l'autre fut accablée d'infirmités : ses plaisirs furent toujours philosophiques ; & s'il fut aussi savant & plus gai qu'Abélard, il n'en eut jamais les foiblesses.

Monsieur

Monsieur Swift autant au-dessus de la plupart des Auteurs par ses sentimens qu'il l'étoit par ses écrits, aimoit mieux borner sa gloire dant l'espace du temps & du pays où il vivoit, pourvû qu'il fût utile, que d'écrire sur des sujets généraux qui n'auroient pas été plus instructifs pour l'Angleterre & son siecle que pour le reste de l'Europe & la postérité : ainsi la gloire, qu'il perdra peut-être dans la suite en qualité d'écrivain, lui sera rendue au centuple en qualité de Citoyen.

Mais qui sommes-nous pour décider du goût des siecles à venir & donner des loix à la postérité ? Si Monsieur Swift eût raconté sechement quelques faits, & proposé simplement quelques idées relatives aux affaires de son temps ; ses Ouvrages politiques auroient le sort de ces Mémoires qu'on écrit pendant une guerre, & dont on allume souvent les feux de joie quand la paix est faite,

Il n'en est pas ainsi des écrits du Docteur, à l'occasion des Torys & des Wighs, qui n'existent déja plus, ou du moins qui ne sont plus ce qu'ils étoient. Il établit dans ses Ouvrages des prin-

cipes profonds & ingénieux, ſur le gouvernement Anglois, qui doivent durer autant que ce Gouvernement, & qui peuvent être d'une grande utilité aux Rois & aux Miniſtres des autres Nations.

Tant que la Langue Angloiſe ſubſiſtera, on étudiera ſon ſtyle, le tour agréable qu'il donne aux raiſonnemens les plus ſolides, l'enjouement qu'il répand ſur les matieres les plus ſeches, l'art avec lequel il releve les détails les plus communs, & avec lequel il badine des myſteres profonds de la politique. Il ne plaît jamais tant que quand il inſtruit; il ne fait jamais tant rire que quand il fait penſer: ce n'eſt pas toujours le fond des choſes que nous recherchons, c'eſt la maniere dont elles ſont traitées. Le génie ne meurt point; que les faits les intérêts, les circonſtances, les anecdotes ſoient perdus, on ne manquera point de Commentateurs, qui ſe feront une auſſi grande gloire d'éclaircir l'Auteur le plus original que l'Angleterre ait jamais eu, qu'ils s'en font de tirer de l'oubli des inſcriptions effacées, des antiques à moitié détruites, des manuſcrits rongés des vers &

des médailles couvertes de rouille, & beaucoup d'autres vieux Savans.

C'est dégrader injustement le style de Swift que de dire qu'il est bourgeois & burlesque : son style extrêmement naturel, est aussi pur & aussi élégant que celui de Pope & de Bolingbroke. Si ses idées sont plaisantes & comiques, ce n'est pas du plaisant & du comique de Scaron ou de Rabelais, mais d'une espece particuliere. Ses idées sont fines, quoique comiques ; & délicates, quoique plaisantes. Les noms d'artisans, qu'il introduit dans quelques-uns de ses écrits, n'ont rien de bas dans sa langue : placés avec adresse, sous le voile d'une allégorie ingénieuse, ils forment un contraste charmant avec les graves personnages qu'ils indiquent. Si le Traducteur du Procès sans fin a bien saisi l'esprit de son Auteur, cette traduction est un Ouvrage de génie, & lui fera autant d'honneur, aux yeux de ceux qui possedent bien les deux Langues qu'un Ouvrage de sa composition.

Si l'on peut présumer que les écrits politiques de Swift dureront longtemps, on peut assurer à plus forte raison la même chose de ses Ouvra-

ges Philosophiques, Théologiques & Littéraires, puisqu'ils roulent sur des sujets qui sont de tous les temps & de toutes les Nations.

Pour nous borner à ses Vers, quoi de plus agréable que ses petites piéces, qui ont été répandues dans quelques-uns des Volumes précédens, que son Poëme de Baucis & de Philemon, qu'on a vu dans le premier tome? J'espere que celui de Cadenus & de Vanessa, quoique un peu long, n'aura pas moins de succès: on y trouve en effet élégance de style, finesse de pensées, peinture naturelle, instructions morales déguisées sous des plaisanteries, fiction originale, & le tout ensemble neuf & unique.

Si l'on pouvoit le comparer à un Ecrivain, ce seroit peut-être à notre célebre la Fontaine: il est aussi original dans son genre, que la Fontaine l'est dans le sien; mais pourquoi comparer le génie? On a mis Swift vis-à-vis de Rabelais, de Michel Cervante & même de Cirano de Bergerac. Monsieur de Voltaire a démontré combien il étoit absurde de comparer Swift avec Rabelais; quel rapport y a-t-il entre l'Auteur de Dom Guicho-

te, & celui de Cadenus & de Vanessa, pour me borner à ce Poëme? Je ne nie pas que Cervante ne soit un écrivain admirable : mais il ne l'est point de la même maniere que Swift, ce n'est point la même imagination. Quant à Cirano de Bergerac ce n'est qu'un fou & un imbécile auprès de l'Auteur de tant de mémoires politiques, des Voyages de Guliver, du Conte du Tonneau, s'il est vrai qu'il soit de lui, &c. Avant que de prononcer sur de pareils hommes & particulierement sur des étrangers admirés de toute leur Nation, il faut avoir consulté les plus excellens Juges de cette Nation, avoir lû les originaux, & peut-être avoir vécu dans leurs pays; c'est pourquoi nous pouvons nous en rapporter à M. de Voltaire. Voilà ce qu'il dit de Swift : » Swift a toute la finesse, le choix, le bon goût qui » manque à notre Curé de Meudon: » ses vers sont d'un tour singulier & » presque inimitable : la bonne plaisanterie est son partage en vers & » en prose: mais pour l'entendre il » faut faire un petit voyage en son » pays. « Je n'ai traduit de lui que ce qu'un étranger peut entendre ; &

j'y ai été aidé par plusieurs Anglois illustres *qui ont fait un petit voyage dans notre pays.*

Voici encore ce qu'en pense l'Auteur des mémoires de la vie de Pope, que j'ai cité dans le troisieme volume. » Son génie étoit grand & prodi- » gieux, son esprit vif & étendu, son » érudition profonde & solide : il fut » l'honneur du Clergé sans supersti- » tion & sans hypocrisie, l'ennemi » du pédantisme & des pédans ; le » fleau de la vanité & de la folie, » sage & prudent, ayant horreur des » Libelles & des Satyres, juge déli- » cat des ouvrages d'esprit, ami de » la vertu dans quelques pays qu'elle » fût (*a*).

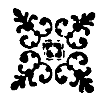
NOTES.

(*a*) Après avoir achevé à la fin de 1755 l'article des Contes & l'apologie de Swift, j'ai appris avec le plus grand plaisir qu'un des partisans des vertus & des écrits du Docteur a vengé sa mémoire de l'injuste censure que Mylord Orrery, ami intime de cet homme illustre, a eu la foiblesse de faire après sa mort de ses mœurs & de ses écrits ; le véritable ami a employé à peu près les mêmes moyens dont je m'étois servi dans cette Apologie, & y ajoute des faits qui lui donnent un nouveau degré de force. Il en résulte que Swift

Il mourut en 1745. âgé de 78 ans. Il fit des Vers enjoués ſur ſa mort : il y feint qu'on vient en apprendre la nouvelle à des femmes qui jouent. Ah ! mon Dieu, dit une d'entr'elles, le pauvre Swift eſt mort. . . . carreau. . . . . c'étoit un homme d'eſprit. . . . trefle. . . . il étoit un peu malin. . . . la volte.

NOTES.

vécut le défenſeur de l'Irlande, qu'il en mourut le bienfaiteur, & que ſon nom ſera à jamais la gloire de ſa patrie. Ainſi les petits défauts qu'on lui reproche, ſe perdront aux yeux de la poſtérité dans la foule de ſes vertus, comme quelques demi-tons, qui ne ſeroient pas de la derniere préciſion, ſeroient anéantis dans le bruit éclatant d'une multitude de belles voix & d'inſtrumens harmonieux touchés par des mains habiles, ou comme quelques foibles taches du Soleil qui diſparoiſſent dans ſa lumiere vive & immenſe. Voyez le Journal Etranger mois de Janvier & de Février 1755.





AVERTISSEMENT
SUR
LES OPERAS.



'AVANCE vers la fin d'une carriere pénible, que je me ſuis ouverte; je parviens au but que je me ſuis propoſé; je voulois faire connoître la Poëſie Angloiſe, & je vois que cette connoiſſance, ſi utile, eſt devenue preſque générale, par le moyen d'une *foule* de Traductions, qui ſe multiplient de jour en jour depuis les miennes, & qui acquierent une nouvelle célébrité dans le Journal Etranger, Ouvrage ſi néceſſaire,

commencé ſous de ſi heureux auſpices, accrédité par un ſi grand nombre de Souſcripteurs & rédigé juſqu'à préſent par des plumes ſi ſages & ſi ingénieuſes. La conformité de ſon plan avec celui de mon Livre, m'a laiſſé entrevoir que j'aurois peut-être contribué à faire naître le projet de ce Journal. Qu'on me pardonne ce léger ſentiment d'amour-propre ! je le crois épuré par l'amour de la Patrie.

Il ne me reſteroit plus pour achever de tous points mon entrepriſe, que de donner des Tragédies, des Comédies & des Operas : mais M. de la Place s'eſt acquitté, avec ſuccès, de la Traduction des Tragédies & des Comédies, &, quoiqu'il n'ait pas porté ſon jugement ſur les différentes pieces qu'il a fait connoître, il y a lieu de croire que dans ſon Hiſtoire critique du Théatre

Anglois, annoncée depuis long-temps ; il perfectionnera *son Ouvrage*, & ne nous laissera rien à désirer.

Comme je ne crois pas qu'on ait traduit jusqu'à présent aucun Opera Anglois, il est de mon sujet d'en donner au Public les plus remarquables & les plus singuliers. Le Théatre lyrique, ainsi que la Poësie, ose s'élever presqu'au sublime de la Religion, & peut descendre aux Fables de la Mythologie la plus profane : il passe du merveilleux de la Magie à celui de la Féerie, & de l'héroïque le plus noble jusqu'au comique le plus bas ; voilà les divers objets que le Théatre lyrique Anglois va nous présenter, dans l'*Oratorio* de Samson par Milton, dans les Enchanteurs Bretons par Mylord Lansdown Comte de Granville, dans la Rosamonde d'Adysson, dans le Comus

du même Milton, dans le Jugement de Paris & la Sémélé de Congreve, enfin dans l'Opera des Gueux & dans celui de Polly, qui en eſt la ſuite, par Jean Gay: tous grands Poëtes, qui fleuriſſoient ſous les regnes les plus favorables à la Poëſie, ſous Charles II. la Reine Anne, & Georges I.

Ne vous attendez point à en voir qui aient été faits ſous le regne de ſon Succeſſeur, il n'en a produit aucun, qui ſoit écrit en Anglois, ou du moins qui mérite d'être connu; les paroles de ces Operas modernes ſont totalement italiennes, ainſi que la Muſique: ou ſi les paroles ſont angloiſes, elles ſont ſi ſervilement dépendantes de la Muſique italienne, qu'elles ne pourroient ſe ſoutenir dans une Traduction.

Mon uſage ayant toujours été d'entrer dans chaque genre par un

Discours, j'ai cru devoir commencer par la Traduction d'une Préface, que Mylord Comte de Granville a mise à la tête de ses Enchanteurs Bretons. On va voir en même tems les regles, sur lesquelles les Anglois judicieux fondent leur Théatre lyrique, & la maniere dont ils les exécutent : on aura sous les yeux leur théorie & leur pratique.





PRÉFACE
SUR LES
TRAGÉDIES-OPERAS;

Par Mylord LANSDOWN *Comte de Granville.*


E tous les Spectacles publics, il n'en est point qui puisse faire un plus grand plaisir que celui qui porte, à juste titre, le nom d'Opera : il y a peu d'arts, en effet, qui n'entrent dans sa composition, & qui ne doivent y contribuer à affecter tous les sens & à flatter tous les goûts.

Ce Poëme contient deux parties principales, dont le Poëte doit être occupé, le Dramatique & le Lyrique; l'Architecte, le Peintre, le Compositeur, l'Acteur, le Musicien, le Danseur, ont chacun leurs emplois

particuliers dans la disposition & dans l'exécution.

Les mêmes matériaux, maniés par des mains différentes, ont des différens effets ; donnez à un bon ou à un mauvais Cuisinier des viandes pareilles, le premier vous servira un mets exquis, & l'autre un plat détestable : le bon sens préside à l'assaisonnement de cette espece de festin ; si vous ne plaisez pas au jugement, vous ennuyez bientôt les yeux & les oreilles.

L'Opera François est parfait dans ses décorations, ses danses, sa magnificence ; l'Italien excelle en musique & en vers ; ce qui est dramatique est défectueux dans l'un & dans l'autre (*a*) ; un estomac anglois demande une nourriture solide & substantielle : il périroit de faim à un repas, où l'on ne lui donneroit que des sucreries (*b*). Un Opera est une sorte

NOTES.

(*a*) Pour ne point multiplier les Remarques, je les renvoie à la critique que je ferai de cette Préface & de l'Opera qui la suit : on verra cette critique après l'Opera.

(*b*) Cette longue allégorie sent un peu trop la cuisine. J'ai remplacé les *salmigondis* & les *oilles* par des équivalens.

d'ambigu : la table eſt magnifiquement éclairée ; elle eſt ornée de fruits, de fleurs & de tout ce que la ſaiſon peut produire d'agréable à la vûe & à l'odorat : mais ſi les Conviés n'y trouvent pas de quoi ſatisfaire leur appétit, ils ſe ſépareront tous mécontens. C'eſt au Poëte ſeul qu'appartient le choix de la Fable, la conduite de l'intrigue, l'harmonie des vers, l'élévation des ſentimens, la juſteſſe des caractéres ; voilà en quoi conſiſte la nourriture ſolide & ſubſtantielle.

Il eſt de la nature de ce Poëme (*a*) que l'intrigue ſoit fondée ſur une Hiſtoire, où les Enchanteurs & les Magiciens jouent le principal rôle : ils rempliſſent dans nos Poëmes héroïques modernes la place que tenoient les Dieux dans les Poëmes

NOTES.

(*a*) Il n'eſt point eſſentiel à ce Poëme que les Magiciens & les Enchanteurs, imaginés dans des tems d'ignorance & de ſuperſtition, y jouent aucun rôle. Il y a de bons Operas ſans magie ; ce merveilleux, à force d'être répété, paroîtra à la fin ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire puérile & ridicule.

anciens; leur présence sur le Théatre est d'autant plus intéressante, qu'ils sont mortels, & qu'ils ne sont distingués du reste des hommes que par leur pouvoir surnaturel.

La dignité des personnes qu'on introduit sur la scene, en étant un des grands ornemens, il faut que les caracteres en soient brillans & nobles, que les sentimens répondent aux caracteres, & que l'amour & l'honneur y dominent.

Je souhaiterois que les Dialogues, qui sont chantés dans les Operas François & Italiens, ne fussent que déclamés; si les vers sont véritablement harmonieux (*a*), qu'a-t-on besoin de musique pour les relever? Un beau vers, bien prononcé, est réellement musical, & le ton ordinaire

NOTES.

(*a*) Cette réflexion est sensée: on ne devroit mettre en musique, & même en vers, que des sentimens propres à exciter des passions. Pourquoi rimer & chanter, si j'ose parler ainsi, des détails, des raisonnemens, des dialogues froids? Pour qu'un Opera mérite d'être en vers & en musique d'un bout à l'autre, il faut que tout y respire le sentiment, excite l'émotion, enflamme les passions.

de

de la voix eſt plus naturel que celui du chant.

Quoi de plus bizarre que de voir Caton, Céſar, Alexandre le Grand affecter ſur le Théatre des airs ſuperbes ſous la figure de Muſiciens efféminés ? La Muſique doit donc être bornée à la partie lyrique du Poëme, qui débarraſſé d'un récitatif ennuyeux & peu naturel, produira certainement un plaiſir plus conforme à la raiſon.

Toutes ſes parties doivent ſe ſoûtenir mutuellement, de maniere qu'aucune ne cauſe de l'ennui ; leur liaiſon doit être telle que l'une ne puiſſe ſubſiſter ſans l'autre : ce doit être une broderie ſi intimement mêlée avec le fond, qu'il ne ſoit point poſſible d'arracher l'ornement qu'on ne déchire l'étoffe.

Introduire le chant & la danſe, ſans aucun rapport avec l'action, ce n'eſt point conſtruire un Opera ſur un drame : cependant on donne aujourd'hui ce nom à toutes les Farces, pourvû qu'on y apperçoive, de temps en temps, un peu de danſe & de muſique. La plus belle dentelle, ſi elle eſt ridiculement pla-

cée, ne peut parer que la robe d'une folle.

Mon dessein n'est pas de critiquer ce qui a paru en ce genre sur le Théatre Anglois. Nous devons à d'habiles Ecrivains plusieurs pieces, qui portent le nom d'Operas Dramatiques : mais, à mon avis, ils ont très-mal choisi leurs sujets; la Rosamonde d'Adysson, la *Sémélé* de Congreve, quoique admirables en leur genre, sont plutôt des Mascarades que des Operas. Comme je ne puis m'empêcher de m'intéresser à l'honneur de ma Patrie, jusques dans les plus petites choses, je fais mon possible pour que nous surpassions nos voisins en toutes sortes de productions.

Si la magnificence de l'Opera François & la musique de l'Opera Italien, embellies des charmes de la Poësie, étoient fondées sur un plan régulier & véritablement dramatique, au point d'instruire & de plaire, d'enrichir le jugement & de ravir les sens, il n'est pas douteux que cette nouvelle beauté, c'est-à-dire, cette magnificence & cette musique, ajoûtées à nos Operas Anglois, ne lui donnassent un avantage considérable sur tous ceux

de ces deux Nations. Accordons à nos Citoyens le tiers des récompenses par lesquelles nous avons encouragé les Etrangers, pour quelques morceaux de Musique seulement, auxquels on a donné le nom d'Operas, elles seront plus que suffisantes pour encourager à produire des Operas parfaits (*a*).

J'ai tâché, dans la construction de l'Opera suivant, d'éclaircir ces préceptes par un exemple : les exemples sont les meilleurs moyens de rendre sensibles les préceptes. Une main plus habile s'en seroit peut-être mieux acquittée : pour moi, je ne fais que proposer un modele qu'on pourra perfectionner quand on sera ennuyé des scenes des plus viles conditions, & qu'on reprendra le goût des plaisirs nobles.

Les étrangers nous reprochent des

NOTES.

(*a*) L'Opera Anglois est une mine abondante pour les Musiciens Italiens ; un Hyver suffit à faire leur fortune. On connoît, en Italie, un château qu'un Musicien, qui s'étoit enrichi en Angleterre, a fait bâtir, & qu'il a nommé par reconnoissance *la folie des Anglois*.

irrégularités si monstrueuses dans nos Poëmes dramatiques, qu'ils prétendent qu'elles révoltent toutes les Nations; un Suisse (a) même, sans considérer qu'elles ne sont pas approuvées de nos Connoisseurs, s'est mis aussi au rang de nos Critiques. Un Étranger qui ignore notre Langue, & qui est incapable de juger de nos sentimens, nous condamne sur le seul témoignage des yeux, & conclut que ce qu'il entend est aussi extravagant que ce qu'il voit. Lorsqu'Œdipe se

NOTES.

(a) Ce Suisse est M. Muralt, dont on imprima les Lettres sur les Anglois & sur les François en 1726. trente ans après qu'il les eut écrites. Il y dit aux Anglois des choses très-dures. Il assure, » qu'Œdipe paroissoit sur » leur Théatre avec les yeux crevés, & qu'il y » avoit vû tenailler un homme en croix pen- » dant une demi-heure; il me semble, ajoûte- » t-il, que des Poëtes qui ont le vrai génie, » & qui savent émouvoir, ne doivent pas » avoir recours aux tenailles. «

Tous les Gens de Lettres & de qualité ont horreur de ces cruautés & du plaisir qu'elles inspirent: mais les Chefs de la République des Lettres ne sont pas plus écoutés en Angleterre, que les Chefs de l'Etat n'y sont obéis dans des temps critiques.

donne la mort en se précipitant du haut d'un balcon, & que Jocaste sur son lit se tue elle-même ; ces objets au-lieu d'exciter la terreur & la pitié remplissent d'horreur les Spectateurs. Il n'est pas étonnant que les Etrangers, qui en sont choqués, s'imaginent que nous sommes à peine sortis de la barbarie, puisque de pareils objets paroissent nous plaire. Pour prevenir ces reproches, il seroit à souhaiter que notre Scene fût moins ensanglantée, & que l'épée & le poignard y fussent moins à la mode : cependant, afin de nous dédommager de ces retranchemens, je serois d'avis qu'on se relâchât quelquefois de la sévérité de quelques loix, auxquelles nos Maîtres nous ont asservis ; quoique je conseillasse en même temps d'en maintenir l'observation avec toute l'exactitude possible, mais on ne peut faire tant de réformes à la fois.

Il pourroit arriver qu'il seroit de la nature de certains sujets touchans & pathétiques d'exiger un peu de liberté, & alors la critique ne pourroit s'offenser, si on trouvoit le moyen d'échapper à la rigueur des loix du Parnasse, ainsi qu'à la sévérité des

loix de la justice, en suivant les regles de l'équité. A quelle contrainte ne seroit-on pas réduit si l'on étoit obligé de sacrifier à la regle une beauté principale, dont dépendroit le succès de la piece entiere? Ne seroit-ce pas le cas où le *summum jus* pourroit bien être *summa injuria* (*a*)?

Corneille même se plaint que son génie est gêné par ses propres regles. » Il y a, dit-il, une différence infinie » entre la théorie & la pratique; que » le plus févere Critique en fasse » l'essai, il sera convaincu, par sa » propre expérience, qu'il est certains » sujets, où un scrupuleux attache- » ment à la lettre de la loi, nous em- » pêche de briller & d'émouvoir les » passions; quand la transgression de » la loi est, ou paroît être si peu im- » portante qu'elle est imperceptible à » la représentation, ne peut-on pas » permettre une légere licence (*b*)? «

NOTES.

(*a*) Tout le monde sait qu'il faut quelquefois transgresser une regle pour en observer une autre plus essentielle, qui est de plaire.

(*b*) Ces paroles sont un extrait fidele des principes de Corneille; si j'avois pû les trou-

C'eſt à des libertés auſſi peu conſidérables, que Corneille attribue le ſuccès du Cid : mais les ſéveres Légiſlateurs de l'Académie Françoiſe le traiterent avec tant de rigueur, pour avoir pris ces licences, que ni lui ni perſonne n'ont oſé depuis courir les mêmes riſques. Les Muſes Françoiſes, ainſi captives, reſſemblent aux oiſeaux dont on a coupé les ailes ; elles ne peuvent que s'agiter & voltiger un peu, mais elles ſont incapables d'un ſublime eſſor (*a*).

Les Dialogues de leurs Tragédies ſont auſſi contraints que le plan &

NOTES.

ver expreſſément dans le Texte que l'Auteur Anglois a traduit ; je n'aurois pas ſubſtitué ma foible proſe à ſon ſtyle plein de ſens & d'énergie.

(*a*) Dédale s'éleva moins haut qu'Icare.

On remarque, à la vérité, de longs raiſonnemens pour & contre dans quelques Scenes de Corneille, & nos Héros tragiques ſont quelquefois un peu trop Orateurs ; ceux des Anglois ne le ſont pas moins. On ne ſoûtiendroit pas long-temps la lecture d'une Tragédie qui repréſenteroit ſéchement des faits ; ce ſeroit un édifice maſſif & ſolide, mais ſans ſculpture & ſans ornement ; un corps robuſte & nerveux, mais ſans couleurs & ſans graces.

l'intrigue : ce ne ſont point des entretiens, des diſcours : ce ſont des harangues, des déclamations ; ce n'eſt point un langage libre, naturel, aiſé, comme devroit être celui de la converſation, mais des argumens pompeux, précis, en forme, pour & contre. J'ai vû d'aimables négligences : mais qu'eſt-ce qui a vû d'agréables pédanteries ?

On doit fuir toutes les extrémités ; un rigoriſte françois & un tolérant anglois s'écartent également, par des routes oppoſées, de la fin du Poëme dramatique. Si les Muſes Angloiſes ſont trop fougueuſes, les Françoiſes ſont trop réſervées : les premieres ont beſoin de frein, les autres d'éperon.

Si je prétens qu'on doive ſe relâcher un peu de la trop grande ſévérité des regles, lorſque la nature des ſujets ſemble l'exiger, je ne demande, à cet égard, aucune indulgence pour mon Poëme. Quoique les Anciens ne nous aient laiſſé aucun modele de ces eſpeces de Tragédies, je me ſuis apperçu, après un mûr examen de ma piece, que j'ai été attentif à ſuivre leurs plus rigoureux préceptes.

Les trois unités y sont scrupuleusement observées : la Scene est fixée dans le même lieu ; elle n'a d'autre variété que celle des différens points de vûe, qui se succedent les uns aux autres, par le pouvoir des enchantemens : tous les incidens sont exactement renfermés dans l'espace du temps que dure la représentation ; l'intrigue est fondée sur l'action principale, & cette action donne lieu à divers changemens, qui tendent tous au même but ; les ornemens & les décorations font un seul tout avec l'action, au point qu'ils ne peuvent se soûtenir que l'un par l'autre : chaque Acte est déterminé par une révolution inattendue : enfin le vice est puni, la vertu récompensée, & la morale en est instructive.

La rime (*a*), que je ne voudrois pas qu'on admît dans les plus graves Tragédies, me paroît très-convenable à la représentation de cette espece de Romance héroïque, & très-propre

NOTES.

(*a*) Ce que l'Auteur dit de la rime ne peut convenir qu'à la Poësie Angloise, qui peut se soûtenir dans des vers blancs.

à accompagner la Musique des voix & des instrumens.

Le superbe langage d'un Tyran farouche ne sied point à un Amant passionné ; les tendres sentimens doivent être ornés du plus doux coloris : le sujet doit régler le style ; il n'est point de pensées, de caracteres, d'actions de différente nature, qui ne doivent parler un différent langage : les aimables propos d'un Amant modeste ne formeroient qu'un murmure étranger dans le Dialecte de Milton, & la douce harmonie des vers de Waller, seroit ridicule dans la bouche de Lucifer & de Béelzébuth : le tendre & le terrible exigent différens airs.

Au reste cette tentative, dans le genre dramatique, fut l'essai d'une Muse encore dans son enfance ; ce fut plutôt l'amusement de quelques heures de loisir qu'un Ouvrage destiné pour le Public. Etant tombé, par hasard, entre les mains d'un fameux Acteur, il le demanda pour son Théatre, où il fut si favorablement reçu qu'il fut représenté quarante jours au moins sans interruption.

La séparation des principaux Ac-

teurs & l'introduction de l'Opera Italien firent cesser la représentation de cette piece : si je l'eusse composée dans un âge mûr, elle auroit eu, peut-être, moins de défauts ; cependant l'ayant relue long-temps après, avec plus d'attention qu'on n'en a ordinairement dans la chaleur de la jeunesse, je ne puis dire absolument que je rougisse de l'avoir écrite *scripsisse pudet* (*a*).

NOTES.

(*a*) Cette Préface, élégamment écrite, est dans les bons principes : ils sont soûtenus de preuves judicieuses & ornés de jolies pensées. Nous allons voir si dans l'exécution l'Auteur est fidele à ses préceptes.





PROLOGUE.

NOs Poëtes ont observé qu'il leur est plus facile de vous plaire, que de se plaire à eux-mêmes : le jugement s'épuise (*a*) & souffre les douleurs de l'enfantement, lorsqu'il s'agit de nouer une intrigue, de rendre une Scene intéressante, & de travailler chaque vers avec soin. Qu'ils sont insensés nos Poëtes de prendre tant de peine ! & puisque vous voulez bien les mettre à leur aise, & que vous êtes trop bons pour être difficiles ; eh, qu'est-il besoin de

NOTES.

(*a*) *Littéralement :* Il faut que le jugement *sue.*

ſe donner des convulſions ; pour écrire les jolis riens que vous admirez ?

Notre Auteur qui veut flatter votre goût, de la maniere dont vous le ſouhaitez, ſe préſente à vous avec une bagatelle lyrique & des rimes bruyantes : mais il a eu ſoin, avant que de combattre, *de ſe bien fortifier & de ſe retrancher par-deſſus la tête & les oreilles dans la Muſique.* Si, par le plus grand malheur ou par inadvertance, il lui arrivoit de penſer, ayez de l'indulgence pour lui, *Meſſieurs les Beaux* (*a*), il n'a point eu deſſein de vous offenſer : il vous prie même, en faveur des danſes & des chanſons, de lui pardonner tout ce qu'il y aura de

NOTES.

(*a*) Ce Prologue eſt malin & ingénieux : *Meſſieurs les Beaux* ne croiront pas, ſans doute, que le compliment s'adreſſe à eux.

Poësie & de bon sens dans la piece (*a*).

NOTES.

(*a*) L'Opera Anglois embrasse un plus vaste champ que l'Opera François. N'étant pas possible de le traduire en entier, à cause des longueurs & des obscénités, qui défigurent presque toujours les Poësies Angloises, je dois nécessairement me borner à un extrait : mais bien loin d'être une esquisse ou un squelette inanimé, tels que sont les extraits que l'on nous donne depuis quelque temps, & qui ne sont souvent que des extraits d'extraits ; je ferai ensorte que celui-ci soit un Tableau animé, un corps vivant, que le plan & l'intrigue s'y soûtiennent d'un bout à l'autre, & que nous ayons une piece entiere, sans superfluités & sans indécences.





LES ENCHANTEURS BRÉTONS,

OPERA OU POËME DRAMATIQUE,

Avec des Scenes, des machines, de la Musique, des danses, des décorations, &c.

Par Mylord LANSDOWN *Comte de Granville.*

ACTEURS.

CŒLIUS Roi d'Angleterre, pere d'Oriane.
CONSTANTIUS Empereur Romain, promis en mariage à Oriane.
AMADIS de Gaule, fameux Chevalier errant, Amant d'Oriane.
FLORESTAN son Compagnon, Amant de Corisande.
ARCALAUS Magicien, ennemi d'Amadis.
LUCIUS Chevalier Romain, Confident de l'Empereur.

ACTRICES.

ORIANE fille de Cœlius, Amante d'Amadis, promise en mariage à Constantius.
CORISANDE fiancée à Florestan.
URGANDE sage Enchanteresse, amie d'Amadis.
ARCABONNE Magicienne, sœur d'Arcalaus.
DÉLIE suivante d'Urgande.
Troupe de Magiciens de la suite des Enchanteurs.
Troupe de Captifs, de Captives, d'Hommes & de Femmes de la Cour de la Grande-Bretagne, Prêtres ou Druides.
Romains de la suite de Constantius, Musiciens, Danseurs, &c.

La Scene est dans le Palais du Roi Cœlius, dont les appartemens sont habités par différens Enchanteurs.

Ce sont les mêmes Acteurs que dans l'Amadis de Quinaut, excepté que dans celui-ci Oriane est fille de Lisuard, Roi de Gaule, & qu'elle n'a d'autre Amant qu'Amadis.



LES ENCHANTEURS BRETONS,

Par Mylord LANSDOWN *Comte de Granville.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

La toile se leve : on entend une symphonie de toute sorte d'instrumens. Le Théatre représente un bosquet enchanté, orné & embelli de fontaines, de statues, &c. Urgande & Délie célebrent, avec une pompeuse cérémonie, une fête d'enchantemens. Le Théatre est rempli de Musiciens & de Danseurs.

URGANDE, DÉLIE.

URGANDE.

ENTS grondez, ouvrez les nuages, effrayez les Prêtres, sauvez une *fiancée* tremblante ! secourez l'amour fidele d'un Amant outragé ! il est digne de Jupiter de protéger les Amans.

DÉLIE. Nos charmes ont un heureux succès ; le Temple s'ébranle ; l'autel tremble ; le Prêtre épouvanté abandonne la statue sacrée ; il fuit celle qu'il venoit de conduire à l'autel ; il interrompt les cérémonies ; il cesse de serrer les nœuds sacrés de l'hymen.

URGANDE. Musiciens des cieux volez, volez ici, accompagnez nos charmes magiques de vos sons enchanteurs !

(*Urgande & Délie se retirent au fond du Théatre, & tracent avec leurs baguettes enchantées, des cercles magiques en continuant leurs cérémonies.*)

Un grand CHŒUR de voix & d'instrumens.

Les statues quittent leurs piédestaux, & forment diverses danses : un Chœur de Musique forme différens airs, dont les paroles sont l'éloge de l'harmonie, sans presque aucun rapport au sujet ; c'est une broderie dont on peut arracher l'ornement sans déchirer l'étoffe. *Voyez la Préface.*

URGANDE & DÉLIE *s'avancent sur le Théatre.*

URGANDE. O Dieux, approuvez mes soins pour Amadis : quelle est la récompense d'un Héros, si ce n'est l'amour ? Quand il fut contraint de quitter la Grande-Bretagne pour aller combattre dans une terre étrangere, son cœur vaincu resta captif dans ces lieux. Les beaux yeux d'Oriane firent cette conquête, & l'amour du Héros ne fut point payé d'ingratitude.

DÉLIE. Poursuivi par Arcabonne & chassé de rivage en rivage, comme Enée le fut par l'implacable Junon, errant dans l'Univers. Il revient trop tard ; inquiete de sa longue absence, Oriane lui impute un crime, que la destinée seule lui a fait commettre :

elle le ſoupçonne de lui être infidele ; elle prétend qu'il la mépriſe, & ne conſultant que ſa fierté, elle reſpire la vengeance.

Urgande. Dans le moment même que la colere l'enflamme, un charmant rival la preſſe, un Roi impérieux la contraint ; l'amour cede : domptée par ſa fierté, elle ſe ſoumet à être l'épouſe d'un Romain.

Délie. Elle le ſeroit déja ſans le ſecours de vos charmes, &c. » Juſqu'à » préſent Urgande & Délie ſe ſont » appris ce qu'elles ſavoient déja : el- » les n'auroient eu rien à ſe dire, ſi le » ſpectateur n'eût eu beſoin d'être » inſtruit. Urgande remonte ici à l'ori- » gine très-connue de la Chevalerie » errante.... Délie lui a dit qu'Amadis » eſt le plus brave des Mortels, &c. » Elles rentrent enſuite dans leur ſu- » jet, en continuant de s'inſtruire de » ce que l'une ni l'autre n'ignoroit » pas. «

Urgande. Ardan, ce noir Magicien, qui enchaînoit nos Héros & qui outrageoit nos beautés, par ſes cruels artifices, oſa meſurer ſa lance contre celle d'Amadis : mais ſon bras redoutable frappa le monſtre & délivra la

terre. Banni de ton cœur la douleur & l'inquiétude, Amant généreux : la victoire & l'amour t'assurent la possession d'Oriane.

DÉLIE. La fiere Arcabonne & l'impie Arcalaus, du sang d'Ardan, ennemis de la vertu, avides de carnage, mettent leur plaisir dans la destruction, rassemblent leurs funestes enchantemens : héritiers des fureurs de leur frere, ils conspirent contre Amadis, ils menacent sa vie, ils s'opposent à son amour.

URGANDE. Nous allons prendre les mêmes soins pour prevenir leur vengeance : voici le tems que l'amour ne sera plus tourmenté par l'inquiétude, ni opprimé par la tyrannie ; que le Héros consumé de ses tendres feux, va quitter les champs de la victoire, pour recevoir sa récompense. L'amour est le salaire des Héros ; les travaux de la gloire sont pénibles & dangereux : mais que leur fin est douce & charmante !

» Après cette exposition, qui est » sans art & où le dénouement est » prévu, un grand Chœur recom» mence à faire l'éloge de l'harmonie » & à inviter les Musiciens à modu-

ORIANE. Que le Ciel m'en préſerve !

LE ROI. Ces Prêtres ignoroient ma volonté ; ils ſont mieux inſtruits. Ce qui eſt mal à préſent ſera bien quand il me plaira ; aucun d'eux n'oſera prêcher ni enſeigner que ce que leur Roi voudra entendre. *Les Prêtres s'inclinent profondément.* Avant qu'ils interpretent les ordres des Dieux, je veux qu'ils conſultent ces ſignes que je leur ferai : ma voix eſt leur tonnerre ; mon bras eſt leur Dieu. *Il les regarde d'un air ſévere, & ils s'inclinent profondément comme auparavant. Le Roi à Conſtantius :* Prince, prenez ſa main !

ORIANE. La lui laiſſer prendre ſeroit une impiété. *Elle refuſe de donner la main à Conſtantius.*

LE ROI. Quoi vous déſobéiſſez, & je commande ! Ne penſez point à elle ! ne vous inquiétez point de ſes larmes, pure grimace de fille. Liſez dans ſon ame, vous y verrez autant d'envie d'avancer ſon mariage, qu'elle en affecte pour le retarder. L'eſprit d'une femme eſt comme un livre de ſorcellerie ; quand on y veut lire, on doit le prendre à contre-ſens. Prêtres, allez à vos fonctions, partez. *Il leur parle*

parle d'un ton impérieux & menaçant. Ils s'en vont en lui faiſant de profondes inclinations.

Oriane. Grand Roi, j'aurai toûjours pour votre Majeſté la ſoumiſſion qui lui eſt dûe; ſi je me jette à vos pieds, ce n'eſt point pour vous diſputer votre ſouveraine puiſſance; mais pour vous demander, avec reſpect, le délai d'un inſtant. Je reconnois votre autorité; je m'y ſoumets: accordez-moi un moment: j'attens que le Prince décide pour obéir.

Constantius. Je n'ai d'autre volonté que celle que vos yeux daignent me preſcrire: aimer eſt ma deſtinée; celle de vos yeux eſt de régner.

Le Roi *à part.* A quelles mains, grands Dieux, avez-vous confié votre Univers? Sont-ce là les maîtres du monde? Ces Romains trop complaiſans apprennent à nos femmes à nous mépriſer. Je vous rends graces, grands Dieux, de m'avoir fait naître Breton. *Il s'adreſſe à eux.* Terminez ces petites difficultés en peu de paroles, ne tardez pas, on ne me feroit pas attendre impunément.

ORIANE, CONSTANTIUS, CORISANDE.

ORIANE, *après un moment de silence.* Vos Astres & les miens vous ont choisi pour enseigner aux cœurs généreux la maniere la plus noble d'aimer. Tous les hommes vantent leurs flammes : mais jamais femme n'a trouvé une inclination, dont l'amour-propre ne fût le principe.... On peut faire des promesses trompeuses : mais je ne me contente pas de paroles, je veux des preuves, & des preuves que je ne puisse soupçonner. Jurez par ces armes ; jurez par l'honneur & par tout ce qui est cher aux Amans & aux Héros.

CONSTANTIUS. Est-il besoin de sermens ? qu'Oriane ordonne, j'obéis.

ORIANE. Attendez-vous donc, Prince, à un secret que je voudrois vous cacher, & que je ne puis vous dire sans rougir ; quand le danger est proche, les plus lâches deviennent les plus hardis. Apprenez.... donc.... que j'aime.....

CONSTANTIUS. L'aveu que vous me faites de votre amour, sera-t-il pour

moi une raiſon de déſeſpoir ? Pourriez-vous me faire le plus ſanglant outrage de la même bouche qui pourroit me combler de joie ?

ORIANE, *en le repouſſant avec mépris.* Vous ne m'entendez pas. J'aime, il eſt vrai : mais ne vous flattez point . . . . ce n'eſt pas vous.

CONSTANTIUS. O Dieux, le ſouffrirez-vous. Faites rentrer cette odieuſe parole dans la bouche dont elle eſt ſortie ! elle me donne la mort.

ORIANE. Je ne puis ni la rappeller, ni la déſavouer : je vous devois cette vérité ; ordonnez à préſent : ſera-ce à vous, ſera-ce à moi de mourir ?

Un Envoyé du Roi ſort du Temple.

L'ENVOYÉ. Le Roi eſt irrité de ce retardement.

CONSTANTIUS *marchant à grands pas & extrèmement ému.* Qu'il attende, je veux reſter.

ORIANE. Portez-lui une réponſe plus convenable ! nous obéirons . . . . *L'Envoyé ſort.*

» Conſtantius lui demande pour-» quoi elle l'avoit flatté de la pro-» meſſe de lui donner la main. Elle lui

» répond qu'elle l'avoit fait pour obéir
» aux ordres du Roi son pere. Il l'as-
» sure, en termes tendres & respec-
» tueux, qu'il ne la contraindra *ja-*
» *mais* : elle lui avoue que, s'il avoit
» été son premier Amant, elle l'au-
» roit aimé, mais qu'elle ne peut lui
» accorder que son estime (*a*). Après

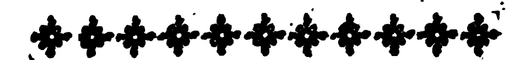
NOTES.

(*a*) Cet Acte a commencé par un grand spectacle : il finit par le généreux aveu d'Oriane qui frappe & qui intéresse ; on désire à présent de savoir ce que ce Roi si absolu ordonnera, & ce que deviendront les amours de Constantius, d'Oriane & d'Amadis. L'idée de cet Opera est évidemment prise de l'Amadis de Quinaut, qui l'avoit puisée lui-même dans le fameux Roman d'Amadis : on verra bientôt que Quinaut a appris au Poëte Anglois à dessiner cet Opera, & à le distribuer en Scenes. Amadis se plaint dans la premiere Scene du premier Acte de l'Opera François de l'infidélité d'Oriane : celle-ci se plaint à son tour d'Amadis dans la troisieme Scene ; elle croit qu'il adore Briolanie : mais leurs rivaux ne paroissent point sur le Theatre François ; au-lieu que l'Empereur des Romains, rival d'Amadis, & d'autant plus dangereux qu'il est très-aimable & très-vertueux, paroît sur la Scene Angloise, & devroit y jetter un grand intérêt. On trouve dans le premier Acte de Quinaut le premier germe de l'Opera de Mylord Lansdown, & ce germe va se développer.

» avoir délibéré quelque temps sur » sur ce qu'il doit faire, ne pouvant » se résoudre à l'épouser malgré elle, » il se détermine à mourir : elle lui » conseille de préférer la gloire à l'a- » mour, & de se guérir de sa passion » par l'absence. « La gloire ne peut, dit-il, dédommager de l'amour ; au-delà des mers la beauté d'Oriane sera toûjours présente à mon esprit. Adieu Oriane .... cependant avant que je parte, pourriez-vous refuser une larme à mon cœur déchiré ? Ah ! prenez-y garde : ne tournez pas les yeux sur moi ! Leurs charmes sont si puissans qu'ils me fixeroient ici pour jamais. Princesse, réjouissez-vous ! les premieres nouvelles vous diront que Constantius est mort, pour rendre la liberté à Oriane.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une épaisse forêt ; les arbres sont chargés de trophées & d'enseignes militaires ; un riche pavillon termine la vûe dans le lointain (a).

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Dites-moi donc, Enchanteresse, quelle est vôtre réponse ? Vous me parlez d'amour, lorsque je vous parle d'Amadis.

NOTES.

(*a*) Ici le Poëte Anglois commence à copier Quinaut ; c'est la même Scene, quant à la situation du lieu & aux idées, quoique exprimées différemment. Le Théatre change de même, & représente une forêt, dont les arbres sont chargés de trophées ; on y voit un pont & un pavillon au bout.

Arcabonne. Je l'ai vû passer rapidement, je l'ai vû errer dans la forêt, & prendre plaisir à poursuivre les bêtes. En vain les Tigres & les Ours osoient lui résister, ils tomboient sous ses coups, comme de viles plantes sous la faulx du Moissonneur. Aussi terrible & aussi fort que Mars, il avoit la majesté de Jupiter & la jeunesse d'Apollon, il étoit orné de leurs divines perfections, & il portoit dans ses mains le tonnerre. *Il faut supposer qu'elle ne connoît point celui qu'elle a vû, & qu'elle a trouvé si aimable.*

Arcalaus. De qui parlez-vous? Qu'est-ce que vous avez vû?

Arcabonne. L'auteur de mon cruel martyre; mais je le trouverai. Oui, Dieux des Enfers, si l'art de la Magie a quelque puissance, je le serrerai dans mes bras, avec autant de force qu'il me serre le cœur; moi, qui fais descendre l'astre de la nuit, qui enchaîne la fureur des flots, qui arrête les aquilons, qui fais mouvoir les montagnes & les forêts: moi qui ....

Arcalaus. Est-ce à vous à jouer le rôle insensé d'une amante plaintive? laissez, laissez ces folies, livrez-vous à la fureur; la mort d'un frere

l'exige : aujourd'hui, peut-être en ce moment, son meurtrier va tomber entre nos mains : laissez l'amour régner dans les cabanes sur des Nymphes obscures & de grossiers Bergers ! c'est aux insensés à consumer leurs beaux jours dans des plaisirs courts & rapides, & à changer la vie & la renommée contre des amusemens frivoles.

Arcabonne. C'est plutôt aux insensés à prêcher que les plaisirs nous font perdre nos plus beaux jours : eh, qu'est-ce donc qu'une vie qui n'a d'autres charmes que sa durée ? Donnez-moi plutôt une vie courte, qui s'envole sur les ailes de la joie ; une vie toute entiere à l'amour, & dont tous les instans soient sans ennui. Une longue vie, qui se consume pour une vaine renommée, vaut-elle une heure remplie par l'amour ?

Un suivant d'Arcalaus vient à la hâte lui parler tout bas.

Arcalaus. Fais ce que je t'ordonne, noir Ministre de l'enfer, & je te regarderai comme un Dieu ! *Le même Magicien part & s'envole dans l'air.*

Arcalaus.

ARCALAUS. Il vient, il vient pour être mis dans les fers ; c'est ici qu'Ardan a été tué : c'est dans ce lieu fatal que votre frere est mort ; c'est sur cette terre qu'a coulé ce sang précieux, qui demande à grands cris qu'on en verse un torrent. Rappellez-vous ce triste spectacle : voyez-le étendu par terre ; sa vie & sa gloire sont ensevelies dans une seule blessure. Représentez-vous son fier ennemi, lorsqu'il arrachoit d'un air insultant son épée de la plaie sanglante de votre frere ! Hélas, pensez....

ARCABONNE. Ai-je besoin d'être émue par ces images cruelles ? Je veux me venger, mais je veux assûrer mon amour : pourquoi rougirois-je d'une foiblesse dont nul mortel ne fut exemt ? La fiere Médée, si savante dans notre art, Circé & Calypso, ont été blessées des mêmes traits : oui, si l'enfer a du pouvoir, je vais contenter mes deux passions ; je servirai à la fois ma vengeance & mon amour. Conduisez-moi, Magicien : ne laissez point échapper l'ennemi que je poursuis. Ma main est prête à frapper : ses coups seront aussi certains que les vôtres. *Ils s'en vont.*

ORIANE & CORISANDE *entrent par un des côtés du Théatre.*

ORIANE. Heureuses mille fois celles qui, retirées dans de tranquilles bocages & loin des Cours des Rois, jouissent en paix de leurs amours! que la destinée des Princesses est malheureuse! elles ne sont nées que pour être les victimes de la politique, & les esclaves de l'ambition : nos desirs, nos espérances, toutes nos passions sont asservies à l'intérêt public; attendons ici la fin de l'évenement dont dépend ma tranquillité! je tremble jusqu'à ce qu'il soit connu.

CORISANDE. L'amour de l'Empereur me paroît si généreux, que ce seroit justifier l'inconstance même que de changer pour lui, &c.

On entend une Musique dans la forêt.

Plusieurs Magiciens, de la suite d'Arcalaus, sous la figure de Bergers & de Bergeres, entrent en dansant & en chantant.

Une voix seule, Bergeres & Nym-

phès, venez! venez célébrer cette fête! chantez, riez, folâtrez, venez célébrer les noces d'Oriane!

Danse de Bergers & de Bergeres.

Une Bergere, s'adressant à Oriane, chante: Reine de la Bretagne & de l'amour, soyez aussi heureuse que les Dieux. Des graces sans nombre vous accompagnent; que les Dieux vous comblent d'autant de faveurs que vous avez de graces!

ORIANE. Odieuses noces, qui remplissent de joie tous les coeurs, excepté seulement celle qu'elles devroient rendre heureuse!

CORISANDE. Assûrément des Magiciens célebrent ici leurs fêtes nocturnes. Retirez-vous, Princesse, vous avez des dangers à craindre.

On entend dans l'éloignement une douce symphonie.

ORIANE. Qu'aurois-je à craindre d'une Musique si charmante? ô puissante harmonie, délices du fils de Venus, continuez! je vous suivrai par-tout. La Musique est le baume de

l'amour : elle charme le désespoir ; elle suspend la douleur ; elle adoucit toutes les inquiétudes. *Elles descendent par un des bouts du Théatre & du côté où elles entendent la Musique.*

» Arcalaus entre avec un Magicien, » Il les suit des yeux, lorsqu'elles » vont dans la forêt, & il dit au » Magicien : « Achevez ce que vous avez commencé : vous aurez ensuite la liberté. Mes yeux n'ont jamais vû une beauté si parfaite : je suis heureux au-delà de mes desirs ; je vais goûter à la fois les plaisirs de l'amour & ceux d'une agréable vengeance. *Il court après la Princesse.*

AMADIS *&* FLORESTAN *entrent.*

» Amadis, ayant vû Oriane au mi» lieu de ces prétendus Bergers, s'ima» gine qu'elle célebre avec eux la » fête de ses noces ; il la croit infi» dele ; il entre dans la plus grande » fureur ; il se répand en invectives » contre les femmes : « Il dit, que la femme est le plus terrible de tous les fléaux que le Ciel irrité ait envoyé aux hommes ; ce sont des crocodiles

séduisans, dont les larmes donnent le trépas ; des syrenes, dont la voix enchanteresse tue. Il les compare à ces temples d'Egypte, qui pompeusement ornés, brillans d'or & de pierreries, ne renferment dans leur sanctuaire que des chats & des guenons.
» Cette comparaison prévient peu en
» faveur du galant Amadis (*a*), &
» donne à son rival un grand avan-
» tage sur lui. On auroit mieux aimé
» une tendre inquiétude, une douleur
» touchante. Florestan lui représente
» le tort qu'il fait à la vertu d'Oriane.
» Pour lui il a une Maîtresse qui joint
» toutes les graces du corps à toutes
» les vertus de l'ame : son coeur est
» sans vice ; sa beauté sans défauts :

NOTES.

(*a*) L'Amadis de Quinaut est plus aimable & plus tendre.

Oriane ingrate & cruelle
M'accable de mortels ennuis,
Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle.
Tout infortuné que je suis.
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidele.

» elle n'est ni parée, ni peinte : *elle* » *ne vomit point le péché.* C'est un An» ge au dehors, une Déesse au de» dans ; elle conserve, par sa fidélité, » les coeurs qu'elle a conquis par son » amour : *c'est un ciel sans nuage, un* » *soleil sans tache.* « Après cette longue Scene, Amadis embrasse & complimente son frere.

ORIANE *&* CORISANDE *derriere le Théatre.*

ORIANE & CORISANDE. Au secours! au secours! ô ciel! au secours!

AMADIS. Qu'entens-je? quels sont ces cris?

FLORESTAN. C'est, à ce qu'il me semble, la voix d'une femme insultée. Cette terre est remplie d'hommes féroces & de bêtes sauvages.

ORIANE & CORISANDE. Au secours! au secours!

AMADIS. Ces cris recommencent; tirons nos épées, volons à leurs secours !... les opprimés sont sous la protection des braves. *Ils sortent l'épée à la main.*

ORIANE *&* CORISANDE *traver-*

sent le Théatre, poursuivies par une Troupe de Magiciens d'Arcalaus.

ORIANE & CORISANDE. Au secours! au secours!

FLORESTAN *traverse le Théatre & poursuit les Magiciens.*

ARCALAUS *combat en lâchant le pied devant Amadis.*

ARCALAUS. Tu cours à ta perte, mortel, arrête! celui qui commande ici est plus qu'un mortel.

AMADIS. Ne pense pas que mon épée t'épargne. Ce feroit une cruauté de laisser vivre de pareils monstres.

FLORESTAN *entre en fuyant devant une autre Troupe qui le saisit, le désarme, & l'emmene prisonnier.*

ARCALAUS *à Amadis.* Arrête, ne sois point téméraire, évite la mort: ma vengeance sera satisfaite sans t'ôter la vie. Vois ton ami condamné à une éternelle prison: souviens toi d'Ardan, & vante à présent le nombre de tes victoires.

AMADIS. Eprouve le ſort d'Ardan, monſtre indigne de pitié ! je les vengerai ; je les délivrerai tous.

Ils combattent : Arcalaus recule toujours : on entend le bruit du tonnerre, & une ſymphonie qui inſpire la terreur & l'horreur ; des monſtres & des Démons s'élevent du fond du Théatre, tandis que d'autres deſcendent des nuages, volent & le traverſent de toutes parts : il eſt couvert de ténebres. A cette ſymphonie terrible ſuccede une ſymphonie choquante : le ciel s'éclaircit ; la Scene change en une agréable vallée. Amadis paroît appuyé ſur ſon épée, entouré de Bergers & de Bergeres, qui commencent un autre enchantement par des chants & des danſes (*a*).

NOTES.

(*a*) Ces évenemens ſont pris, en tout ou en partie, dans l'Opera François : Arcalaus n'a pas beſoin d'y parler bas à ſes Magiciens. Il fait tout lui-même ; il ſe retire dans la forêt pour tâcher de ſurprendre Amadis : de la forêt il entre dans le Pavillon qui eſt au bout du pont ; cependant Amadis, déſeſpéré de l'infidélité d'Oriane, va chercher ſa conſolation dans la même forêt. Coriſande vient l'avertir que Floreſtan ſon frere eſt priſonnier

Grand CHŒUR.

Amour créateur, paroissez, venez, écoutez-nous !

Une voix seule. Amour créateur, amour, pere du ciel & de la terre, volupté des Dieux, toute la nature vous doit son existence ! Amour créateur, &c.

Une autre voix seule. Tout ce qui

NOTES.

dans le pavillon. Il veut passer le pont pour le délivrer ; Arcalaus l'en empêche.

Plusieurs Démons, sous la figure de monstres terribles, s'efforcent en vain d'étonner & d'arrêter Amadis : d'autres Démons, sous la forme de Nymphes, de Bergeres & de Bergers, prennent la place des monstres & enchantent Amadis. Cette idée ingénieuse n'a pas échappé au Poëte Anglois. Amadis, après avoir vaincu les monstres, se laisse vaincre par les plaisirs : il met aussi son épée aux pieds de la Nymphe, qu'il prend pour Oriane, & la suit avec empressement. Les Bergers & les Bergeres ne parlent ni de l'amour créateur ; ni des funestes effets de la discorde sur les élémens & sur les empires. Ils chantent sur un ton plus aimable :

Non, non, pour être invincible
On n'en est pas moins sensible :
Quel vainqueur a résisté
Au pouvoir de la beauté ? &c.

vole dans les airs, tout ce que produit la terre fertile, tout ce qui brille dans les cieux, tout ce qui nage dans les ondes, sort des principes secrets que votre main a formés.

CHŒUR.

On est plus heureux d'être esclave dans l'empire de l'amour, que d'être libre dans le plus vaste empire.

DANSE.

On chante ensuite une Ode à la Discorde & une autre à l'Amour : ces Odes trop pompeuses conviennent peu à des Bergers ; ce sont des ariettes déplacées & très-mal amenées.

Pendant ces différens Chœurs, ORIANE *paroît sortir du dessous du Théatre couchée sur un lit de fleurs : le Chœur fini elle se leve & avance.*

ORIANE. Quels sont ces lieux enchantés ? Suis-je au rang des vivans ou des morts ? Est-ce une ombre que je vois errer ici ? Êtes-vous aussi dans la région des enfers ? *Elle est saisie d'étonnement à la vûe d'Amadis.*

AMADIS. Les royaumes de la vie & de la félicité sont par-tout où vous

êtes : en voyant ma divinité, c'est le ciel même que je vois. *Il quitte son épée & la jette avec respect aux pieds d'Oriane, & aussi-tôt on le saisit & on le lie.*

Amadis. Retirez-vous & laissez-moi partir.

Oriane. Non, non, gardez-le : que l'ingrat, que le traître n'approche pas de moi. Conduisez le coupable dans ces lieux, où Sisyphe expie des crimes énormes, où Titye gémit. Qu'il souffre à jamais d'éternels supplices avec les brigands & les assassins . . . . il a assassiné l'amour.

Amadis. Moi ?

Oriane. Oui, lâche & perfide. . . . mais, écoute, & répons-moi si tu peux ! Etoit-ce l'amour qui te fit partir, quand tremblante auprès de toi, je t'arrosois de mes larmes, je mourois de douleur, & te pressois dans mes bras en te conjurant de rester ? Etoit-ce l'amour qui emporta ton vaisseau infidele loin du rivage de la Bretagne ? Que ne te dis-je point, pendant cette nuit fatale, quand tu m'avouas que tu méditois ta fuite ? Etoit-ce l'amour qui t'inspira de partir, de me laisser mourante & de déchirer mon coeur ? Voi celle que tu

as abandonnée, inhumain, ingrat! tu te repens de ta folie.... tu te repens trop tard.

Amadis. Ah! Princesse, que vous vous trompez! je vous jure par les puissances des cieux & des enfers, par Jupiter immortel que contraint, forcé....

Oriane. Contraint, forcé! vains prétextes dont tu prétens justifier un lâche mépris, une froide indifférence! Etoit-ce l'amour qui te fit jurer par ces puissances des cieux & des enfers, par ce Jupiter immortel, que tu reviendrois, avant que l'astre de la nuit eût fait sa premiere révolution? Es-tu revenu? Le soleil a déja fait trois fois le tour du globe depuis ton départ; as-tu envoyé, es-tu revenu? Voilà donc ton amour!

Amadis. Le soleil m'a vû trois fois sur vos côtes, mais battu par les tempêtes, & perdu dans les naufrages.

Oriane. Tu les cherchois, ces périls, ces rochers, ces tempêtes: tu cherchois tout, excepté moi; ta mort seule frappoit mon esprit. Quelque cruelle que fût ton absence, je la craignois moins que les dangers auxquels je te voyois exposé: en vain ils

te menaçoient ; en vain je t'appellois à grands cris, tu étois plus sourd que les tempêtes, plus cruel que la mer ; ni mes prieres, ni mes tendres lettres n'ont pû t'engager à attendre un temps plus calme, un vent plus favorable. Tu bravois les dangers & tu méprisois la mort : l'Océan ne pouvoit s'étonner, ni ton Amante s'attendrir.

AMADIS. Le souvenir des jours heureux, que nous avons passé ensemble, de nos plaisirs, de nos peines, sera éternellement gravé dans mon coeur : mais parlez avec plus d'humanité de ma cruelle situation. N'imputez point mon crime à l'ingratitude, mais aux ordres de la destinée : jamais ni l'honneur ni l'amour n'ont livré de plus cruels combats dans l'ame d'un mortel : vous avez vû mes tourmens ; vous avez connu mon coeur : rester c'étoit me couvrir d'infamie ; partir c'étoit me livrer à la mort.

ORIANE. Tu voudrois voiler l'odieux nom d'un traître du noble délire de la gloire, & du prétexte de l'honneur ; comme si l'honneur pouvoit autoriser une si honteuse perfidie,

comme si il n'y avoit pas d'honneur à être fidele. O Venus, ô mere des Troyens, dont de précieux restes descendus de Brutus fixerent leur asyle dans la Bretagne, respectez votre sang, qui coule encore dans mes veines. Merè de l'amour, vous qui êtes adorée des Dieux & des hommes, confirmez mes voeux, exaucez ma priere! Que dorénavant la Bretagne porte à la Gaule une haine implacable, une guerre éternelle! répandez à jamais entre elles des semences de division; que ces deux Nations ne soient jamais unies par aucun commerce! Poursuivez cette race infidelle avec le fer & le feu! cette vengeance est dûe à mon amour outragé (*a*). Qu'il naisse

NOTES.

(*a*) *Sol, qui terrarum flammis opera omnia lustras,*
Tuque harum interpres curarum & conscia Juno....
Accipite hæc; mediumque malis advertite numen,
Et nostras audite preces, &c.
Hæc precor, hanc vocem extremam cum sanguine fundo,

de mes cendres un Héros vengeur qui dompte les Tyrans, qui s'empare de leurs empires! Que nos flots combattent contre leurs flots, nos rivages contre leurs rivages, & que nos derniers neveux héritent de notre fureur!

» Après ces imprécations, imitées » de Virgile, elle raconte l'histoire » de Didon & d'Enée, pour lui dire » que celui-ci ayant voulu parler à » Didon dans les enfers, elle le quitta » avec horreur. «

ORIANE. Conduisez-moi dans ces lieux où cette Reine désespérée couvre les hommes perfides de justes opprobres, loin des plaisirs, loin du Throne, loin de la lumiere. Plongez-moi dans le sein de la mort & de la

NOTES.

... Nullus amor populis nec fœdera sunto, ...
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor, &c.
Littora littoribus contraria, fluctibus undas,
Imprecor, arma armis; pugnent ipsique nepotes! ...
Hæc ait & partes animum versabat in omnes,
Invisam quærens quamprimum abrumpere lucem, &c.

Æneid. Liv. 4.

nuit éternelle : mais empêchez cet homme odieux de s'offrir à ma vûe.
Elle sort.

ARÇALAUS *entre.*

ARCALAUS. Ces derniers mots ont prononcé ton arrêt. Conduisez-le sur le champ au supplice, à la mort !

AMADIS. Je ne veux pas porter dans le tombeau le nom d'un traître ; je suis dépouillé, désarmé, abandonné ; mais rendez seulement la liberté à mon bras.

ARCALAUS. Conduisez ce téméraire à sa destinée ! Ministres des enfers, préparez vos glaives, dressez vos autels pour l'immoler ! mais qu'Oriane trouve des lits volupteux, des berceaux odoriférans, des rives fleuries, une musique, des chansons & tout ce qui peut assurer à l'amour la conquête des cœurs, & verser dans l'ame la tendresse & la volupté. Les charmes de la béauté triomphent des charmes de la magie.

L'Acte finit par une danse.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

AUtant que la lumiere plaît après l'obscurité, & un sommeil tranquille après un long voyage, autant votre présence charme mes yeux & mon coeur ; réjouissez-vous à jamais, réjouissez-vous, ma chere Arcabonne. Que vos regards animés par les plaisirs me consolent de mes peines. L'air sombre & chagrin ne vous conviennent plus : ne voyez-vous pas que je porte sur mon front les marques éclatantes de mon triomphe ? Amadis, Amadis . . . .

ARCABONNE. Est-il mort ? est-il dans les fers ? répondez.

ARCALAUS. Il vit, mais il vit pour mourir ; le vautour de Prométhée &

la roue d'Ixion sont les plaisirs qui l'attendent.

ARCABONNE. Cruelle Déesse de la vengeance, Erinnis, leve toi! Que le plaisir pare tes levres! que la gaieté brille dans tes regards! souris, comme la Reine de l'amour, enleve aux rochers leurs perles & leurs diamans, ornés-en tes noirs cheveux, change en accens mélodieux ton cri lugubre, imite le doux ramage de l'alouette & de la linote, que le désespoir soit voluptueux, que l'envie même le réjouisse aujourd'hui! le carnage & la fureur triomphent.

ARCALAUS. Sors, Ardan, du sein profond de la terre, ouvre ton tombeau d'airain, sois témoin de notre vengeance, jouis d'un repos éternel.

ARCABONNE. Pluton, Roi des enfers, leve toi! soulage tes esclaves, délivre les méchans de leurs supplices, rends-leur la paix: mais rassemble tous leurs tourmens sur Amadis!

ARCALAUS. Astres pleurez, douleurs regnez dans les plaines azurées, étendez-vous dans tout l'Univers! Dieu du tonnerre arrosez les nuages de larmes! Amadis, votre champion, est condamné à mourir.

ARCABONNE. Sa mort sera mon ouvrage ; je veux, pour combler ses maux, qu'il périsse par la main d'une femme ; nous remplirons tous deux nos desirs : c'étoit à vous de se vaincre ; c'est à moi de lui ôter la vie.

ARCALAUS. Ainsi parut Médée, quand sa rivale (a) mourut le jour de ses noces, consumée par un mortel poison : ah ! que jamais l'air tendre que donne l'amour, ne dégrade une beauté que la fureur orne de ses charmes puissans !

ARCABONNE. Une foible vengeance cause peu de plaisir ; l'amour trop timide fait naufrage sur les côtes battues par la tempête : la rage commande dans mon cœur à toutes les passions. Quand ce malheureux, que mon ame abhorre, seroit le plus cher de mes amans, en vain l'amour se défendroit de mes dards ; ce seroit à travers tous ses charmes que j'irois lui percer le cœur. *Ils s'en vont comme ils sont venus, sans qu'on sache d'où ils vien-*

NOTES.

(a) Cette rivale étoit Creüse, qui épousa Jason, après qu'il eut répudié Médée, & à qui elle envoya une robe empoisonnée.

nent, où ils sont, où ils vont. Cette Scene ressemble plus à une Ode qu'à une conversation.

SCENE SECONDE.

CŒLIUS, CONSTANTIUS, LUCIUS, *une Cour nombreuse de Bretons.*

CŒLIUS.

LEs contrats sons signés ; il ne convient pas à la probité bretone de reculer; eh, que diroit l'Univers d'une pareille indifférence ? Ne seroit-ce pas exposer au mépris l'honneur & la beauté de ma fille ? Romain, pensez à ce que vous allez faire, attendez-vous à être mon prisonnier, ou mon fils ! Si ce langage vous paroît dur, sachez que nous autres Bretons nous méprisons ces ménagemens artificieux qui plaisent tant aux autres Nations, & que nous ne fondons point la justice de nos droits sur de vaines formalités. *Le Roi sort avec sa suite.*

LUCIUS. Heureuse extrémité ! Prince, vous êtes au comble du bonheur ;

Vous pouvez jouir de tout votre amour & de tous vos désirs : contraint de faire un choix, vous n'aurez nul reproche à craindre ; vous pouvez posséder l'objet de vos voeux & vous justifier.

CONSTANTIUS. Si je ne cherchois que mon bonheur, je ne jouirois que des plaisirs des sens & d'une joie grossiere : quand nous aimons véritablement, nous nous donnons mutuellement des preuves de notre amour ; l'extrème félicité consiste à sentir que l'objet aimé la partage avec nous. Non, Oriane, non, en dûssai-je mourir, je garderai ma parole : je perdrai la vie, ou je conserverai votre liberté. Hâtez-vous, Lucius, faites sonner nos trompettes, assemblez mes Gardes ! ils sont en petit nombre ; mais ils sont Romains. Tremble, Roi barbare ! jamais le bras d'un Romain ne portera de fers, tant qu'il sera armé d'une épée.

Ils sortent. . . . » Coelius rentre accompagné, comme il étoit avant ; » il est étonné de ne point trouver » Oriane : il ordonne qu'on la cherche, & en même tems qu'on arrête » Constantius, qu'on le fasse mourir.

» Il fait d'horribles imprécations con-
» tre Rome : mais ces préparatifs de
» guerre & tout ce tumulte ne font
» rien au dénouement ; ils ne l'avan-
» cent ni ne le retardent. «

SCENE TROISIEME.

Le Théatre change & représente des tombeaux & des prisons, des hommes & des femmes enchaînés dans des rangs opposés les uns aux autres : Florestan & Corisande sont à leur tête. On voit un magnifique tombeau élevé à la mémoire d'Ardan, avec cette inscription en grandes lettres d'or :

(La vengeance est jurée : soyez tranquille ombre aimable ; les vivans n'auront aucun repos jusqu'à ce que vous soyez vengée.)

Air triste chanté par un Roi captif.

BAissez les yeux, Puissances célestes, jettez des regards de compassion sur la misere d'un Monarque !

baissez les yeux, vengez, vengez la majesté dégradée.

Moi qui, assis il n'y a pas long-temps sur des Thrones d'or, donnois des loix à divers Royaumes, & qui, né pour l'Empire, en suis chassé comme un esclave infortuné ; hélas ! je suis l'opprobre des esclaves ; j'éprouve aujourd'hui que les faveurs de la fortune sont aussi inconstantes que l'amour des femmes. *On ne s'attendoit pas à ce dernier trait.*

Un Amant captif chante :

" Nous étions les plus heureux de tous les mortels : j'aimois Mira, Mira m'aimoit ; nous aspirions tous deux à être heureux : il ne nous manquoit que la possession ; j'aimois Mira, Mira m'aimoit ; nous étions les plus heureux de tous les mortels.

Mais, puisque les cruelles destinées nous séparent & nous séparent pour jamais de l'amour ; tourmens terminez ma vie ! ô mort viens à mon secours ! il n'est point de peine égale à celle d'aimer & d'aimer en vain. "

Un Captif passionné pour la liberté.

Quels contes ennuyeux ! que vos

grandeurs sont méprisables, que vos amours sont tristes! des Amans, des Rois ne sont que des esclaves; je suis né libre: j'ai vécu, comme je suis né: nul sujet rébelle ne m'a trahi: nulle beauté orgueilleuse ne m'a soumis; & comme mes sens m'ont inspiré, Bacchus, Cérès & Venus m'ont enflammé tour à tour: moi seul ai perdu les vrais plaisirs, j'ai perdu l'unique thrésor, la liberté.

CHŒUR *de Démons.*

Cessez, esclaves, cessez vos plaintes superflues! Non, non, les Puissances de l'enfer ne connoissent point la pitié.

Une danse de Démons qui insultent les Captifs.

» Florestan s'efforce de consoler
» Corisande, en lui disant qu'il est
» inutile de résister à sa destinée & à
» son étoile. Corisande compare leur
» situation à celle de deux tourterel-
» les qui sont prises dans des filets &
» mises dans une cage lorsqu'elles
» soupiroient leurs tendres amours. «
Cette comparaison frivole est peu convenable à leur situation.

Un Captif.

O Dieux, ayez compassion de nos peines : la mort est plus supportable que les fers.

On entend une symphonie qui inspire de l'horreur. Arcabonne descend dans un char traîné dans l'air par des dragons & gardé par des esprits infernaux ; elle en sort, & avance sur le Théatre tenant dans sa main un poignard.

ARCABONNE. Les Dieux ont exaucé vos voeux (*a*) ; vous allez voir finir

NOTES.

(*a*) L'Acte III. de Quinaut représente un palais ruiné. On y voit le tombeau d'Ardan Canile, & plusieurs différens cachots où Florestan, Corisande & d'autres captifs sont enfermés. Arcabonne conduite & portée en l'air par des Démons, descend dans ce palais ruiné. Elle dit :

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux vous allez mourir :
Bientôt l'ennemi, qui m'outrage,
Sera remis en mon pouvoir ;
Et plus je suis près de le voir,
Plus je sens augmenter ma rage ;

en même tems votre esclavage & votre vie ; vous allez être libres : je vous apporte la mort ; celui qui a si souvent échappé aux assauts de l'enfer, que nulle force ne pouvoit vaincre, qu'aucuns charmes ne pouvoient enchaîner, qui a dompté tant de fiers Enchanteurs, Amadis, Amadis, dans cet heureux jour, est lui-même la proie de la Déesse qui vous tient dans les fers : captifs, sortez tous de vos prisons, voyez mourir votre Héros.

On entend une symphonie d'instrumens

NOTES.

Le sang ou l'amitié vous unit avec lui,
Vous périrez tous aujourd'hui, &c.

Le tombeau d'Ardan ne paroît sur le Théatre Anglois que pour frapper les yeux : il fait un plus grand effet sur le Théatre François. L'ombre d'Ardan en sort pour augmenter encore la fureur d'Arcabonne en lui reprochant la foiblesse dans laquelle elle doit réellement tomber. Ce reproche l'irrite,

Non, rien n'arrêtera la fureur qui m'anime
On vient me livrer ma victime.

Sa résolution rend le coup de Théatre qui suit plus frappant par le contraste.

éclatans; d'autres cachots s'ouvrent, & laissent voir un plus grand nombre de Captifs. Amadis paroît, il est enchaîné à un autel : des Prêtres infernaux se tiennent à ses côtés, les couteaux levés pour le sacrifier.

ARCABONNE *court pour le poignarder.*

ARCABONNE. Meurs . . . . *Elle s'étonne & s'arrête.* Quel charme étrange & invincible (*a*), quelle force secrete

NOTES.

(*a*) Arcabonne s'approche aussi d'Amadis avec un poignard à la main.

ARCABONNE.

Meurs . . . . que mes sens sont interdits
O ciel ! que vois-je ? est-ce Amadis ?

AMADIS.

Je suis un malheureux qui n'ai point d'autre envie,
Que de trouver la fin de mon funeste sort.

ARCABONNE.

Quoi ! l'ennemi dont j'ai juré la mort
Est le Héros qui m'a sauvé la vie !
Qu'est-ce que j'entreprens ? un trépas inhumain

enchaîne mon bras prêt à te frapper ? Qui es-tu, toi, dont la puissance triomphe de la magie ? toi qui rends ma main infidelle à mon cœur ?

AMADIS. Celui que tu vois dédaigne la pitié & attend la mort ; je ne demande point la vie : elle seroit mon supplice ; parcours l'Univers ! tu ne trouveras point de mortel aussi malheureux que moi : déploie ta rage, poursui-moi avec la fureur d'un Dieu irrité ! mon ame voudroit secouer le fardeau qui l'accable.

ARCABONNE. Je découvre dans tous les traits de cette figure, l'aimable Enchanteur de mon ame ; ah ! mon frere, quand mon pere même seroit tombé sous ses coups, le sang de toute ma famille demanderoit en vain vengeance. Les liens de la nature ne nous touchent que foiblement ; le plus fort lien de la nature est celui de l'amour.

NOTES.

De mon libérateur seroit la récompense !
Non, une cruelle vengeance
Contre vos jours m'a fait armer en vain ;
Une juste reconnoissance
Me fait tomber les armes de la main.

AMADIS. O Floreſtan ! je rougis de ces fers : mais pouvois-je m'en garantir ? . . . Quelle tache pour ma gloire ! mon honneur eſt perdu pour jamais. Théſée fut vaincu ; mais Hercule, toujours vainqueur, rompit les chaînes de ſon ami : ce qu'un mortel pouvoit faire . . . . je l'ai fait ; on ne m'a pas vaincu, on m'a trahi. O, mes amis, que notre ſituation étoit différente, lorſque, les armes à la main, nous repouſſions la mort ; que nous marchions à la victoire, à travers des mers de ſang ! Ces membres vigoureux, qui portoient, ſans fléchir, le poids énorme d'une triple cuiraſſe, ne peuvent ſouffrir ces chaînes honteuſes, & ſuccombent ſous ce vil fardeau.

FLORESTAN. S'il ſuffit d'être vertueux pour perdre la liberté, quel ſera donc l'aſyle du ſage & du héros ?

ARCABONNE. Lorſqu'il parle, tous les accens de ſa voix font dans mon cœur une bleſſure toujours nouvelle ; c'eſt toujours un nouveau dard : il pleure, mais il rougit de ſes larmes. Eſt-ce pour eux que vous pleurez ? vivez, & rendez-leur à tous la liberté ! que tous les captifs ſoient déli-

vrés de leurs chaînes ? Seroit-ce aimer que de laiſſer gémir ſon amant ? Loin d'ici la douleur & l'inquiétude ! qu'elles aillent ſe mêler aux flots & aux vents, pour exciter ailleurs des tempêtes ! tirez des ſons de tous vos inſtrumens ! que la joie en ſoit l'ame, que toutes les voix chantent l'amour & la liberté !

On entend une muſique douce : les chaînes des Captifs tombent ; Arcabonne ôte elle-même celles d'Amadis.

CHŒUR *de tous les Captifs.*
Liberté, liberté.

Une voix ſeule. Aux armes, aux armes, s'écrient les vaillans Bretons ! mourons ou ſoyons libres. Leurs trompettes raiſonnent, leurs étendards flotent dans les airs ; ils défient les Tyrans ; ils bravent leurs chaînes. Aux armes, aux armes, s'écrient les vaillans Bretons ! mourons ou ſoyons libres. Liberté, liberté.

Le CHŒUR *répete.* Liberté, liberté.

Heureuſe iſle ! tu jouis de tous les

plaisirs : ton climat ressemble aux cieux ; c'est la liberté qui couronne ton bonheur : terre de l'amour & de la liberté, quand tes Nymphes veulent guérir les maux de l'amour, elles le rendent libre ; elles rompent leurs fers & ceux de leurs amans, tant la liberté pour eux a d'attraits dans le sein du plaisir.

Danse de Captifs qui expriment la joie qu'ils ont d'être libres.

Arcabonne, ayant ôté les fers d'Amadis, ils avancent ensembl sur les bords du Théatre (a) : le reste de la Troupe for-

NOTES.

(*a*) Ce coup de Théatre est encore dans d'autres Operas de Quinaut.

Arcabonne aime Amadis par reconnoissance : il l'avoit délivrée des fureurs d'un monstre.

Elle fait aussi remettre en liberté Florestan, Corisande & tous les autres Captifs : mais elle retient Amadis & l'emmene avec elle, pour lui dire apparemment les mêmes choses qu'elle dit dans le Poëte Anglois ; les Captifs & les Captives se réjouissent aussi de la liberté qui leur est rendue. Si l'on vouloit comparer les paroles de cet Acte, on trouveroit que Quinaut est quelquefois plus foible & superficiel

me divers rangs de chaque côté : ils s'inclinent, lorsque Amadis & Arcabonne passent devant eux.

ARCABONNE. Si ma fureur s'est calmée tout à coup, il est facile d'en deviner la cause : l'homme, le moins sensible, peut découvrir l'ame d'une femme dans la rougeur qui paroît sur son front ; de fréquens soupirs, de tendres regards, des yeux languissans découvrent les desirs de son cœur : que la gloire partage le vôtre & ne le possede pas tout entier ! l'amour est le plus doux transport de l'ame.

AMADIS. Les Dieux reglent nos destinées ; ils ne m'ont fait naître que pour la gloire, voilà mon sort : mon étoile malheureuse roule dans cette

NOTES.

dans sa Poësie, & que M. Lansdown l'emporte souvent sur lui par la vigueur & la variété des pensées.

Sortons d'esclavage,
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté.
Notre liberté
Est le prix de son courage.

pénible carriere ; l'amour n'eſt fait que pour les heureux.

ARCABONNE. Je puis donner des loix à cette étoile, dont vous vous plaignez : je puis fixer ſon cours dans un cercle moins pénible. Fiez-vous à mes charmes, profitez du préſent : les heures choiſies ſont les heures de l'amour (*a*).

AMADIS. Vos regards ſont enchanteurs : votre art merveilleux a moins de magie que vos yeux ; un ſi doux langage mériteroit un tendre retour : mais conſidérez, avec pitié, la flamme dont je brûle ; elle eſt ſans eſpoir : mon cœur, engagé depuis longtemps, n'eſt plus le maître de ſon choix ; je ſens tout le prix d'un bonheur, dont la deſtinée m'empêche de profiter.

ARCABONNE *à part*. Malheur à ces amans ſcrupuleux, qui enchaînent le plus libre des Dieux dans les fers de l'honneur, qui partiſans inſenſés de la vertu ſe ſoumettent à ſes loix ima-

NOTES.

(*a*) Ce qui ſuit eſt extrèmement indécent, & ne convient réellement qu'à une Magicienne.

ginaires, & qui suivent de fausses regles de sagesse en dépit de la nature. *Elle lui fait le tableau le plus obscene des amours de Circé pour Ulisse (a).*

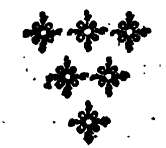
Elle emmene Amadis : mais Florestan & Corisande, charmés de leur liberté, se disent des choses très-tendres, & d'autant plus dangereuses qu'elles sont pleines de chaleur & sans indécence.

Les autres Captifs expriment leur joie par des chants & par des danses.

NOTES.

(*a*) Il est surprenant que de pareils propos aient plu pendant quarante représentations sur un Théatre public. Quinaut les a sagement évités.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Après un Dialogue aſſez vague entrent Arcalaus & Arcabonne : celle-ci lui demande la mort d'Oriane, qu'elle ſait être l'amante d'Amadis : Arcalaus, qui eſt jaloux d'Amadis & amant d'Oriane, dit des injures à ſa ſœur, qu'elle ne manque pas de lui rendre.

ARCABONNE.

MEurs toi! que la terre, l'air, la mer, les cieux ſoient confondus dans la maſſe informe du cahos! que toutes les créatures vivantes meurent! je brûle, je brûle; la tempête, qui agite mon eſprit, enflamme mon cœur, comme le vent allume le feu. L'amour & la vengeance, les deſirs & l'horreur exercent à la fois leur fureur ſur mon ame, comme les aquilons exercent leur rage ſur l'Océan. Furie Aleaton, ſeconde mes juſtes

transports : mais si, insensible à la pitié, tu me refuses ton secours, aidez-moi, Puissances célestes ! & vous leur Roi, souverain Jupiter, frappez qui vous voudrez, mais épargnez mon amant.

SCENE SECONDE.

Le Théatre change & représente un beau jardin : Oriane assise sous un agréable berceau, paroît rêver au fond du Théatre. On entend une symphonie douce : Arcalaus entre & approche d'elle d'un air respectueux ; elle se leve : ils avancent lentement sur le Théatre, & paroissent s'entretenir tout bas jusqu'à ce que la Musique cesse.

Arcalaus fait une déclaration d'amour à Oriane sa captive : le commencement en est assez bien exprimé, mais peu intéressant : Oriane est trop au-dessus de lui, pour qu'on puisse seulement soupçonner qu'elle daigne se prêter à l'écouter.

ARCALAUS.

SI j'aime, mon crime est dans vos yeux ; condamnez ces yeux qui blessent les coeurs : mais ne punissez

pas votre esclave qui est prêt d'expirer. Si nous pouvons aimer, pourquoi ne pouvons-nous pas en faire l'aveu ? & si nous ne le pouvons pas, pourquoi êtes-vous si belle ? Qui pourroit, sans être touché, considérer cette beauté divine, ces yeux brillans, ces graces auxquelles il est impossible de résister ?

ORIANE. Arrache-les ces yeux, venge-toi sur cette beauté, déchire ces joues, détruis toutes ces graces, donne-moi la mort ! tu auras la liberté, & moi aussi.

ARCALAUS. Obéir à des ordres si étranges, seroit commettre une *impiété :* je veux me venger d'une maniere plus galante. *Il veut lui prendre la main qu'elle retire avec horreur* (*a*).

NOTES.

(*a*) C'est, à peu près, la même marche dans l'Opera François, excepté qu'Arcalaus est plus raisonnable, & ne pense point à aimer Oriane ; il se borne à inspirer à sa sœur une jalousie furieuse contre elle.

ARCABONNE,

Je viens de la voir, qu'elle est belle !
Vous ne la sauriez trop punir :
Ma rivale gémit : que ses maux me sont doux !

Oriane. Je voudrois qu'un ouragan m'arrachât de ce lieu funeste: terre ouvre toi, enseveli ma honte! Sauvez-moi, Puissances célestes, de la violence & de l'infamie : aidez-moi, ô vertu, défendez ma gloire.

(Comme il voit que le respect & la soumission ne peuvent rien sur Oriane, il emploie la violence; il la saisit brutalement : elle s'arrache de ses bras.)

Oriane. Au secours, au secours; ô Dieux !

Arcalaus. Quand on résiste, avec tant de courage aux desirs d'un amant, on se livre avec fureur aux feux de

NOTES.

Pour punir ces amans j'imagine une peine
Digne de ma fureur & de votre coutroux;
C'est peu d'une mort inhumaine.

Arcalaus.
Puis-je encore me fier à vous?

Arcabonne.
Liez-vous à l'amour jaloux!
Il est plus cruel que la haine.

Acte IV. Scene premiere.

l'amour ; voyez votre favori vaincu, enchaîné ! quand ce ne seroit qu'à cause que vous me méprisez, il mourra.

(Amadis paroît chargé de fers : Arcalaus s'avance pour le poignarder, & au même instant Arcabonne entre & éleve le bras pour frapper Oriane.)

ARCABONNE. Frappe cruel ! étens-le par terre ! mon poignard va porter autant de coups que le tien. Eh ! par quel charme magique ta vengeance est-elle suspendue ? est-ce que ta main tremble devant un homme désarmé ?

ORIANE. Frappe-moi ! tu es ma libératrice : le coup que tu me porteras me sera cher : je ne l'évite pas ; je voudrois exciter ta colere : la mort est, pour les malheureux, la fin de leurs peines : mais qu'il épargne cette victime. *Elle montre Amadis.*

AMADIS. Brisez ces chaînes, justes Dieux ! serez-vous spectateurs oisifs de nos tourmens ? moi, que nul danger n'avoit effrayé, je tremble comme un lâche à cette vûe. *Il désigne apparemment Oriane.*

ARCABONNE. Qu'il est passionné pour elle ! je vais m'en venger sur le champ.

ARCALAUS. Furie, arrête, ou je le frappe ! arrête !

Arcabonne leve le poignard sur Oriane, & Arcalaus sur Amadis,

Des Trompettes, des Timbales & d'autres instrumens de Musique guerriere raisonnent de tous côtés. Urgande avance à grands pas avec une nombreuse suite : Arcalaus & Arcabonne surpris se retirent du côté opposé.

URGANDE. Aux armes, aux armes ! Esprits célestes, protecteurs des belles & des héros, quittez vos brillantes demeures ! armez-vous, venez, venez !

Une Musique guerriere sonne la charge : les Esprits descendent dans des nuages : quelques-uns continuent de jouer dans les airs sur des instrumens ; d'autres se rangent en bataille ; d'autres descendent sur le Théatre, & se placent près d'Amadis, qu'Urgande délivre, en lui donnant une épée : Oriane est aussi délivrée.

ARCABONNE.

ARCABONNE. Volez, volez Démons! partez de vos noires demeures, essayez de combattre encore contre les Dieux! feux sombres, mortelles vapeurs, sortez des abysmes! fontaines enflammées jaillissez contre les cieux! arrachez de leurs profondes racines ces cedres & ces chênes! que vos feux égalent les feux de mon amour! soyez aussi furieux que mon désespoir!

Les Trompettes sonnent du côté d'Arcabonne; celles d'Urgande y répondent: le berceau paroît en un instant enflammé: des fontaines de feu jaillissent du fond du Théatre: une pluie de feu tombe d'enhaut: le ciel est obscurci; les Démons se placent du côté d'Arcalaus & d'Arcabonne: d'autres Démons font face à Urgande: les Esprits célestes volent dans l'air; des instrumens de guerre se font entendre de tous les côtés: Arcalaus, à la tête de son parti, marche l'épée à la main à Amadis.

ARCALAUS. Que le ciel & l'enfer (*a*)

NOTES.

(*a*) On pardonne à Arcalaus son amour

ſoient neutres ! Nous verrons, à forces égales, qui de nous perdra la vie.

Arcalaus & Amadis ſe battent à la tête de leurs Troupes : il ſe livre en même temps un combat dans l'air & ſur le Théatre : on entend une Muſique éclatante : Arcalaus ſuccombe ; les Démons fuient les uns dans l'air, les autres ſous le Théatre avec des cris horribles.

URGANDE. O vents, raſſemblez-vous ! faites éclater des chants de victoire ! élevez aſſez votre puiſſante harmonie, pour qu'elle ſoit entendue de la terre & des cieux ! Et vous, aſtre du jour, répandez ſur l'Univers une lumiere agréable & pure : brillez de cet éclat qui éclaira la défaite des géans !

On entend des chants de triomphe : le ciel s'éclaircit : le berceau reparoît dans ſa premiere beauté : un grand globe de

NOTES.

pour Oriane, parce que cet amour donne lieu à ce ſpectacle qui eſt terrible, & qu'on ne trouve point dans Quinaut.

feu représente la figure du soleil : il descend insensiblement sur le Théatre ; Amadis approche d'Oriane avec respect : Arcabonne les considere d'un œil jaloux & furieux (*a*).

AMADIS. Tant qu'Amadis fut aimé d'Oriane (*b*), assuré de régner sur ce cœur rempli de charmes, Jupiter

NOTES.

(*a*) Il y a moins de spectacle dans Quinaut ; cependant la Scene est à peu près la même : un rocher environné de flammes s'approche ; les flammes se retirent & laissent voir un vaisseau sous la figure d'un serpent, ce qui l'a fait appeller *la grande serpentine* : Urgande & ses suivantes sortent de ce vaisseau. Amadis paroît mort, & Oriane évanouie ; Urgande touche de sa baguette Arcalaus & Arcabonne qui demeurent immobiles : les suivantes d'Urgande jettent des fleurs & répandent des parfums sur Amadis & sur Oriane, pour commencer à dissiper leur enchantement, & les emportent dans ce vaisseau : Urgande touche une seconde fois de sa baguette, Arcalaus & Arcabonne, & leur rend l'usage de leurs sens : les Démons des enfers sortent pour les secourir : les Démons de l'air viennent combattre contre ceux des enfers & les surmontent.

(*b*) Cette Scene ne cede en rien à aucune des Scenes de Quinaut : aussi est-elle imitée de l'Ode Amébée d'Horace, *Ode 9. Liv. 3.*

le Roi des hommes & des Dieux n'étoit pas plus heureux qu'Amadis.

ORIANE. Tant qu'Amadis fut fidele à Oriane, & qu'il n'alloit point porter à des climats étrangers une flamme inconstante, Oriane oublioit le ciel pour penser à l'amour.

AMADIS. Hélas ! je suis banni de ce ciel où regne l'amour ; Oriane a bravé les puissances, par qui elle a juré de m'être fidelle : elle accorderoit son coeur à Constantius, si les sermens pouvoient lier un coeur qui doit être à moi.

ORIANE. Vous déguisez une partie de votre crime, sous un vain reproche d'infidélité ; vous outragez un coeur tendre & constant : mais, en vous efforçant de me cacher la flamme dont vous vous sentez coupable, vous montrez que vous n'avez plus pour vertu que la honte. *Elle se retire d'auprès de lui avec mépris.*

AMADIS *approchant d'elle tendrement.* Mais si votre esclave infortuné, que vous soupçonnez d'être perfide, ne l'étoit point : ah ! quel retour pourroit-il espérer ?

ORIANE *revenant à lui d'un air tendre.* Le généreux Constantius est orné

de toutes les qualités, qui peuvent gagner le cœur d'une jeune personne, soit qu'il brille dans les champs de la gloire ou dans le sein des plaisirs, soit qu'il flatte l'ambition, ou qu'il enchante les regards : mais si Amadis rentroit dans mon estime.... je quitterois un Dieu.... pour Amadis....

AMADIS. Oriane est aussi légere que ces bulles d'eau que le vent dissipe : elle est infidelle ; elle est ingrate : cependant je l'aime ; elle est gravée dans mon cœur ; elle regne dans mon ame : ah ! si elle étoit aussi fidelle, aussi constante qu'elle est belle, je vivrois & je mourrois pour elle seule.

URGANDE. Suspendez ces murmures d'un amour renaissant : écartez-les de ces spectacles d'horreur.... Arcabonne ton empire est passé : une puissance, fondée sur le crime, dure peu : j'épargne ta vie, pour te faire souffrir le supplice & le désespoir des Démons. Pour vous, je vais vous conduire dans ces berceaux de myrtes, où les Zéphirs seuls respirent ; vous y continuerez vos tendres disputes.

La machine, qui représente la figure du

soleil, s'ouvre & paroît être un char éclatant de rayons, doré & orné avec magnificence : Urgande y fait monter Oriane ; Amadis les suit : Arcabonne le tire par sa robe.

ARCABONNE. Quoi ! pas un sentiment, un regard, un sourire, du moins affecté, pour me remercier de la vie, ou pour tromper mon désespoir ! Insensible, ingrat, retire toi pour jamais loin de mes yeux & de mon coeur ! *Elle le laisse aller d'un air fier & dédaigneux.* Retourne soldat en ton camp ; voilà ta sphere : attache-toi à ton vil métier ! cours à la guerre, Héros inanimé, homme indigne du commerce des femmes, tu n'es qu'une statue, &c.

Amadis prend sa place dans le char d'Urgande : il s'éleve insensiblement, & ne disparoît que lorsqu'Arcabonne cesse de parler.

ARCABONNE. Il va partir : arrête barbare ! Il part, . . . l'amour revient ; l'orgueil cede ; horreur, enfer : je brûle : j'enrage : je meurs ; reviens, reviens. Des remords éternels me dé-

chirent, des vautours me dévorent : ô furies! ô supplices! je ne suis que désespoir : puisses-tu brûler d'amour & ne jamais jouir, &c. (*a*) *Elle sort* (*b*).

CHŒUR.

Une voix seule. Le combat finit ; la guerre cesse : guerriers, quittez vos casques : couronnez-vous de lauriers!

Une autre voix seule. Aimable paix revenez ; myrtes croïssez pour jamais sur ses pas. Guerriers couronnez vos casques de myrtes.

NOTES.

(*a*) Les infames imprécations qui suivent ne peuvent être vomies que sur le Théatre Anglois.

(*b*) *Donec gratus eram, &c.*
Quamquam sidere pulchrior :
Ille est, tu levior cortice & improbo ;
Iracundior Adria,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Armide dans la quatrieme Scene du quatrieme Acte de l'Opera, qui porte son nom, voit avec le même désespoir Renaud partir : mais quelle force, & cependant quelle décence jusques dans sa fureur!

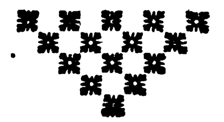
Grand Chœur de toutes les voix & de tous les inſtrumens.

Taiſez-vous, trompettes, timbales, fifres ; tambours, hautbois, taiſez-vous. Et vous, tendres flûtes, luths mélodieux ſoumettez nos paſſions à de plus doux plaiſirs : que tous les enfans de Mars, ſoient les enfans de l'amour (*a*).

NOTES.

(*a*) On a preſque oublié le malheureux Conſtantius, voyons ce qu'il va devenir.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans un palais enchanté d'Urgande, où sont représentés les exploits & les aventures des Héros & des Héroïnes : on voit sur la façade de ce palais leur apothéose.

ORIANE, AMADIS.

ORIANE.

Constantius est digne de mon estime : il partage mes éloges, mais vous possédez mon coeur tout entier. Quand les vertus sont égales, & que la justice ne peut pas plus décider pour l'un que pour l'autre, le jugement incertain suspend son choix, c'est au goût à prononcer & à donner son suffrage. Je dois beaucoup à son amour & encore plus à son mérite : mais le pouvoir de l'inclination m'entraîne vers vous.

Amadis. Vous n'avez point d'égale ; l'éclat, dont vous brillez, est aussi unique que la lumiere qui commande au jour : quand sa renommée m'appelleroit à elle avec tous ses charmes, ses lauriers florissans, ses armes victorieuses ne pourroient obtenir de moi qu'une ombre de plaisir, & me dérober qu'un moment aux transports que je sens auprès de vous.

Oriane. C'est offenser ma vertu que de supposer que je veuille accorder à l'amour ce qu'il faut que le devoir refuse ; j'attens les ordres d'un pere, & mon coeur, tout entier à l'amour, est soumis à l'honneur ; je mourrois plutôt que d'être à un autre : mais je ne puis être à vous que mon devoir ne me le permette.

Amadis, au lieu d'aller sur le champ demander au pere d'Oriane son consentement, parle avec mépris des loix de l'autorité des parens, & des fonctions respectables des Prêtres (a).

NOTES.

(a) L'Auteur ignoroit que la premiere vertu des anciens Chevaliers étoit l'amour de l'ordre & de la religion.

URGANDE *& sa suite*, CORISANDE *&* FLORESTAN.

Urgande, Oriane & Amadis félicitent Corisande & Floreſtan ſur le ſuccès de leurs amours, auxquels nous nous intéreſſons peu.

Arcabonne échevelée & ſemblable à une furie, entre & conduit Conſtantius, qui paroît plongé dans une profonde triſteſſe : elle lui conſeille de tuer ſon rival & d'enlever Oriane, ou de les faire mourir tous deux ; ce qu'elle feroit ſi elle étoit un homme. Il eſt charmant d'aimer, dit-elle, mais quand notre amour eſt payé par le mépris, la vengeance a des douceurs qui égalent celles de l'amour.

Un char deſcend avec rapidité ; elle y entre : Je vais dans les cieux, où les Dieux ont fixé leur aſyle ; je m'éleve dans les nuées, d'où je vais lancer le tonnerre. *Le char remonte & diſparoît avec elle.*

CONSTANTIUS. Va où tu voudras ; ce ne ſera pas aſſûrément dans les régions céleſtes ; en quelque lieu que tu ſois, tu n'y dois point trouver les

Dieux. » Où va-t-elle donc ? A quoi » bon la faire descendre & remonter » pour ne rien faire. «

Constantius vient redire à Oriane qu'il est prêt de mourir, si sa mort peut lui rendre sa liberté : il prie l'amour de la chérir & de faire son bonheur ; Oriane pleure & marque sa sensibilité. Amadis le plaint, & lui dit : Que si la fortune savoit favoriser le mérite, Constantius seroit aimé, & que lui, Amadis, il seroit condamné à mourir. *Constantius le regardant d'un œil furieux, Amadis ajoute :* Ne dédaignez point, aimable Prince, les louanges d'un rival. L'éclat de vos vertus m'humilie, au point que je suis forcé d'avouer qu'en tout, excepté en amour, votre mérite efface le mien.

CONSTANTIUS. Quoi ! vous êtes ce rival heureux ? O honte mortelle ! il m'aura vû soumis, humilié, abattu à ses piés, comme un misérable captif, pour embellir son triomphe & flatter son orgueil. Ah ! c'en est trop ; la nature irritée fuit la mort, porte le feu de veine en veine, rougit de fureur & ranime ma vie prête à s'éteindre. Courage, mon ame ; sors promptement de cette scene affreuse ; au-

trement le désespoir l'emporteroit sur l'amour : épuisé, accablé du fardeau d'une vie odieuse, je puis encore changer ma destinée, & dans l'état où je suis, m'opposer à votre bonheur comme une barriere éternelle.

Il saisit Amadis, en lui portant le poignard sur la poitrine; Amadis le saisit en même temps, & leve aussi le poignard sur lui; & lorsqu'ils sont prêts à se percer l'un l'autre, Constantius dit : Mais pour l'amour d'Oriane ce poignard sera mieux ici. *Il se frappe lui-même. Amadis jette son poignard, soutient son rival : tous les Acteurs courent à son secours.*

ORIANE. Vivez, généreux Prince : une si haute vertu ne devroit jamais mourir.

CONSTANTIUS. J'ai assez vécu ; j'ai tout ce que je desire, si en mourant je puis laisser Oriane heureuse : la chaleur s'éteint dans mon cœur déchiré. Amour, quand tu veux donner la mort, tes coups sont assurés.

ORIANE. Hélas ! j'ai vû percer le plus généreux des coeurs, qui aient jamais brûlé des flammes de l'a-

mour, & le plus digne d'être à jamais pleuré.

AMADIS. C'eſt trop le louer : vous ne rendez pas juſtice à une flamme égale à la ſienne ; ſi vous l'aviez aimé, je me ſerois percé le cœur.

FLORESTAN. Grand Empereur, la poſtérité conviendra que tous les amans devroient être tels que vous, ſi vous euſſiez été plus heureux.

URGANDE *à Oriane*. Il ne reſte plus dans le monde d'autre amant qui mérite vos fers : qu'on éloigne de vous cet objet déplorable ! *On l'emporte*. Avant que les rayons du jour ſoient couverts des ombres de la nuit, le Roi qui étoit ſi inflexible autoriſera vos feux ; déja le flambeau de l'hymen s'allume, & va vous conduire à votre époux ; l'honneur, ſi long-temps irréſolu, aimera mieux céder à vos deſirs, que de les combattre.

On entend toute la Muſique ; le Théatre eſt entierement rempli de Muſiciens & de Danſeurs habillés en Héros & en Héroïnes.

URGANDE *fait placer Amadis &*

Oriane sur des siéges pendant le Divertissement.

On chante différens airs, dont les paroles ressemblent trop aux propos qui entrent dans les noces bourgeoises, dans les Operas Comiques & boufons; une comparaison très-licentieuse, des exercices de Mars avec ceux de l'amour en est la beauté dominante (*a*).

AMADIS & ORIANE *se levent & avancent sur le Theatre.*

Une voix seule. Ainsi l'astre du jour monte en triomphe dans les cieux; les nuages s'enfuient; la sombre horreur les dissipe; l'obscurité cede à la lumiere, tout ce qui nous environne plaît, tout ce qui nous entoure brille.

ORIANE. Nos peines passées augmentent les douceurs de nos plaisirs présens; ce n'est que par les souffrances que nous arrivons aux plaisirs, à l'amour, au ciel.

NOTES.

(*a*) Après ces grossieres obscénités viennent les moralités les plus graves.

URGANDE. Quels que soient les maux que le juste & le vertueux endure, la récompense est tardive, mais toujours assûrée.

Des chants de triomphe, joints à tous les instrumens de Musique, finissent la Piece.

FIN.





ÉPILOGUE

Par JOSEPH ADYSSON.

QUAND Orphée tiroit de sa lyre des sons plaintifs & touchans, les fleuves attentifs oublioient de couler, & les vents de souffler; les forêts agitées répandoient, sur le tendre Musicien, une ombre errante; les chants que vous venez d'entendre ont eu le même succès; le pouvoir de la magie s'est joint à celui de la beauté, & lorsque les accens mélodieux des voix & des instrumens commençoient à se taire, la baguette magique & les bruits sourds des enchantemens se faisoient entendre. Que la sage Urgande trace un cercle sur les montagnes arides & sur les plaines de sable: le désert plaira, les arbres croîtront, les oiseaux chanteront, les fleuves couleront.

Un même paysage offre toujours les mêmes objets : c'est toujours l'image d'une vie tranquille : ce sont des points de vûe qui ne changent jamais ; c'est un plaisir toujours également ennuyeux qui affecte l'ame, & qui assoupit les sens d'une sensation continue : mais, lorsque nos Magiciens exercent leur art, les objets varient sans cesse, & quoique le lieu soit toujours le même, il change toujours de forme ; l'unité de lieu n'est point violée, & l'Enchanteur se rit de la critique. De quelque maniere que vos yeux soient flattés, de brillans objets disparoissent, pour faire place à de plus brillans (*a*) : mais il

NOTES.

(*a*) Le Prologue raille les Beaux ; l'Epilogue loue les Belles : ils ont tous deux raison ; tout est dans l'ordre.

Il y a encore un autre Epilogue, où le Poete, après quelques plaisanteries indécentes, dit, que pour calmer les personnes scrupuleuses sur les obscénités de sa Piece, & réconcilier l'Eglise avec les Muses, il consent d'employer sa part d'Auteur en œuvres pieuses.

On sait que le bon la Fontaine eut la même idée, & qu'il consentoit qu'on vendît ses Contes, & qu'on en donnât l'argent aux

n'en est point qui puissent vous dédommager des plaisirs que vous perdez, lorsque nous détournons vos regards du cercle de Beautés qui vous environnent.

NOTES.

pauvres, croyant réparer par cette aumône le mal que ses Contes avoient fait.





REMARQUES SUR LA PRÉFACE ET L'OPERA DES ENCHANTEURS BRETONS.



IL eſt plus facile d'établir des regles que de les obſerver ; de critiquer, que de mériter de ne le point être. L'illuſtre Auteur a impoſé des regles très-judicieuſes dans ſa Préface : mais les a-t-il toujours ſuivies dans ſon Opera ? Il critique ſéverement les François : mais eſt-il lui-même irréprochable ? C'eſt ce que nous allons examiner, en comparant les loix qu'il nous donne avec la maniere dont il les obſerve.

Les regles qu'il a établies ont trois objets principaux ; les caracteres, les trois unités, & le ſtyle.

La dignité des perſonnages qu'on

introduit sur la Scene, en étant, dit-il, un des grands ornemens, il faut que les caracteres soient brillans & nobles; que les sentimens répondent aux caracteres, & que l'amour & l'honneur y dominent: rien de plus vrai; car il s'agit, sans doute, des principaux Acteurs.

Cœlius, Roi d'Angleterre & pere d'Oriane, paroît avoir je ne sai quoi de dur, d'impie & de burlesque dans le caractere. Comment traite-t-il sa fille, qui est si soumise & si respectueuse? Est-il plus équitable à l'égard de Constantius, Empereur Romain, qui pousse la délicatesse jusqu'à aimer mieux mourir que d'épouser, malgré elle, cette Princesse qu'il adore? Quelle tyrannie absurde n'exerce-t-il pas sur les Pontifes? Quelles mauvaises plaisanteries sur les femmes? Etoit-ce faire honneur à la Nation Angloise, que de lui donner pour Roi un pareil homme?

Amadis, que son fameux Roman nous représente comme le plus galant, le plus vertueux, le plus religieux de tous les Chevaliers errans, n'est dans plusieurs Scenes qu'un Guerrier brutal, ennemi des femmes,

des Miniſtres de la Religion, & ne reſpectant pas davantage l'autorité paternelle.

Conſtantius a de grandes vertus, de la tendreſſe, de la délicateſſe, & cependant cet homme de bien eſt le plus malheureux de tous les Héros du Poëme; eſt-ce ainſi que le vice eſt puni, la vertu récompenſée & la morale rendue inſtructive, comme nous l'avoit promis notre Auteur.

Oriane eſt très-aimable: mais elle querelle avec la derniere fureur Amadis, ſur ce qu'il a été long-temps abſent. Il a beau lui donner les meilleures raiſons pour ſe juſtifier, elle emprunte de Didon ſes invectives; mais elle ne penſe pas qu'Enée avoit plus de tort qu'Amadis. Enée partoit, Amadis revient: Enée étoit froid & inſenſible, Amadis ſe jette à ſes piés; je ne trouve dans cette Oriane preſque aucun ſentiment qui ſoit l'expreſſion naïve du cœur; ſi elle fait des reproches à ſon amant, elle les tire du quatrieme Livre de l'Enéïde: ſi elle lui veut témoigner ſon amour, elle va le puiſer dans une Ode d'Horace.

Floreſtan & Coriſande *ſont deux*

tourterelles, pour me servir de l'expression du Poëte, dont les amours sont trop voluptueux; d'ailleurs ils ne contribuent ni à l'intrigue, ni au dénouement.

Arcalaus & Arcabonne sont de vrais Magiciens : mais l'affreux Arcalaus ose aimer Oriane, & Arcabonne s'avise d'être folle d'Amadis, pour l'avoir vû par hasard chasser dans une forêt.

Passons aux trois unités. Je ne critiquerai point l'unité de temps, quoique la représentation de cet Opera, soit surchargée de musique, de danse, de combats, de spectacles; il me semble que l'unité de temps n'y est pas mal observée.

L'unité de lieu n'est pas, selon moi, aussi exacte & suivie, quoiqu'en dise l'Auteur dans sa Préface, & Adysson dans son Epilogue. La Scene est dans le Palais de Cœlius, dont les édifices sont occupés par les Enchanteurs, & cependant le Théatre change plusieurs fois à chaque Acte, pour représenter tour à tour un Temple, une épaisse forêt, une vallée, des jardins, un palais enchanté.

Or comment le palais de Cœlius

peut-il contenir tant de lieux différens, & n'en faire qu'un ? Présenter tant de vûes opposées, & demeurer toujours dans la même situation ? Il faut donc qu'on tourne & retourne ce palais sur un pivot pour le faire voir devant, derriere, & de tous les côtés : il est évident que la Scene cesse continuellement d'être où elle étoit, & qu'il faut que les Acteurs & les Spectateurs se transportent à tous momens, d'un lieu à un autre.

On ne viole pas seulement l'unité de lieu, en promenant la Scene en divers pays, on fatigue encore l'attention du Spectateur, en le faisant aller dans des lieux différens, quoique voisins, d'un jardin à une cour, de l'appartement du Roi à celui de la Reine, &c. Voilà pourquoi un Théatre construit selon les regles doit représenter, selon M. de Voltaire, *une partie d'une place publique ; le péristyle d'un palais, l'entrée d'un Temple, &c.* La Scene doit être un lieu commun à tous les Acteurs, & entouré de maniere qu'ils aient tous la commodité de s'y rencontrer naturellement, & que les lieux circonvoisins soient autant de lignes qui aboutissent

aboutiſſent à ce centre de l'action.

J'avoue que l'Opera a un privilége particulier, & que d'un coup de baguette on peut tranſporter une ſcene de la terre au ciel, du ciel aux enfers : ces métamorphoſes ne violent pas l'unité de lieu, tant qu'elles caractériſent le pouvoir des Dieux & des Magiciens qui en ſont les Auteurs, qu'elles ſont dépendantes de l'action, fondées & néceſſaires : mais il ne s'agit point ici de ce merveilleux ; ce ne ſont point les Magiciens, c'eſt le Machiniſte ou plutôt le Poëte qui change le Théatre, & d'ailleurs l'Auteur a prétendu s'aſſujettir à l'unité de lieu la plus conforme aux regles du Dramatique.

La plus importante des trois unités eſt l'unité d'action. Oriane doit épouſer Amadis ; voilà l'action principale : il faut que tout tende à cette fin, qu'il y ait des obſtacles juſqu'au dénouement, que les obſtacles ſe changent en moyens, s'enchaînent mutuellement, & qu'ils naiſſent les uns des autres : autrement ce ſeroit compoſer un tout de parties qui n'auroient aucun rapport entre elles ; ce ſeroit combiner pluſieurs intrigues

différentes & faire une Tragédie de Scenes Episodiques : *Ce n'étoit point assûrément l'intention de l'Auteur; toutes les parties*, dit-il, *doivent se soutenir mutuellement, leur liaison doit être telle que l'une ne puisse subsister sans l'autre.*

Retraçons, en peu de mots, tout le plan de la Piece. Le pere d'Oriane la fiance à Constantius, & lorsqu'on est prêt d'allumer le flambeau de l'hymen, les augures défendent de célébrer le mariage. Urgande avertit qu'il ne se fera point, & comme on connoît le pouvoir absolu d'Urgande, le dénouement est déja prévu. Oriane assûre Constantius qu'elle ne l'épousera point, & qu'elle en aime un autre. Constantius prend la résolution de fuir ou de mourir, plutôt que d'épouser Oriane malgré elle : ainsi le plus dangereux rival d'Amadis est déja hors de combat ; l'intrigue est finie. Cependant Arcalaus & Arcabonne conspirent la mort d'Amadis, parce qu'il a tué leur frere Ardan ; nouvelle intrigue : autre obstacle étranger au premier ; car, s'ils font mourir Amadis, il est clair qu'il n'épousera pas Oriane. Amadis la voit au milieu de Nymphes & de Bergers ; il

troit qu'ils célebrent les noces de son amante; il la soupçonne de lui être infidelle. Oriane de son côté l'accuse d'inconstance, parce qu'il l'a quittée, & qu'il a été long-temps sans revenir: nouveaux obstacles, fort naturels, à la vérité, & qui auroient pû suffire seuls sans l'amour ridicule d'Arcalaus pour Oriane. Arcabonne veut tuer Amadis: mais elle le reconnoît pour cet inconnu qui l'a charmée; le poignard lui tombe des mains: elle lui rend la liberté. Enfin Arcalaus jaloux veut tuer Amadis: Arcabonne veut tuer Oriane. Lorsque les poignards sont levés, Urgande arrive, Arcalaus est tué, Arcabonne est désarmée, Amadis & Oriane sont réconciliés. On croit que la piece est finie; on ne pense plus à Constantius lorsqu'il revient, toujours dans le dessein de mourir; & comme il apprend qu'Amadis est son rival, il va pour le poignarder: mais, toutes réflexions faites, il se tue lui-même. Le consentement de Cœlius ne tient à rien, la piece finit.

Cette multiplicité d'intrigues (*a*)

NOTES.

(*a*) Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que

différentes rompt l'enchaînement des moyens, & partage l'attention. Constantius aime Oriane : mais il disparoît pour faire place au Magicien Arcalaus, qui est chassé par Amadis. Constantius ne veut que mourir : Arcalaus ne peut que se faire mépriser : Amadis ne se fait aimer qu'au quatrieme Acte. Constantius & Arcalaus sont des rivaux, qui ne donnent aucune inquiétude sur les amours d'Amadis & d'Oriane. Amadis lui-même ne paroît aimable que lorsque l'attention du Spectateur commence à se lasser ; où est donc l'intérêt ?

Le Poëte sera-t-il plus heureux dans les expressions ? j'entens par les expressions tout ce qui frappe l'imagination par le moyen *des yeux & des oreilles*. Il défend *d'introduire le chant & la danse, sans aucun rapport avec l'action ; il ordonne que le style soit proportionné au rôle des Acteurs* ; il veut *que le Dialogue ait un langage libre, naturel, aisé. J'ai vû d'aimables négligences*, ajoute-t-il élégamment ; *mais*

NOTES.

l'unité d'action consiste en *l'unité d'intrigue* & en l'unité de péril. *Corneille.*

Qu'est-ce qui a vû d'agréables pédanteries ?

Il célebre dans ces chants le pouvoir de la Musique & de l'harmonie, sans aucun rapport à l'action : il fait chanter à des Nymphes & des Bergers, des Odes sur les funestes effets de la discorde & sur le pouvoir suprème de l'amour-créateur. La sage Urgande permet qu'on décrive en sa présence les effets les plus honteux de la débauche : la plûpart de ses dialogues sont des harangues, des déclamations, des Odes.

C'est cependant ce même Auteur qui critique nos Tragédies-Opèras. *Ce qui est dramatique est défectueux*, dit-il, *dans les Operas Italiens & François*. Il ne connoissoit point *Métastase*, qui n'a réellement existé qu'après lui : mais il a connu, il a lu, il a copié évidemment Quinaut, & il est vraisemblable que sa critique tombe sur le plus aimable de nos Poëtes ; il l'accuse de servir un festin, où il n'y a que des sucreries, de ne fonder ses Operas sur aucun plan régulier, de ne contenter ni le jugement ni l'esprit ; d'être gêné, autant dans ses dialogues que dans ses intrigues. Quel

est en effet le Poëte lyrique qu'il auroit voulu critiquer ? Il n'y avoit que Quinaut, qui pouvoit être connu à Londres du temps de M. Lansdown.

Eh ! pourquoi donc copier ce Poëte, sans lui en faire honneur ? Les Enchanteurs Bretons & l'Amadis de Gaule, sans parler des autres Operas où domine le merveilleux de la Magie, offrent précisément le même fonds, la même marche, le même plan, les mêmes Scenes. L'Amadis de Gaule est une petite statue de quatre piés, mais proportionnée & élégante. C'est la Venus de Médicis : le Poëte Anglois ne l'a pas faite plus grande ; il l'a élevée sur un piédestal plus haut : il l'a surchargée de plus d'ornemens : il l'a placée dans un Temple plus vaste ; voilà tout le changement qu'il y a fait.

Qui fut jamais plus doux, plus fidele, plus tendre que l'Amadis François, plus délicate, plus aimable qu'Oriane ? Arcabonne aime Amadis, mais son amour est fondé : elle ne l'a pas aimé par hasard, mais parce qu'il lui a sauvé la vie. Il est vrai qu'on y trouve aussi Corisande & Florestan. L'unité de temps & de lieu

n'eſt pas plus violée dans l'Opera François que dans l'Opera Anglois. Quant à l'unité d'action, l'intrigue eſt ſimple, mais féconde en évenemens liés & ſubordonnés dans notre Quinaut.

Paſſons aux expreſſions. J'avoue qu'il y a dans Quinaut des vers foibles, proſaïques, trop de Madrigaux, des ſentimens trop efféminés pour des Héros. Mais on en peut remarquer que Corneille n'auroit pas déſavoués. Voyez comme Arcabonne peint ſon ame déchirée par l'amour & par la vengeance :

Amour, que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'eſt pas fait pour toi.
Non, ne t'oppoſe point au penchant qui m'entraîne,
Je ſuis accoûtumée à reſſentir la haine,
Je ne veux inſpirer que l'horreur & l'effroi.
Amour, que veux-tu de moi ?
Mon ame auroit trop de peine
A ſuivre une douce loi :
C'eſt mon ſort d'être inhumaine.
Amour, que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'eſt pas fait pour toi.

Acte II. Scene premiere.

Jamais Quinaut n'offre à l'imagi-

nation des passions grossieres : tout ne respire que les sentimens de l'ame ; rien n'est dicté que par la délicatesse du cœur, ou par les graces de la Poësie.

Quand Renaud quitte Armide, loin de vomir les obscénités, dont Arcabonne accable Amadis dans l'Auteur Anglois ; l'Armide Françoise au milieu des transports les plus violens de la fureur & du désespoir ne laisse rien échapper de contraire à la décence, & encore moins à la pudeur. Les dernieres Scenes de l'Opera de Quinaut prouvent invinciblement ce que j'avance : mais elles sont si connues, que je crois très-inutile de les rapporter ici.

Ce n'est pas, après tout, que je pense que les Enchanteurs Bretons soient une piece médiocre ; il y regne d'un bout à l'autre un spectacle infiniment varié & contrasté : elle étonne, elle intéresse, elle plaît souvent dans les détails. Il y a souvent des pensées fines, des idées grandes, des sentimens profonds, des maximes philosophiques : il est peu de Scenes, où il n'y ait une action ; il n'y a point d'Acte qui ne finisse par une révolution

tion inattendue, comme le dit l'Auteur : mais il y a des longueurs, des inutilités, & trop souvent des indécences.

Au reste, cette piece, par elle-même, méritoit d'être traduite ; & en la donnant dans notre langue, j'ai eu lieu de faire l'application des principes du Poëte Anglois, à sa maniere de les mettre en œuvre, & de faire connoître le rapport qu'elle a avec l'Amadis de notre célebre Quinaut : ce sont des sources aboudantes d'études pour les jeunes Poëtes.

FIN.





AVERTISSEMENT
SUR
L'ORATORIO DE SAMSON.



SI la Poësie est digne de chanter les louanges de l'Estre suprème, les grands évenemens de l'Histoire sacrée & les sublimes mysteres de la Religion, pourquoi la Tragédie lyrique, qui est la Poësie par excellence, comme j'espere le prouver, n'osera-t-elle traiter ces sujets respectables?

Plutarque nous apprend que le Théatre, suivant l'étymologie de ce mot, fut consacré aux Dieux, dès la plus haute antiquité; que les premiers Théatres furent élevés dans les Temples; que la

Musique n'y fut employée qu'à célébrer la grandeur des Dieux, & leur rendre graces de leurs bienfaits, à prêcher la vertu, à enseigner la vérité, & à instruire la jeunesse. *Plutarch. de Musica.*

Eh! pourquoi donc avons-nous avili le Théatre & la Musique? Comment, nous qui devrions être plus sages que les Anciens, employons-nous tout ce que la Poësie, la Musique, la danse, les décorations, enfin tout ce que la nature & l'art réunis ont de plus brillant & de plus aimable pour tendre des piéges à l'innocence & à la vertu?

On s'est efforcé, de temps en temps en France, de ramener le plus beau des spectacles à sa premiere institution; nous avons Esther & Athalie qui peuvent être regardées comme des Tragédies lyriques, puisqu'elles joignent, comme celles des Anciens, qui

reſſembloient fort à nos Operas ; des Chœurs de Muſique, à des Scenes déclamées, & qu'il ſuffit ſelon les Anglois, qu'il y ait quelques morceaux de chant dans une piece, pour qu'elle mérite le nom d'Opera : celui de Jephté eut toujours un grand ſuccès ; le beau Prologue du Ballet des Elémens, ſi on y ſubſtituoit le nom de Dieu à celui des faux Dieux, met en action le récit de Moyſe ſur la création du monde ; enfin, M. de Voltaire nous a donné la Tragédie lyrique de Samſon.

On ne peut trop louer ces Poëtes d'avoir fait deſcendre la Religion ſur la Scene : on ne peut trop multiplier ces ſpectacles édifians. Il eſt vrai qu'il faudroit, pour les repréſenter, choiſir des Acteurs dont les mœurs répondiſſent à la dignité de leur rôle, & dont les levres fuſſent aſſez pures pour prononcer les louanges de Dieu ;

mais il est encore de ces Acteurs de l'un & de l'autre sexe dans le monde même, & sur-tout dans les Maisons Religieuses, qui emploient le pieux loisir que leur donne le culte des autels, à sanctifier la déclamation & la musique, à orner de graces & de vertus la jeunesse qui leur est confiée, & à la rendre en même temps & plus chrétienne & plus aimable.

Les Anglois ont peu de ces spectacles & de ces Tragédies-Operas, écrits à la gloire du Christianisme : le seul, qui mérite d'être connu, est la Tragédie de Samson, que Milton composa, étant âgé de soixante & trois ans, & deux ans après son Paradis perdu. M. Dupré de Saint-Maur ne craint pas de dire, dans la vie de Milton, qu'il a mise à la tête de la belle Traduction qu'il a faite de ce Poëme épique, que l'Opera de Samson est digne des meil-

leurs temps du Théatre Grec.

On a fait quelques changemens à cette Tragédie & on l'a accommodée au Théatre, de maniere que le célebre Hindel, ce Musicien fameux d'Allemagne, qui est encore aujourd'hui l'honneur de la Musique Angloise, en a fait un *Oratorio* : on sait que c'est une espece de Poëme lyrique, composé d'un petit nombre de Scenes mises en Musique, & liées entre elles par une action tirée de la Bible ou de l'Histoire Ecclésiastique. Nous allons comparer M. de Voltaire avec Milton; Samson ne leur fait pas autant d'honneur que la Henriade & le Paradis perdu: mais les grands Poëtes se retrouvent par-tout; c'est toujours *disjecti membra Poetæ*.



SAMSON,

TRAGÉDIE

DE JEAN MILTON,

CHANGÉE EN ORATORIO,

Et mise en Musique par M. HINDEL.

ACTEURS.

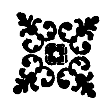
ISRAÉLITES.

SAMSON.
MANOA, pere de Samſon.
MICAH, ami de Samſon.
Un OFFICIER Iſraélite.
CHŒUR d'Iſraélites.

PHILISTINS.

DALILA, femme de Samſon.
ARAPHA, Géant.
CHŒUR de femmes Philiſtines & de Prêtres de Dagon.

La Scene eſt devant la priſon de Gaza.





SAMSON,

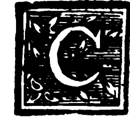
TRAGÉDIE DE JEAN MILTON.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *aveugle & enchaîné*, CHŒUR DE PRÊTRES *assemblés pour célébrer la fête de Dagon.*

SAMSON.



CE jour, consacré à la fête solennelle de Dagon, suspend les vils travaux, où me réduit la servitude : la superstition m'accorde, malgré elle, ce repos : elle me laisse respirer l'air frais, odorant & pur de l'aurore naissante.

CHŒUR DE PRÊTRES *de Dagon.*

Faisons éclater le bruit majestueux de la trompette ! Célébrons, avec joie, la fête sacrée de Dagon & le jour fameux qui le vit couronné Roi de toute la terre !

AIR.

Venez, habitans de Gaza ; tirez d'agréables sons de vos flûtes & de vos lyres ! commencez vos cantiques joyeux & vos hymnes brillantes ; que toutes les langues publient la gloire de Dagon.

Le CHŒUR *répete.*

Faisons éclater, &c.

AIR.

Égalons dans nos chants le bruit du tonnerre ; empruntons la voix éclatante de la victoire & du triomphe ; élevons assez haut le nom du grand Dagon, pour que le ciel & la terre soient les témoins de nos transports !

AIR.

Exemts de soins, libres d'inquiétudes, gais & contens, allons tous inviter à cette fête les ris & les jeux.

Le CHŒUR *répete.*

Faisons éclater, &c.

SAMSON. Si je devois mourir, victime de la perfidie, chargé de fers, la honte & l'étonnement de mes ennemis, pourquoi falloit-il qu'un Ange descendît des cieux pour annoncer ma naissance? O cruelle pensée! mes tourmens sont sans ressource; je suis la proie d'un mal que rien ne pourra jamais guérir.

AIR.

Hélas! mes tourmens *ne sont bornés ni au cœur, ni à la tête, ni à la poitrine :* ils ont pénétré jusqu'au fond de mon ame accablée de douleurs; elle a perdu pour jamais le repos.



SCENE SECONDE.

SAMSON, MICAH, CHŒUR D'ISRAÉLITES.

MICAH *à part.*

O Changemens prodigieux, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer, de comprendre, de croire! qu'il eſt abbatu, abandonné, déſeſpéré! voyez ſa tête languiſſamment penchée : eſt-ce lui? Eſt-ce là ce Héros, que *la* force des Géans, que la fureur des bêtes farouches ne pouvoient dompter? qui déchiroit un lion, comme un lion déchire un chevreau? qui ſans armes, ſans bouclier, ſans cuiraſſe, portoit la terreur dans des armées couvertes d'acier?

AIR.

Trop fidelle image des révolutions de notre empire, il fut grand dans ſa naiſſance, dans ſa force, dans ſes exploits, & du faîte de la grandeur, il eſt tombé dans l'abyſme de la miſere.

SAMSON. De qui ai-je à me plain-

dre, que de moi-même (a)? moi qui n'ai pû renfermer dans le silence les secrets importans que le Ciel m'avoit confiés, & qui ai eu la foiblesse de les révéler.

MICAH. Héros sans égal, toi qui fus autrefois la gloire, & qui es à présent la douleur d'Israël, tes amis viennent te voir.

SAMSON. Venez, mes amis.

MICAH. Que pleurerons-nous davantage, ou la perte de tes yeux, ou celle de ta liberté?

SAMSON. La perte de mes yeux; voilà ce que je regrette: elle m'est plus funeste que l'indigence, la vieillesse & la servitude; mon ame toute entiere est plongée dans les ténebres.

AIR.

Eclipse universelle! il n'est plus pour moi de Lune ni de Soleil; l'heu

NOTES.

(a) Samson fut plus étonnant encore par la foiblesse de son ame, que par la force de son corps; il éprouva successivement l'indiscrétion & la perfidie de deux femmes, & loin de se corriger par l'expérience, il fut encore assez imprudent pour découvrir ce secret, dont dépendoient sa vie, le salut de sa patrie, & la gloire de son Dieu.

re éclatante du midi (a) est couverte d'une nuit profonde. O glorieuse lumiere ! Eh quoi ! un de vos rayons ne découvrira jamais à mes yeux la beauté du jour ! Pourquoi suis-je privé du premier de tous les spectacles ? la Lune, le Soleil, tous les Astres sont éteints pour moi.

CHŒUR.

Premier ouvrage du Créateur, & toi parole toute-puissante : *Que la lu-*

NOTES.

(a) Je ne te verrai plus flambeau sacré des
cieux,
Lumiere tu fuis de mes yeux ;
Lumiere, brillante image
Du Dieu ton Auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur :
Douce lumiere,
Nature entiere,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur ;
Te cache à ma triste paupiere.

Voltaire.

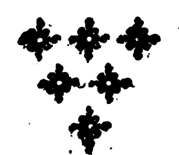
On sent à l'énergie de ces expressions que dans cet endroit Milton déplore autant son propre aveuglement que celui de Samson.

miere soit, & la lumiere remplit tout l'Univers. Une clarté céleste environna le globe terrestre ; grand Dieu, si tu veux lui conserver la vie, rends-lui la lumiere !

SAMSON. Vous voyez, mes amis, combien de maux m'accablent de tous côtés ; si la lumiere m'étoit rendue, je succomberois sous le poids de la honte & je ne pourrois lever la tête. Quoi ! pour un mot, une larme, révéler à une femme perfide, les plus secretes faveurs de mon Dieu, devenir la fable des Nations, & me faire regarder par l'Univers comme un insensé !

MICAH. Manoa, ce vieillard blanchi par les années, votre pere respectable vient à pas inquiets & incertains.

SAMSON. Helas ! à ce seul nom, je ressens de nouvelles douleurs.



SCENE TROISIEME.

SAMSON, MICAH, MANOA, CHŒUR D'ISRAÉLITES.

MANOA.

HAbitans de Dan, & vous, mes freres, apprenez-moi où eſt mon fils ? où eſt Samſon ? où eſt la gloire d'Iſraël ? conſolez ma vieilleſſe !

MICAH. Autant nous fûmes étonnés de l'excès de ſa puiſſance, autant nous le ſommes de l'excès de ſes malheurs ; voyez l'état où il eſt réduit.

MANOA. O changement déplorable ! eſt-ce là cet homme fameux, la terreur des ennemis d'Iſraël ; celui qui, revêtu de la force d'un Ange, oſoit attaquer leurs armées ? Il étoit ſeul une armée toute entiere : à peine pourroit-il aujourd'hui défendre ſa vie contre l'épée d'un lâche. Qui mettra jamais ſa confiance dans la puiſſance d'un mortel ? Que tout eſt trompeur, que tout eſt vain dans l'homme !

AIR.

AIR.

Dieu de nos peres, qu'est-ce que l'homme ? quelque fier, quelque ambitieux, quelque grand que nous le représente l'Histoire, sa renommée est un souffle, sa vie un instant, sa gloire une vapeur légere ; souvent l'homme le plus élevé tombe tout à coup, & disparoît pour jamais à nos yeux.

MANOA. Ce que nous désirons le plus est souvent ce qui nous cause les plus grands maux : j'ai demandé des enfans ; j'ai obtenu un fils : eh ! quel fils ? L'Univers m'en félicitoit ; qui voudroit être aujourd'hui son pere ? Le bonheur est un monstre, qui traîne après lui un dard cruel ; cette plante choisie, sacrée, qui tenoit du prodige, est tout à coup arrachée, abattue, liée & foulée aux piés ; mon fils est la proie de l'ennemi, il est captif, pauvre, aveugle.

AIR.

Vos glorieuses actions ouvroient mes levres à des cantiques de réjouissance : vos malheurs les changent en de tristes accens, & tirent des sons lugubres de ma lyre plaintive.

SAMSON. Votre fils a mérité ces châtimens ; je suis l'unique auteur de

mes maux; mes remords ferment mes yeux au sommeil & jettent le trouble dans mon ame, mes tourmens finiront; Dagon espere, après m'avoir vaincu, entrer en lice avec Dieu: mais l'Éternel insulté ne lui cedera pas; sa vengeance assûrera la gloire de son nom; Dagon sera renversé.

AIR.

Réveille-toi Dieu d'Israël: leve-toi avec un bruit formidable: environne-toi de nuages: que l'infidele entende la voix de ton tonnerre: appelle les tempêtes & souleve les flots de ta colere: poursuis-les dans un ouragan, chargé de ta vengeance, jusqu'à ce que la honte & le trouble s'emparent de tes ennemis.

MICAH. Dieu est notre espérance; puissiez-vous être un vrai Prophete! Que le Très-Haut venge son nom glorieux, & que nous ne doutions plus si c'est Dieu ou Dagon, qui est le maître de l'Univers!

MANOA. Mais, mon cher fils, languirez-vous toujours dans cet état malheureux?

SAMSON. J'y devrois toujours être: mais pourquoi vivrois-je plus long-temps? mes yeux feront bientôt cou-

verts d'une double obscurité ; mes esprits s'affoiblissent, mes espérances tombent, la Nature est épuisée en moi & ne peut plus se soûtenir. J'ai vû la fin de ma gloire, je verrai celle de ma honte : la mort, que j'ai si souvent invoquée, va terminer mes peines, & me conduire insensiblement dans les régions de la paix.

MICAH. L'éternité comblera votre bonheur, & vous délivrera pour jamais des fausses & vaines joies de la terre.

AIR.

Des plaisirs purs & véritables vous environneront comme un fleuve : la vérité, la paix, l'amour, brilleront sur vous comme les Astres.

CHŒUR.

Votre ame, élevée vers les cieux, volera autour du throne étoilé, où regne l'Être qui gouverne le monde entier : libre des dépouilles terrestres, couronnée de gloire, toujours tranquille, elle triomphera de la mort & du temps.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LES MÊMES ACTEURS.

MANOA.

Confiez-vous en Dieu ! les tendres ſoins de votre pere vous rendront la liberté ; écoutez cependant les paroles conſolantes de vos amis.

SAMSON. Mes maux ſont ſans eſpérance : je ne demande qu'une grace ; c'eſt une mort prompte pour terminer mes peines.

MICAH. Grand Dieu ! ſoutenez votre champion, qui offre à mes yeux l'image de votre puiſſance : conduiſez ſes travaux à une fin tranquille.

AIR.

Revenez, Dieu des Armées, conſidérez les maux de ce fidele Iſraélite : ſoulagez ſes peines, de peur que l'ennemi ne s'en glorifie.

CHŒUR.

Ils voudroient obscurcir sa gloire, & le compter au nombre des morts.

SCENE SECONDE.

SAMSON, MICAH, DALILA, CHŒUR D'ISRAÉLITES, *& de* JEUNES FILLES *de la suite de Dalila.*

MICAH.

QUelle est cette femme si gaie & si brillante *qui vogue* ici, comme un vaisseau superbement paré ? c'est Dalila, c'est votre femme.

SAMSON. Ma femme ! la perfide ! qu'elle fuie loin de moi !

MICAH. La voici ; elle s'arrête pour fixer les yeux sur vous, & baisse la tête : comme une belle fleur, surchargée de rosée, elle pleure.

DALILA. Je viens, ô Samson, d'un pas chancelant, l'ame inquiete & redoutant votre colere : mais l'amour conjugal, plus fort que la crainte & l'inquiétude, m'entraîne vers vous.

SAMSON. Sors d'ici, monstre ! ce

n'est point l'amour; c'est la malice qui conduit tes pas: ce sont là les artifices des femmes perfides comme toi; après avoir violé tous les sermens, elles emploient le repentir, l'imposture, la soumission, pour les violer encore une fois avec la même fausseté.

DALILA. Je ne veux pas diminuer ma faute; je vous prie seulement d'en peser toutes les circonstances: on doit avoir de l'indulgence, quand on a eu les mêmes foiblesses.

SAMSON. Que la perfide sait habilement avouer son crime, pour avoir lieu de me reprocher le mien! je me suis trahi moi-même, avant que tu m'eusses trahi. Eh bien! pardonne-toi ta folie, comme je me veux pardonner la mienne.

AIR.

DALILA. Ainsi la tourterelle abandonnée soupire ses tendres plaintes & ses amoureux gémissemens: dégoûtée de tous les plaisirs, elle pleure toutes les nuits sa triste viduité: mais, quand son Amant est revenu, elle sent redoubler ses transports; elle brûle de feux plus ardens.

SAMSON. Non, ce n'est point l'a-

mour, c'est une passion furieuse qui te presse : l'amour ne cherche que l'amour, mais ta trahison n'en veut qu'à ma haine. En vain tu t'efforces de cacher ton infamie par une autre ; quoique je fusse connu pour l'ennemi de ta Patrie ; dès que tu m'étois unie par les liens du mariage, ton mari te devoit tenir lieu de parens, de patrie, de tout.

AIR.

Vos charmes m'ont conduit à ma ruine : ils ont égaré mon ame, ils ont enchaîné ma force ; autant que je vous aimois, vous m'avez trahi : quel affreux fléau, quelle cruelle destinée que d'avoir à passer sa vie avec une pareille compagne !

DALILA. Pardonnez ce qui est fait : oubliez ce qui est passé : sortez de votre prison ; venez avec moi : que je serois heureuse si, par un amour plus tendre, par des soins plus assidus, ces jeunes Filles & moi, nous pouvions vous prolonger la vie jusqu'à une extrême vieillesse !

AIR.

O Samson, éprouvez ma fidélité, ma sincérité ! écoutez-moi, écoutez la voix de l'amour ! Nul mortel ne

peut se lasser d'aimer; l'amour est le bien suprême.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

O Samson, éprouvez sa fidélité, &c.

AIR.

DALILA. Rendez vos hommages au plaisir qui s'envole: ne perdez pas un instant: la vie est courte; le présent est le seul temps dont nous puissions jouir: le laisser échapper est le seul crime que nous puissions commettre. Qu'il est charmant de goûter les douceurs de l'hymen! j'emploierai tout pour vous plaire; vous avez perdu la vûe: vous avez d'autres sens, accordez-leur d'autres plaisirs.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

O Samson, éprouvez sa fidélité, &c.

SAMSON. Loin de moi ces pensées criminelles: je connois ta voix enchanteresse, tes finesses, tes ruses, & la funeste adresse avec laquelle tu prépares tes poisons; leur force n'aura plus de pouvoir sur moi; j'ai été pris

pris dans tes piéges, je n'y tomberai plus. Cette prison, où je suis accablé de fers, est, en comparaison de l'asyle que tu m'offres, le palais de la liberté.

DALILA. Laissez-moi du moins approcher de vous, toucher votre main.

SAMSON. Jamais, tant que je vivrai; crains qu'un cruel souvenir ne rallume tout-à-coup ma fureur, que je ne te mette en pieces: sors: je te pardonne, si tu fuis; va triompher ailleurs de ta trahison.

DALILA. Les mers & les vents sont moins sourds aux prieres des Nautonniers que tu ne l'es à mes prieres: ta fureur me menace d'une tempête éternelle; & pourquoi te supplierois-je de m'accorder la paix, moi que tu méprises, moi que tu couvres d'opprobre?

DUO.

DALILA. Traître à l'amour, je ne m'avilirai plus à te demander pardon; je me ris de tes menaces.

SAMSON. Traîtresse à l'amour; je n'écouterai plus ta voix Enchanteresse; je me ris de tes artifices.

SCENE TROISIEME.

SAMSON, MICAH, CHŒUR D'ISRAÉLITES.

MICAH.

ELle est partie ; c'est un véritable serpent, qui découvre à la fin son dard.

SAMSON. Qu'elle parte. Dieu me l'avoit envoyée, sans doute, pour mettre le comble à mes égaremens.

AIR.

Ni la vertu, ni la valeur, ni l'esprit, ni les graces n'inspirent l'amour aux femmes, & ne trouvent place dans leur coeur ; toujours incertaines, toujours inconstantes dans leur choix, elles le fixent souvent sur ceux qui le méritent le moins ; l'amour-propre regne avec tant d'empire sur le sexe, qu'elles n'aiment rien long temps, si ce n'est elles-mêmes.

L'époux, qui trouve une femme fidelle, est aimé des cieux ; la route, qui le conduit au séjour de la paix, est semée de fleurs : mais qu'une fem-

me fidelle est rare ! *Le Chœur ne dit rien d'ingénieux : avançons.*

SCENE QUATRIEME.

SAMSON, MICAH, HARAPHA, CHŒUR D'ISRAÉLITES, *& de* PRÊTRES *de Dagon.*

MICAH.

NE craignez plus des paroles trompeuses, qui promettent une fausse paix ; ne redoutez plus une voix enchanteresse ! Attendez-vous à un langage plus barbare : voici Harapha ; je le reconnois à son orgueil, & à son regard superbe.

HARAPHA. Je ne viens point, Samson, te consoler dans tes malheurs ; je suis de Gath : on me nomme Harapha ; tu me connois ; j'ai beaucoup entendu parler de ta force, qui m'a toujours paru incroyable : je suis fâché de n'avoir pû te rencontrer dans le champ de bataille, pour mesurer mes forces avec les tiennes ; je veux voir si ta figure répond à ta renommée.

Samson. Qui veut me connoître, ne doit point me voir, mais me combattre.

Harapha. Te combattre ! oserois-tu entrer à présent en lice avec moi ? Je te croyois dompté par tes malheurs & ton esclavage : si la fortune m'avoit conduit dans ce champ de la mort, où tu fis tant de prodiges avec une mâchoire d'âne : j'aurois jetté ton cadavre sur ce vil animal.

Samson. Ne vante point ce que tu voudrois avoir fait, mais ce que tu veux faire.

Harapha. Ton aveuglement m'ôte une victoire assûrée ; je dédaigne la gloire de vaincre un aveugle, &c.

L'air qui suit ne fait que paraphraser cette idée.

Samson. Tu me vaincrois toi, rival téméraire ! prens-y garde ; mes piés sont chargés de fers ; mes mains sont libres ; masse inanimée, tout enchaîné, tout aveugle que je suis, je te défie au combat.

Harapha. O Dagon ! moi, qu'on n'attaqua jamais impunément ; moi, qui n'ai jamais souffert aucun outrage,

comment pourrai-je soutenir ses menaces insolentes, sans lui donner la mort ?

DUO.

SAMSON. Lâche ennemi fui : crains de succomber sous le poids de ma vengeance ! va promtement, va te mettre à couvert de ma fureur.

HARAPHA. Téméraire ennemi ne compte plus sur ton Dieu, qui t'a foulé aux piés, qui a détruit ta force au moment qu'elle t'est si nécessaire.

TOUS DEUX.

Lâche, &c.
Téméraire ennemi, &c.

MICAH. Voici le jour décisif ; si Dagon est ton Dieu invoque son secours avec le plus grand zele : il y va de sa gloire ; qu'il dissipe les charmes puissans qui rendent ce Héros si redoutable : apprens quel est le vrai Dieu ! si c'est ce Dagon, qui est formé d'une matiere corruptible, ou si c'est l'Être suprème que les enfans d'Abraham adorent.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Exauce nos prieres, Dieu de Ja-

cob ! Jehovah, exauce nos prieres ; sauve-nous ! Nous nous prosternons aux piés de ton Throne ; tu es l'unique espérance d'Israël, sauve-nous, montre-toi au milieu de ton peuple.

HARAPHA. Dagon, leve-toi : assiste à ta fête sacrée : ta gloire t'appelle, sors de ton repos.

CHŒUR DES PRÊTRES *de Dagon.*

Nous consacrons ce jour aux chants & aux danses : ce jour va montrer ta grandeur souveraine ; protege-nous de ton bras puissant : fais disparoître de la terre ce rebut des Nations !

CHŒUR D'ISRAÉLITES *& de* PRÊTRES *de Dagon.*

Les deux Chœurs. Assis sur son throne éternel.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Jehovah gouverne le monde avec gloire.

CHŒUR DES PRÊTRES *de Dagon.*

Le grand Dagon gouverne le monde avec gloire.

Les deux Chœurs. Son tonnerre gronde, le ciel s'ébranle, la terre tremble, les Aſtres épouvantés s'arrêtent pour le contempler.

Le premier Chœur. Jehovah eſt le premier & le dernier des Dieux.

Le ſecond Chœur. Le grand Dagon eſt le premier & le dernier des Dieux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAMSON, MICAH, HARAPHA, CHŒUR D'ISRAÉLITES.

AIR.

MICAH.

SI la grace des Cieux ne ſoutient le juſte, ſi une ferme eſpérance ne le défend, que de périls redoutables l'environnent & conſpirent à ſa ruine !

Harapha vient : il marque ſon empreſſement dans la vîteſſe de ſes pas, & dans la vivacité de ſes yeux.

SAMSON. Je ne le crains ni lui, ni toute la race des Géans.

HARAPHA. Samſon, nos Princes m'ordonnent de vous avertir que nous faiſons aujourd'hui un ſacrifice ſolennel à Dagon, avec tout l'éclat du

triomphe & toute la pompe des jeux héroïques : nous ſavons qu'il n'eſt point de force qui égale la vôtre ; venez nous en donner des preuves publiques, pour embellir cette auguſte fête.

SAMSON. Je ſuis Hébreu : nos loix me défendent d'aſſiſter à vos ſuperſtitions.

HARAPHA. Cette réponſe offenſera les Philiſtins, craignez . . . .

SAMSON. Moi ? ma confiance jouit d'une heureuſe tranquillité : veulent-ils rompre mes fers, pour me forcer à jouer le rôle d'un vil boufon devant leur Dieu ? je n'irai pas.

HARAPHA. Mes ordres ne ſouffrent point de retardement.

AIR.

Eſclave orgueilleux, oſes-tu irriter la colere de tes Maîtres ? mérite ton pardon, ou leur juſte vengeance va prononcer ton arrêt : penſe, avant qu'il ſoit trop tard, à te garantir des traits inévitables de la deſtinée.

MICAH. Réfléchi, Samſon, tes malheurs ſont à leur comble ; veux-tu te perdre ? veux-tu te ſauver ? Harapha part ; le méchant va irriter le courroux des Philiſtins.

Samson. Moi ! j'abuſerois de ma force, de ce don ſacré qui renaît avec mes cheveux, pour le prodiguer à la gloire de leur Dieu, & proſtituer les faveurs du Ciel à une Idole !

Micah. J'ignore comment vous pourrez briſer vos chaînes ; Dieu ſeul peut vous ſauver, vous & ſon peuple.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

AIR.

Arme-toi du tonnerre, grand Dieu ! leve-toi, Seigneur, vien nous ſecourir, ou le champion d'Iſraël n'eſt plus, couvre-le de ton bouclier. Sauve-nous, grand Dieu, ſauve nous. Pour l'amour de lui arme-toi de ton tonnerre, ou le champion d'Iſraël n'eſt plus.

Samson. Ranimez votre courage : je me ſens agité d'un ſecret mouvement qui me preſſe de partir.

Micah. Vous vous déterminez à propos. *Harapha revient.*

Harapha. Nos Princes m'envoient une ſeconde fois : hâtez-vous de venir, où nous trouverions d'aſſez puiſſantes machines pour vous enlever, fuſſiez-vous un rocher inébranlable.

SAMSON. Quand vous employeriez tous vos artifices, ils seroient inutiles ; je veux bien vous suivre : mais qu'on ne me traîne pas dans les rues, comme une bête sauvage.

HARAPHA. Vous pourrez obtenir de marcher libre.

SAMSON. Je ne me prêterai à aucune action scandaleuse, ou défendue par nos loix : adieu, mes freres ; je vous supplie de ne me point accompagner.

MICAH. Puissent toutes vos actions tourner à la plus grande gloire du Seigneur !

SAMSON. Je n'appelle à mon secours dans ce besoin pressant que cet esprit, qui se précipita sur moi dans la plaine de Dan : je manifesterai la gloire de Jehovah ; leurs Idoles fuiront à sa présence (*a*) ; leurs Dieux

NOTES.

(*a*) Arme-toi ! vien nous défendre,
Descens : tel qu'autrefois la mort te vit descendre ;
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere !
Qu'ils soient comme la poudre & la paille légere
Que le vent chasse devant lui, &c. *Esther.*

seront dissipés, comme un vil troupeau devant le Dieu des combats (*a*).

MICAH. Rempli d'une force, que n'eurent jamais les enfans des hommes, allez avec la rapidité des éclairs : exécutez ses ordres, & répandez la gloire de son nom parmi les Nations.

AIR.

Saint d'Israël, soyez son guide ! Ange qui présidiez à sa naissance, marchez à ses côtés : & vous, Samson, allez acquérir une gloire immortelle, frappez l'ennemi ! le Ciel vous l'ordonne : Saint d'Israël, soyez son guide !

NOTES.

(*a*) J'ai omis ces paroles qui sont trop du génie Anglois, & que je vais rendre ici littéralement : *Ainsi quand le Soleil de son lit humide, tout entouré de rideaux, de nuages rouges, leve son menton sur une vague orientale, les ombres errantes, les esprits pâles vont en foule dans leurs prisons infernales : chaque spectre enchaîné se glisse dans son tombeau.*

SCENE SECONDE.

MICAH, MANOA, CHŒUR D'ISRAÉLITES.

MICAH.

MAnoa vient à nous avec la légereté d'un jeune homme, pour voir son fils, ou nous annonçer d'agréables nouvelles.

MANOA. Oui, je viens, mes freres; mais ce n'est point pour voir mon fils: je sai qu'il divertit les Princes Philistins à leur fête: mais je viens vous témoigner l'espérance que j'ai de recouvrer sa liberté.

CHŒUR DES PHILISTINS *dans l'éloignement.*

Le grand Dagon a soumis notre ennemi: il a renversé ce Héros si vanté: célébrons la gloire de notre Dieu dans de sacrés cantiques, immolons des victimes, versons le vin à longs flots, livrons-nous à la joie.

MANOA. Qu'entens-je? quelle joie

tumultueuſe ! leurs cris ébranlent les cieux. *Après quelques propos inutiles on entend une ſymphonie d'horreur & de confuſion.*

MANOA. Ciel ! quel fracas horrible, quel bruit ! qu'il eſt différent de celui que nous venons d'entendre.

CHŒUR DES PHILISTINS *dans l'éloignement.*

Ecoute-nous, ô Dieu des Philiſtins ! enten nos cris ! ô mort ! ô ruine ! ô chute épouvantable ! ô déſeſpoir ! ô ciel ! miſéricorde, tout tombe, tout périt.

MANOA. Eh ! ils ont tué mon fils.

MICAH. C'eſt plutôt votre fils qui les extermine : cette déſolation univerſelle ne peut être cauſée par la mort d'un ſeul homme ; allez voir, mes amis : mais voici un homme de notre tribu.



SCENE TROISIEME.

MANOA, MICAH, *un* OFFICIER *Hébreu*, CHŒUR D'ISRAELITES.

L'OFFICIER.

OÙ irai-je ? où pourrai-je dérober mes pensées à ce spectacle affreux? mes chers Compatriotes, vous n'êtes que trop intéressés dans ce triste évenement.

MICAH. Nous avons entendu un bruit terrible ; nous sommes impatiens d'en apprendre la cause.

L'OFFICIER. Laissez-moi respirer un moment, je n'en puis plus.

MANOA. Dites-nous l'essentiel, laissez les détails.

L'OFFICIER. Gaza subsiste encore ; mais tous ses enfans sont engloutis.

MANOA. Si cet évenement est triste, ce n'est pas pour nous : quel est l'auteur de ce désastre?

L'OFFICIER. Samson.

MANOA. Notre douleur diminue ; notre joie va renaître.

L'OFFICIER. Manoa, en vain vou-

drois-je suspendre mon funeste récit : hélas ! il va cruellement affliger votre vieillesse.

Manoa. L'incertitude, dans de pareilles circonstances, est un tourment ; parlez donc ?

L'Officier. Attendez-vous aux plus grands malheurs.... Samson est mort.

Manoa. C'est en effet le plus grand des malheurs ; toutes les espérances que j'avois de recouvrer sa liberté sont donc évanouies ! la mort, qui la rend à tous les hommes, a payé sa rançon.

Micah. Avant que de nous abandonner à notre douleur, dites-nous qu'elle a été sa mort ! elle est la gloire ou la honte de la vie.

L'Officier. Il est tombé : mais ce n'a pas été sous les coups de ses ennemis ; en leur ôtant la vie, il l'a perdue avec eux : ils étoient assemblés dans un vaste édifice ; il l'a fait écrouler sur leur tête & sur la sienne.

Manoa. O Héros ! tu as donc enfin tourné toutes tes forces contre toi-même ; que la maniere dont tu t'es vengé est terrible ! la victoire est glorieuse : mais que tu l'as achetée cher !

AIR.

AIR.

Enfans d'Israël, pleurez : votre bouclier est rompu ; votre arc est brisé ; votre gloire est éclipsée ; le grand Samson n'est plus, ses yeux sont fermés pour jamais, pour jamais.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Pleurez, Israël, poussez de longs gémissemens : le grand Samson, votre soutien, votre Héros n'est plus. *On sonne la marche d'une pompe funèbre.*

MICAH. On apporte son corps ; allons au-devant ; jonchons le chemin de lauriers immortels & de palmes florissantes. Elevez autour de son tombeau tous les trophées de sa gloire ! célébrez sur le ton héroïque & lyrique ses hauts exploits.

MANOA. C'est ici que les jeunes Héros d'Israël accourront en foule ; le souvenir de ses belles actions enflammera leur courage : ils chanteront ses louanges, & ils apprendront à être invincibles.

AIR.

Glorieux Guerrier, puissent la paix & l'honneur vous suivre dans le tombeau. Jouissez, après toutes vos pei-

nes, après tous vos malheurs, d'une tranquillité profonde, d'un repos éternel.

UNE FEMME ISRAÉLITE.

Les jeunes Filles d'Israël viendront, dans leurs fêtes solennelles, couronner son tombeau de fleurs, & l'arroser de leurs larmes; elles pleureront un époux si malheureux dans son choix.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Couvrez son cercueil de lauriers & de guirlandes: jonchez le chemin de fleurs.

AIR.

Puissent tous les Héros tomber comme vous, & passer ainsi de l'excès des malheurs au comble de la félicité!

Le CHŒUR *répete.*

Couvrez son cercueil, &c.

MANOA. Venez, venez: ce n'est plus le temps des larmes; nous n'avons plus de sujets d'affliction, Samson est mort, comme Samson devoit

mourir ; sa vie & son trépas sont héroïques : il a laissé à ses ennemis une désolation éternelle ; il a emporté avec lui un honneur immortel.

AIR.

Brillans Séraphims, Choeurs enflammés, faites retentir les cieux du bruit éclatant de vos trompettes ! Armées de Chérubims, Chœurs mélodieux, touchez sur des cordes d'or vos lyres immortelles !

CHŒUR.

Que tous les concerts célestes s'assemblent pour publier ses loüanges dans l'océan immense de la lumiere (*a*) !

NOTES.

(*a*) Samson dit en mourant dans l'Opera François :

J'ai réparé ma honte & j'expire en vainqueur.
Voltaire.

FIN.



REMARQUES SUR L'*ORATORIO* DE SAMSON.



ON a cru devoir dispenser les Operas de l'observation des regles du Poëme Dramatique ; je ne sai si cette dispense n'a pas été accordée trop légérement. Un Opera est un Drame ; c'est la représentation d'une action dans un certain temps & dans un certain lieu. Or ces regles, qui rendent intéressante cette action dans une Tragédie ordinaire, sont également nécessaires dans une Tragédie lyrique : pourquoi donc seroit-elle dispensée des regles ? seroit-ce à cause du merveilleux ? Mais ce merveilleux, comme je l'ai dit, dans le Discours précédent, ne doit servir qu'à rendre

l'action plus sensible ; seroit-ce la Musique & les Danses ? en quoi donc peuvent-elles nuire à un plan régulier ? l'accessoire peut-il détruire le principal ? le coloris doit-il déranger l'ordonnance & le dessein ? Ce n'est point au genre, mais au Poëte, qu'on doit attribuer les défauts qui se commettent contre les regles dans les Operas : les meilleurs sont ceux où elles sont le moins violées, dit M. de Voltaire, & il est persuadé qu'on les retrouve dans plusieurs, tant elles sont nécessaires & naturelles.

En effet, on les retrouve toutes dans l'*Oratorio* de Samson : noblesse, naturel, vérité dans les caracteres, unités de lieu, de temps, d'action : dialogues, chants, musique, proportionnés à la grandeur du sujet ; style, quelquefois un peu trop figuré, mais presque toujours nourri du langage de la sainte Ecriture : exposition touchanre, intrigue simple, dénouement préparé sans être prévû, tout y est régulier ; tout y retrace la simplicité du Théatre Grec, tout y est conforme à la nature.

Samson, enchaîné & aveugle, est humilié, affligé, repentant, mais plein

de foi, de fierté, de force d'ame & de corps, tel qu'il parut dans ce jour fameux, qui fut le dernier & le plus beau de sa vie. Manoa joint la tendresse d'un pere déchiré de douleur, à la constance d'un Israélite pénetré de Religion. Dalila, toujours la même, respire la volupté, la fausseté, la perfidie. Les Israélites & les Philistins sont ce qu'ils doivent être.

Les Acteurs ne sortent point du lieu où ils sont; il falloit seulement qu'on marquât plus exactement la Scene; car les environs d'un lieu, où l'on joue une piece de Théatre, y répandent le même jour que les époques de la Chronologie & les points principaux de la Géographie en jettent sur l'Histoire.

La Scene est apparemment une place publique, commune aux deux Nations, autour de laquelle on voit d'un côté la prison de Samson, de l'autre le vestibule d'un édifice appartenant aux Israélites, le péristyle d'un Temple des Philistins, & dans l'éloignement le vaste palais où doivent s'assembler les chefs de cette Nation. Il n'a pas fallu plus de temps, pour commencer & achever le triomphe

du Héros Hébreu, que pour le repréſenter.

J'avoue que les deux premiers Actes ſont d'une ſi grande ſimplicité, qu'on n'y fait preſque rien : mais ce ſont des préliminaires naturels qu'on ne pouvoit omettre ; ils ſervent à mettre l'ame du Héros & ſa ſituation dans tout ſon jour. Le Poëte trouve le moyen d'y inſérer adroitement les principaux faits de Samſon, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort : on y apperçoit auſſi quelques obſtacles, qui, en retardant le dénouement, excitent & intéreſſent l'attention. Les Philiſtins & les Iſraélites ſont dans une incertitude continuelle ſur les avantages que Jehovah & Dagon doivent avoir l'un ſur l'autre. Manoa part pour aller demander la liberté de ſon fils : Dalila veut l'enlever ; Harapha vient le chercher : il refuſe de partir. Si on lui rend la liberté, ou s'il reſte dans les fers, comment triomphera t il des Philiſtins ? il n'y a point d'autre action que ce triomphe.

Le plan de M. de Voltaire eſt tout différent ; il n'y a aucune unité de lieu, de temps, d'action ; ce qui ſuffit, dans le Poëte Anglois, à rem-

plir les trois Actes n'occupe que le cinquieme dans le Samson du Poëte François ; les autres Actes offrent successivement les divers exploits du Héros.

On remarque plus de simplicité dans la Piece Angloise, plus de spectacle dans la Françoise : la premiere est plus dans le naturel des Tragédies Greques ; la seconde tient plus du merveilleux des Operas Italiens.

L'entrevue de Samson & de Dalila n'est pas aussi agréable ici, que dans l'Opera de M. de Voltaire ; il nous représente Samson, comme un jeune Héros, plein de vertus & de foiblesses, partagé entre son devoir & son amour ; il nous peint Dalila, parée de toutes les graces de la jeunesse & de la volupté, attaquant adroitement un cœur qui l'adore, & venant à bout d'en triompher. Ici, au contraire, Samson est un objet de pitié & d'horreur ; Dalila un monstre qui affecte, on ne sait pourquoi, la passion la plus vive, pour un infortuné chargé de fers, dont on vient d'arracher les yeux, & qu'elle-même a réduit en cet état. Cette entrevue ne sert à rien qu'à les caractériser l'un & l'autre :

l'autre : il est vrai que les injures que Samson lui dit sont dans le goût des Héros Grecs. Le Samson de M. de Voltaire est plus François & plus conforme à l'idée que l'Histoire nous en donne : mais est-il vrai-semblable, qu'aveuglé, enchaîné, déchiré de remords, plein de religion, & surtout après avoir éprouvé l'indiscrétion de cette perfide Dalila, & avant qu'il ait appris qu'elle se soit repentie de son crime, il puisse dire :

Quoi ! Dalila me fuit .... chers amis pardonnez
A de si honteuses alarmes.

Un Personnage du Chœur.

Elle a fini ses jours infortunés :
Oubliez à jamais la cause de ces larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau ;
Ce que j'adore est au tombeau.

Il avoit bien raison de prier qu'on lui pardonnât de si honteuses alarmes.

Ceux qui aiment le mouvement &

le bruit dans les spectacles, ont regretté, sans doute, de ne point voir tomber, avec fracas, le Temple des Philistins sur Samson & sur ses ennemis, comme on le voit dans la Tragédie Françoise : d'autres se plairont à suivre la naïveté du récit de l'Officier Hébreu, & à remarquer les sentimens d'étonnement, de douleur & de joie qui se succedent dans l'ame héroïque & tendre du pere de Samson.

Fin du septieme Volume.

De l'Imprimerie de GISSEY.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le septieme Volume de l'*Idée de la Poësie Angloise*, & n'y ai rien trouvé qui en empêche l'impression. A Paris le 27. Fevrier 1756.

Signé, BONAMY.

